

GENE BREWER

KIPAZ

SUR UN RAI DE LUMIÈRE

roman

LA république



GENE BREWER

K-PAX II

SUR UN RAI DE LUMIÈRE

Traduit de l'américain par Marie de Prémonville l'Archipel

Cet ouvrage a été publié sous le titre On a Beam of Light par Saint Martin's Press, New York.

Si vous désirez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre, aux Éditions de l'Archipel,

34, rue des Bourdonnais, 75001 Paris.

Et, pour le Canada, à Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont, Montréal, Québec, H3N 1W3.

ISBN 2-84187-440-0

Copyright © Gene Brewer, 2001.

Copyright © L'Archipel, 2003, pour la traduction française.

On se demande parfois si les dragons des temps primitifs ont réellement disparu.

Sigmund Freud

Prologue

En mars 1995, j'ai publié une série de seize séances avec un patient qui prétendait venir d'une planète appelée k-pax1. Ce patient, un homme blanc âgé de trente-trois ans qui se faisait appeler prot, souffrait en réalité d'un dédoublement de la personnalité. Robert Porter avait subi un traumatisme émotionnel et n'avait dû sa survie qu'à la création d'un alter ego, son ami « extraterrestre ». Lorsque prot « regagna » sa planète d'origine, le 17 août 1990, à précisément 3 h 31 du matin, en promettant de revenir dans « cinq de nos années environ », il abandonna derrière lui Robert, resté depuis dans un état de catatonie dont rien n'a pu le faire sortir.

Bon nombre des patients qu'hébergeait à l'époque le Manhattan Psychiatric Institute (MPI) en sont partis depuis. Parmi eux, Chuck et Mme Archer, laquelle a récemment emménagé dans une maison de retraite de Long Island, grâce à une pension laissée par son défunt mari. Quant à Ed, un psychopathe qui avait abattu six personnes dans un centre commercial en 1986 - et dont les pulsions criminelles s'étaient évanouies au contact de prot -, il vit aujourd'hui dans un centre de soins spécialisé, en compagnie de La Belle Chatte, ancien pensionnaire félin du MPI. Le seul patient à être 1. Gene Brewer, K-PAX, L'Archipel, rééd. 2002.

encore parmi nous en 1995 était Russell, notre « missionnaire »

maison, qui n'avait nulle part où aller.

Quoi qu'il en soit, tous nos patients, même les derniers à avoir été accueillis par l'institut, étaient informés du « retour » programmé de prot ; et, durant cet été étouffant, à mesure qu'approchait la date fatidique, la tension les gagna tous, ainsi que les membres du personnel.

Seul

Klaus

Villers,

notre

directeur, demeurait

imperturbable : « Il ne refientra chaînais. C'est Ropert Porter qui sera là pour touchours. »

Néanmoins, personne n'attendait le retour de Prot avec plus d'impatience que moi ; non seulement en raison de cette tendresse paternelle que j'avais développée envers lui au cours de nos séances, mais aussi parce que j'espérais que sa venue permettrait à Robert de sortir de sa léthargie, et qu'avec son aide il emprunterait enfin le chemin de la guérison.

Mais « cinq de nos années environ » à compter du départ de prot pouvait signifier à peu près n'importe quand en 1995, voire après.

C'est pourquoi ma femme et moi avons décidé de maintenir nos projets d'été et d'aller passer les deuxième et troisième semaines d'août dans notre retraite des Adirondacks.

C'était une erreur. J'étais tellement préoccupé par la perspective du retour imminent de prot que je me montrai un bien piètre compagnon pour Karen et nos amis, les Siegel, malgré leurs efforts pour m'arracher à mes pensées. Quelque chose en moi savait que, pour un esprit aussi méticuleux que celui de prot, « cinq de nos années »

ne pouvait signifier qu'une réapparition le 17 août 1995, à 3 h 31

précises.

En fait, ce fut le 17 août à 9 h 08 que je reçus un appel de Betty McAllister, notre infirmière en chef.

— Il est revenu !

Elle ne put en dire plus, tant elle semblait bouleversée. Mais cela n'était pas nécessaire.

— Je serai là cet après-midi, répondis-je, en proie à la plus grande excitation. Ne le laissez partir sous aucun prétexte.

Karen - infirmière psychiatrique elle aussi - me regarda avec un sourire et, en secouant la tête, me prépara un en-cas pendant que je rangeais à la hâte mes dossiers. Durant le trajet, je récapitulai les événements de 1990, que je m'étais remémorés peu avant, en prévision de son éventuel retour.

Robert Porter naquit en 1957 à Guelph, dans le Montana, où il a grandi. En 1975, alors qu'il venait d'obtenir une bourse pour étudier la biologie à l'université, il épousa Sarah Barnstable, qui était enceinte de lui. Le seul emploi qu'il trouva et fut bien obligé d'accepter pour subvenir aux besoins de sa nouvelle famille s'avéra être, par une cruelle ironie du sort, celui-là même qui avait tué son père une douzaine d'années auparavant: une place d'équarrisseur aux abattoirs de la ville.

Un samedi d'août 1985, de retour de son travail en fin d'après-midi, il surprit un intrus qui sortait de chez lui. Il poursuivit l'homme dans la maison et découvrit à l'intérieur les corps ensanglantés de sa femme et de sa fille, gisant sur le carrelage de la cuisine. Il rattrapa alors l'inconnu dans le jardin, où il lui brisa le cou, avant de se rendre au bord d'une rivière et de tenter de mettre fin à ses jours. La police, ayant échoué à retrouver son corps, conclut au suicide.

Il revint cependant à lui quelque part en aval du cours d'eau. Dès lors, il ne fut plus Robert Porter, mais prot - nom assez proche du sien -, un être originaire de k-pax, où aucun des maux dont avait souffert sa personnalité principale n'existait. Une planète idyllique, en somme. Nul besoin de travailler pour subvenir à ses besoins. Pas ou très peu de maladies, d'injustice, de

pauvreté. Et, bien évidemment, ni écoles, ni gouvernements, ni religions... Seul point sensible sur k-pax: la sexualité, considérée comme une activité si peu agréable que les habitants y avaient seulement recours pour maintenir le (faible) niveau de population.

Prot,

dont

les

connaissances en

astronomie étaient

impressionnantes, me fut amené au MPI. Comment était-il arrivé à New York ? La question demeure toujours sans réponse... Il me fallut plusieurs semaines et l'aide de Giselle Griffin, une journaliste indépendante, pour comprendre qu'il était en fait une personnalité secondaire derrière laquelle se cachait Robert Porter. Quand prot «

quitta » la Terre le 17 août 1990, Robert, ne pouvant plus s'abriter derrière son alter ego, se retrancha par conséquent dans les sombres replis de sa psyché.

Rien, ni les séances d'électrochocs ni les plus puissants antidépresseurs, ne put le sortir de sa torpeur. Je tentai même l'hypnose, grâce à laquelle nous avons appris ce qui lui était arrivé en 1985. En vain.

Mon excitation allait donc grandissant lorsque je franchis l'entrée de l'hôpital par cet après-midi étouffant. Je me rendis directement dans la chambre de prot/Robert, où j'espérais le trouver en pleine forme et impatient de m'expliquer les raisons de sa présence. Mais il était dans un état d'extrême faiblesse - ce qui peut se comprendre après cinq années passées allongé -et mettait sa fatigue sur le compte de son récent « voyage ». Betty lui avait donné un jus de fruits et le Dr Chakraborty un sédatif, si bien qu'il s'endormit peu après mon arrivée.

Il peut sembler étrange à un non-spécialiste que prot ait eu besoin de repos après cinq ans d'inactivité. Il faut cependant avoir à l'esprit qu'un catatonique, à l'inverse d'une personne plongée dans le coma, n'est ni endormi ni inconscient. Éveillé, il demeure dans un état de rigidité extrême, refusant de bouger par crainte de commettre d'autres actes « répréhensibles ». C'est cette rigidité musculaire qui provoque, dès son « réveil », cette sensation d'intense fatigue.

Je décidai donc de le laisser récupérer quelques jours avant de reprendre nos séances. En cinq ans, j'avais en effet eu le temps de préparer une multitude de questions qui, je l'espérais, permettraient sa guérison.

J'avais programmé la première séance (la dix-septième au total) le lundi 21 août 1995 à 15 heures. J'avais pensé à mettre des ampoules de faible intensité, en raison de l'hypersensibilité de prot à la lumière blanche. Ainsi, quand son vieil ami Roman Kowalski (Gunnar Jensen avait pris sa retraite) l'introduisit dans mon cabinet, ôta-t-il immédiatement ses lunettes noires. Je fus enchanté de constater qu'il s'était remis physiquement de ses cinq années d'immobilité, même si, sur le plan médical, c'était Robert, et non prot, qui les avait endurées. Il était tel qu'en mon souvenir : souriant, vif, alerte. Les seuls changements notables se traduisaient par une perte de poids et l'apparition prématurée de cheveux gris sur ses tempes - il était alors âgé de trente-huit ans, même si lui prétendait approcher des quatre cents.

Betty m'avait signalé qu'il était de nouveau capable de s'alimenter légèrement. Je lui proposai donc une banane, qu'il avala avec délectation, peau comprise.

— La peau, c'est ce qu'il y a de meilleur, me lança-t-il avec un clin d'oeil.

Il me sembla alors que notre dernier entretien datait seulement de la veille. J'enclenchai le magnétophone : — Comment vous sentez-vous, prot ?

— Un peu fatigué, gene1. Et vous-même ?

— Bien mieux depuis que vous êtes revenu.

— Ah ! Vous avez été malade ?

— Pas exactement... disons plutôt frustré.

— Vous devriez peut-être voir un psy...

— En fait, j'ai déjà consulté les meilleurs spécialistes mondiaux.

— Votre frustration avait-elle pour origine vos rapports avec vos semblables ?

— D'une certaine manière, oui.

— C'est bien ce que je pensais.

— Pour être franc, cela a un rapport direct avec vous et Robert.

— Vraiment ? On a fait quelque chose de mal ?

—

C'est ce que j'aimerais savoir. Mais peut-être pourriez-vous commencer par me raconter où vous étiez ces cinq dernières années.

— Vous ne vous souvenez pas, doc ? Il fallait que je retourne un peu sur k-pax.

— Y avez-vous emmené Bess2 ?

— Je pensais qu'un changement d'air lui serait bénéfique.

— Et où est-elle, à présent ?

— Toujours sur k-pax.

— Pourquoi n'est-elle pas revenue avec vous ?

1. Prot ne mettait des majuscules qu'aux noms de planètes ou d'étoiles, mais pas à ceux des humains, qu'il jugeait quantité négligeable au regard de l'univers. (Sauf indication contraire, les notes ont été ajoutées par le Dr Brewer au moment de la retranscription des entretiens.) 2. Une patiente souffrant de dépression, qui disparut en 1990, au même moment que prot.

— Vous plaisantez... Qui voudrait vivre dans un endroit pareil1 ?

— Pouvez-vous me prouver que Bess est effectivement sur k-pax ?

—

Pouvez-vous me prouver qu'elle n'y est pas ? Un sentiment familier m'envahit de nouveau.

— Et comment se porte-t-elle ?

— Comme un charme. Elle passe son temps à rire...

— Elle n'a donc pas voulu vous accompagner ?

— Oh, doc ! Je vous en prie...

— Et les autres K-PAXiens ?

— Eh bien ?

— Aucun n'a souhaité venir avec vous ?

— Non, et je serais surpris qu'un seul décide jamais d'entreprendre le voyage.

— Pourquoi donc ?

— Ils ont lu mon rapport sur votre planète, me répondit-il en bâillant.

Enfin, on ne sait jamais...

— Mais pourquoi êtes-vous venu la première fois, alors que vous saviez déjà par nos radios et nos télévisions que notre Terre était tellement inhospitalière ?

— Je vous l'ai déjà dit, doc : Robert avait besoin de moi.

— Vous voulez dire en 1963, n'est-ce pas, au moment du décès de son père ?

— Dans le mille !

— Et combien de voyages avez-vous à votre actif depuis ?

— Huit.

— Bon. Vous avez donc passé ces cinq dernières années sur k-pax.

Pourquoi alors être revenu ?

1. Par « un endroit pareil », il faisait référence à la Terre, pas à l'hôpital.

— Doc, pourquoi me poser des questions dont vous connaissez les réponses? Après avoir déposé mon rapport, j'ai fait un peu de tourisme. Et puis je me suis dépêché de revenir ici.

— Vous concernant, beaucoup de questions demeurent encore sans réponse, croyez-moi.

— Je vous crois bien volontiers, me répondit-il avec son habituel sourire moqueur.

Encore cette impression de déjà-vu...

Du doigt, je lui indiquai le magnétophone.

— Ah, si c'est pour vos archives... Je suis de retour car je l'avais promis à certaines personnes.

— Pour les emmener sur k-pax.

— Oui.

— Et combien seront-elles à vous accompagner, cette fois-ci ?

Prot marqua une pause et balaya mon bureau du regard, comme à la recherche d'un objet bien

particulier. Puis il observa les aquarelles aux murs, avant de me fixer droit dans les yeux. Armé d'un sourire de chat du Cheshire digne d'Alice au pays des merveilles, il reprit : — Cette fois, j'ai bien préparé mon coup, docteur b. Je vais en emmener cent.

— Quoi! Cent?

—

Oui.

Mes

capacités

d'accueil

sont

encore

limitées...

L'enregistrement fait alors état d'un long blanc avant que je poursuive :

— Et qui seront les heureux élus ?

— Ah, ça, je ne le saurai qu'au moment de partir...

— Et quand comptez-vous partir? lui demandai-je en essayant de ne pas trahir ma nervosité.

— Mystère...

Ce fut à mon tour de le regarder bien en face.

— Cela signifie-t-il que vous ne m'en communiquerez pas la date ?

— Je suis heureux de constater que vos facultés auditives sont toujours aussi excellentes, narr1.

— J'aimerais pourtant vraiment savoir combien de temps vous allez rester parmi nous. Un mois ? De nouveau cinq ans ?

— Désolé...

— Mais pourquoi, bon Dieu ?

Je n'obtins pas la moindre réponse. J'avais déjà remarqué au cours de nos précédents entretiens qu'il était parfois inutile d'argumenter avec mon ami « extraterrestre ».

— Dans ce cas, repris-je, j'aimerais que nous fixions trois séances hebdomadaires. Les lundi, mercredi et vendredi, à 15 heures. Cela vous convient-il ?

— Pour le moment, doc, je suis à votre entière disposition.

— Bien. Encore une ou deux questions avant que vous ne regagniez votre chambre.

Il hocha doucement la tête, m'invitant à poursuivre.

— Où avez-vous atterri cette fois ?

— Dans l'océan Pacifique.

— Parce qu'il était orienté vers k-pax à ce moment-là ?

— Bravo, gene. Vous avez tout compris !

— Encore une chose... Comment respiriez-vous dans l'espace ?

— Aïe, aïe, aïe, je crois que j'ai parlé trop vite... Vous ne voulez toujours pas admettre que vos lois physiques ne s'appliquent pas à mes voyages.

—

Mais comment cela s'est-il passé ? Étiez-vous conscient ?

Qu'avez-vous ressenti ?

1. En pax-o, la langue de k-pax, narr signifie celui qui doute, et c'est le surnom dont prot m'avait affublé.

Il se concentra avant de répondre.

— C'est assez difficile à décrire. Le temps semble comme suspendu.

Ça ressemble un peu à un rêve...

— Et au moment de l'« atterrissage » ?

— C'est comme lorsque vous vous réveillez, sauf que vous n'êtes plus au même endroit.

— Quel réveil brutal que de se retrouver au beau milieu de l'océan !

Au fait, savez-vous nager ?

— Pas même la brasse. Mais j'avais à peine touché l'eau que j'étais déjà ailleurs.

— Comment?

— Le rayon-guidage... Je vous ai déjà expliqué ça, vous ne vous souvenez pas ?

— Ah, oui, où avais-je la tête... Et où êtes-vous allé avant de venir ici ?

— Nulle part. Directement au MPI.

— Avez-vous prévu des escapades avant votre prochain départ ?

— Pas pour le moment.

—

Si jamais l'envie vous prenait d'entreprendre une excursion quelconque, vous me préviendriez ?

— Je l'ai toujours fait par le passé, n'est-ce pas ?

— À ce sujet, Robert vous avait-il accompagné lors de votre dernière visite à Terre-Neuve ?

— Non. Il ne le souhaitait pas.

— Pourtant, nous ne l'avons pas vu pendant les quelques jours où vous vous étiez absenté. Savez-vous où il se trouvait ?

— Aucune idée, chef. Mais posez-lui la question directement...

— Autre point. Avez-vous cette fois prévu de lancer des défis aux autres pensionnaires ?

— Gene, comment le savoir, je n'ai encore vu personne depuis mon arrivée...

— En tout cas, si jamais vous retentiez ce genre d'expérience, merci de me tenir au courant...

— OK, doc.

— Dernier point. Quelles surprises nous avez-vous concoctées cette fois ?

— Où serait la surprise si je vous la dévoilais...

— Évidemment... prot, où se trouve Robert en ce moment ?

— Pas loin d'ici.

— Lui avez-vous parlé ?

— Bien sûr.

— Comment se sent-il ?

— Comme une déjection de mot1.

— A-t-il dit quoi que ce soit dont vous aimeriez me parler ?

— Il voudrait avoir des nouvelles du chien.

Prot faisait allusion au dalmatien que j'avais introduit au centre, espérant qu'au contact de l'animal il sortirait de sa catatonie.

— Dites-lui qu'il est chez moi, mais que je le lui amènerai dès qu'il sera capable de s'en occuper.

— Toujours votre stratégie de la carotte et du bâton.

— Appelez ça comme vous voudrez. Bon, dernière question pour aujourd'hui, et j'aimerais que vous réfléchissiez bien avant de répondre. Maintenant que vous êtes là, m'aiderez-vous à faire en sorte que Robert aille mieux? L'aiderez-vous à sortir de l'isolement qui est le sien ?

Il accueillit ma question par un énorme bâillement.

— J'essaierai, mais vous savez comment il est...

—

Hélas, oui... Pas d'objection à ce que j'utilise de nouveau l'hypnose lors de nos prochaines séances ?

1. Animal K-PAxien ressemblant à une mouffette.

— Vous ne renoncez jamais, doc...

Je me levai et lui serrai la main ; sa poignée vigoureuse me laissa penser qu'il avait complètement récupéré.

— Merci d'être revenu, prot. Je suis vraiment content de vous revoir.

Vous retrouverez votre chemin ou j'appelle M. Kowalski?

— Inutile, gene.

— Demain, on vous installe en salle 2.

— Cette bonne vieille salle 2 !

— À mercredi.

Une fois seul, je m'empressai de repasser l'enregistrement de notre court entretien. Avec du temps, j'étais persuadé de venir à bout des blocages qui empêchaient sa rémission. Mais de quel délai disposais-je ? En 1990, je connaissais la date de son départ, ce qui m'avait obligé à prendre des risques et à accélérer le processus - peut-être un peu trop. Cette fois, je me retrouvais face à une inconnue, avec pour maigre indice le fait qu'il avait accepté sans broncher trois séances hebdomadaires. S'il avait prévu de nous quitter rapidement, n'aurait-il pas ajouté : « Oh, vous avez intérêt à ce qu'elles soient productives », ou une quelconque remarque de ce genre ? J'étais toutefois bien placé pour savoir qu'on n'était jamais sûr de rien avec lui.

Dans tous les cas, mon travail ne me permettait pas de lui consacrer plus de temps. Même si je ne donnais pas de cours à la rentrée, j'avais de nombreuses autres obligations, dont mes patients du moment, des cas prenants et délicats que je ne pouvais abandonner.

L'un d'eux, une jeune femme que j'appellerai Frankie, se montrait incapable d'aimer autrui - le concept lui était d'ailleurs totalement étranger. Un autre, un cadre bancaire dénommé Bert, passait son temps à chercher ce qu'il avait égaré. Quoi ? Lui-même l'ignorait.

Mais revenons à prot. Au cours de ces cinq années, j'avais eu l'occasion d'évoquer son cas avec différents collègues du MPI et d'ailleurs. J'avais recueilli une foule de conseils, dont ceux d'un médecin russe persuadé que l'état de Robert s'améliorerait si on lui faisait prendre chaque jour des bains glacés de plusieurs heures ! -

une pratique barbare et depuis longtemps tombée en désuétude. La majorité en revanche s'accordait à penser que l'hypnose offrait les meilleures chances de succès, raison pour laquelle j'avais décidé de reprendre avec Robert les séances là où nous les avions laissées en 1990. Le but consistait à l'amener enfin à sortir de sa coquille et à affronter ensuite les sentiments dévastateurs qu'il éprouvait face aux terribles événements de 1985. J'avais pour cela cruellement besoin de prot. Mais qu'adviendrait-il ensuite de lui, si Robert refaisait surface ? Il faudrait bien que prot se « dissolve » en Robert pour lui permettre d'exister. Et, dans ces conditions, accepterait-il de m'aider, sachant que la guérison de Robert signifiait sa propre disparition ?

Dès le lendemain du retour de prot, j'appelai Giselle Griffin, la journaliste qui m'avait autrefois aidé à faire la lumière sur son passé, pour l'informer de la nouvelle. Depuis 1990, elle nous rendait des visites régulières, avec sans doute l'espoir secret que prot serait de nouveau là. Elle

était en effet tombée amoureuse de lui au cours des mois qu'elle avait passés ici pour les besoins de son enquête. Elle voyageait beaucoup, souvent loin. Récemment, elle s'était intéressée à une vague de soucoupes volantes censées avoir déferlé sur tout le pays - anticipait-elle le retour de prot ? -, mais elle m'avait arraché la promesse de la joindre sur son bipeur si quelque changement majeur intervenait chez Robert.

Elle se montra bien évidemment surexcitée et m'annonça qu'elle arrivait sur-le-champ. Je lui demandai cependant d'attendre que prot aille mieux et lui assurai, peut-être un peu vite, qu'elle aurait tout loisir de passer du temps en sa compagnie dès lors que je me serais entretenu avec lui seul à seul. Après mon premier entretien avec Robert, je lui laissai donc un message lui disant qu'elle pouvait venir.

Puis j'écrivis à la mère de Robert, à Hawaï, pour lui apprendre que son fils n'était plus catatonique, mais, par prudence, lui conseillai de différer sa visite.

Ensuite, j'allai avertir les patients de la salle 2 qu'ils retrouveraient prot dès le lendemain. Le Manhattan Psychiatric Institute est ainsi organisé que les étages supérieurs (salles 3 et 4) sont réservés aux cas les plus sérieux : psychotiques, autistes et autres catatoniques, tandis que les étages inférieurs abritent les malades atteints de névroses ou de paranoïa légère (salle 2), ceux qui viennent suivre des traitements réguliers sans pour autant être internés, ou bien encore ceux dont les thérapies se sont révélées un succès et qui s'apprêtent à quitter les lieux (salle 1). Prot rejoindrait donc, au premier étage, les maniacodépressifs et autres patients souffrant de troubles obsessionnels du comportement, mais ne représentant pas un danger pour le personnel ou leurs compagnons d'infortune.

Un hôpital psychiatrique est par bien des aspects comparable à un petit village. Je n'eus donc pas à leur annoncer la nouvelle. Tous étaient déjà au courant. L'atmosphère avait changé. L'arrivée de prot parmi eux les avait déjà transformés, à tel point que des dépressifs chroniques se montrèrent bien plus ouverts que d'ordinaire et qu'un schizophrène, qui n'avait jusque-là pas réussi à aligner trois mots, s'enquit même de ma santé. Le plus étonnant était que, Russel mis à part, aucun ne connaissait prot.

Giselle pointa le bout de son nez le mardi matin, sans s'être annoncée - ce qui ne me surprit pas. Je ne l'avais pas revue depuis plusieurs semaines, mais je n'avais pas oublié son parfum boisé et son regard de biche. Comme à son habitude, elle était vêtue d'une vieille chemise à carreaux et d'un jean délavé, et ne portait pas de chaussettes dans ses tenns. Bien qu'approchant la quarantaine, elle conservait l'allure d'une adolescente de seize ans, même si elle paraissait désormais moins impulsive que par le passé. Son sourire enjôleur, qui m'avait au début fait croire qu'elle jouait les aguicheuses, avait lui aussi disparu. Je la trouvai même plutôt nerveuse, ce qui ne lui ressemblait pas. Il est vrai qu'elle devait appréhender sa prochaine rencontre avec prot. Avait-il changé? La reconnaîtrait-il? Autant de questions qui devaient l'angoisser...

— Ne vous inquiétez pas, la rassurai-je. Il est exactement comme avant.

Elle hocha la tête mais son regard me fit penser qu'elle ne m'avait pas entendu.

— Qu'avez-vous fait au cours de ces derniers mois?

Elle sembla reprendre pied dans la réalité.

— Oh, je terminais mon enquête sur les ovnis.

— Alors, ils existent ?

— Ça dépend pour qui...

— Et selon vous ?

— Pour moi, non. Pourtant, une foule de gens sensés y croient dur comme fer.

— Ah...

Je n'enchaînai pas aussitôt, ce qui sembla la rendre nerveuse.

— Docteur Brewer ?

— Oui, Giselle ?

— J'aimerais de nouveau réinstaller ici un moment. Je veux découvrir ce qu'il sait.

— Sur les ovnis ?

— Pas seulement... En réalité, je veux écrire un livre sur lui.

— Giselle, un hôpital psychiatrique n'est pas un moulin ouvert à tous vents. Si j'ai fait une exception la dernière fois, c'était uniquement en raison de services rendus, si je puis m'exprimer ainsi.

— Mais je vous en rendrai d'autres, dont tout le monde profitera.

Elle se lova confortablement dans le fauteuil, avant de reprendre : — Et puis, mon livre est différent de celui que vous projetez d'écrire.

Ce n'est pas l'approche médicale qui m'intéresse. Je veux passer au crible ses connaissances, ses dons, et déterminer en quoi l'humanité peut en tirer parti. Car ses facultés sont prodigieuses, qu'il vienne ou non de k-pax.

Elle inclina la tête sur le côté et me lança un sourire charmeur.

— Je ne serai pas un frein à votre travail, je vous le promets.

J'en doutais, mais je n'étais pas non plus persuadé du contraire.

— Je pose deux conditions...

Elle se redressa subitement et me regarda comme un animal attendant sa récompense.

— Primo, vous ne le verrez pas plus d'une heure par jour. Quels que soient vos sentiments à son égard et votre projet d'écriture, prot n'est pas ici pour vous aider à rédiger votre livre.

Elle acquiesça.

— Deuzio, il faut qu'il soit d'accord. Si l'idée lui déplaît, je n'y pourrai rien.

— D'accord, mais s'il refuse, je pourrai quand même venir lui rendre visite...

— Aux horaires habituels et à condition de respecter les règles d'usage.

— J'accepte ! Et maintenant, je peux le voir ?

— Une dernière chose, ajoutai-je alors que nous nous dirigions vers la salle 2. (Giselle sautillait plus qu'elle ne marchait.) Essayez de lui soutirer la date de son prochain départ.

Elle se figea sur place.

— Quoi ! Il s'en va ?

— Rassurez-vous, pas avant quelque temps. De plus, il m'a prévenu qu'il emmènerait avec lui plusieurs personnes...

— Vraiment ? Qui ?

— Ça aussi, tâchez de l'apprendre.

Le matin précédant ma deuxième séance avec prot, je reçus un appel de Charlie Flynn, astronome à Princeton et collègue de mon gendre Steve, qui étudiait le système planétaire dont prot prétendait être originaire. Sa voix au téléphone me fit l'effet d'une porte qui grince.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu de son retour? me lança-t-il, sans même un bonjour. Je...

— Halte-là. Il faut que vous compreniez que prot est un de mes patients. Il passe avant vos intérêts, ou ceux de quiconque.

— Je ne suis pas d'accord.

— Ce n'est pas à vous d'en décider ! aboyai-je (je n'avais pas bien dormi, la nuit précédente).

— Et qui en décide, selon vous? Il peut nous apporter énormément.

Ce que nous avons déjà appris de lui a modifié notre façon d'envisager certains phénomènes astronomiques et je suis sûr que ce n'est qu'un début. Nous avons vraiment besoin de lui.

— Mon souci principal, c'est l'intérêt de mon patient. Pas celui du monde de l'astronomie.

Il y eut un bref silence, durant lequel il réfléchit à sa riposte.

—

Bien sûr, bien sûr. Écoutez, je ne vous demande pas de le sacrifier sur l'autel de la science. Tout ce que je voudrais, c'est lui parler, quand il n'est pas en thérapie ou je ne sais quoi.

Je comprenais bien sa position.

— Je vous propose un compromis.

— Oh non. Pas comme la dernière fois. Une liste de questions ne suffira pas.

— Si je vous laisse lui parler, tous les astronomes du pays viendront frapper à ma porte.

— Mais c'est moi qui suis venu frapper le premier.

— Non, on vous a pris de vitesse.

— Quoi ? Qui ?

—
La journaliste qui nous a aidés à résoudre l'énigme de son identité. Giselle Griffin.

— **Ah ! Elle ! Qu'est-ce qu'elle a à voir avec tout ça ? Elle n'est pas chercheuse, que je sache ?**

— **Peu importe. C'est ma proposition. Vous, comme les autres, pourrez lui parler, mais en passant par elle. Cela vous paraît acceptable ?**

Autre silence.

— **Je vous fais une contre-proposition. J'accepte vos conditions, si je peux avoir un entretien avec lui, rien qu'un seul. Nous aussi, nous étions dans le coup, il y a cinq ans. Nous avons contribué à définir l'étendue de son érudition, vous vous rappelez ?**

—
D'accord, mais il va falloir vous arranger avec Giselle. Elle dispose d'une heure par jour avec lui.

— **Et comment puis-je la joindre ?**

— **Je lui demanderai de vous contacter.**

Il raccrocha, non sans avoir marmonné quelque chose au sujet des journalistes. J'appelai immédiatement la secrétaire de l'hôpital pour lui dire de transmettre à Giselle toutes les demandes de renseignements concernant prot.

— **Y compris le paquet de lettres que nous avons reçues au cours de ces cinq dernières années ?**

— **Tout, répondis-je, heureux de me débarrasser d'un tel fardeau.**

Suite à la parution de l'article de Giselle sur prot en 1992, l'hôpital avait reçu une foule d'appels et de lettres. La plupart émanaient de personnes désireuses d'en savoir davantage sur la planète de prot et la façon de s'y rendre. Quand K-PAX fut publié, trois ans plus tard, plusieurs milliers d'autres requêtes similaires arrivèrent du monde entier. Il apparaissait que beaucoup de gens, sans envisager le suicide, cherchaient un moyen de quitter cette terre. Comme nous ne pouvions apporter de réponses à ces questions, une grande partie de ces courriers avait simplement été classée.

En revanche, nous avons honoré toutes les demandes de copie du «

dossier » de prot, c'est-à-dire son rapport consacré à la vie sur Terre et à ses prévisions peu optimistes sur l'avenir de l'homo sapiens. «

Observations préliminaires faites sur B-TIK (RX 4987165.233) » avait suscité une certaine controverse dans le milieu scientifique ; bon nombre de chercheurs pensaient que ces prédictions défaitistes étaient largement exagérées et que seul un fou pouvait souhaiter mettre un terme à ces coutumes sociales qui, aux yeux de prot, ne contribuaient qu'à jeter de l'huile sur le feu de notre autoimmolation.

Quant à moi, je prends le rapport de prot (ainsi que tous ses raisonnements et toutes ses observations) pour ce qu'il est : le témoignage d'un homme remarquable, apparemment en mesure d'utiliser des parties de son cerveau que nous-mêmes sommes incapables de solliciter, sauf peut-être ceux souffrant du syndrome du savant. Cependant, dans le cas de prot, une proportion non négligeable de son cerveau appartenait à un autre : Robert Porter. Et c'était Robert, un patient gravement atteint, que je voulais et devais à tout prix aider, même s'il fallait que cela se fasse aux dépens de prot.

— Des pêches ! s'exclama prot en entrant dans mon cabinet, vêtu de sa tenue favorite : une chemise en jean foncée et un pantalon en velours côtelé assorti. Il y a des années que je n'en ai pas mangé !

Vos années, je veux dire.

Il m'en proposa une bouchée, puis ouvrit grand la bouche et croqua à belles dents dans un fruit bien mûr. Un jet de salive traversa la pièce.

C'était l'un des rares fruits dont il ne consommait pas le noyau. Je lui demandai pourquoi.

— Trop dur pour les dents, répliqua-t-il en en crachant un dans le bol en métal. Ça fait la fortune des dentistes.

— Vous avez des dentistes, sur k-pax ?

— Dieu nous en préserve.

— Veinards.

— Ça n'a rien à voir avec la veine.

— Pendant que vous mangez, je voudrais vous poser une petite question : vous projetez d'écrire un autre rapport sur nous ?

— Nan, répondit-il entre deux mâchonnements éloquents. Sauf s'il s'est produit des changements significatifs depuis ma dernière visite - il marqua un temps d'arrêt et me lança un de ses regards sincères et innocents - et ce n'est pas le cas, si ?

— Sur Terre, vous voulez dire ?

— C'est bien là qu'on est, non ?

— Pas de changements qui vous paraîtraient majeurs.

— Voilà bien ce que je craignais.

— Pas de guerre mondiale en tout cas, dis-je d'un air ravi.

— Juste une bonne douzaine de guerres régionales... La routine, quoi.

— Cela représente déjà un progrès, vous ne trouvez pas ?

Il eut un grand sourire qui évoquait plutôt un animal montrant les dents.

— C'est une des choses que je trouve les plus drôles, ici. Vous tuez des millions et des millions d'êtres chaque jour, et si le lendemain vous en massacrez un peu moins, vous en êtes presque à vous taper dans le dos de satisfaction. Sur k-pax, vous autres humains, vous nous faites beaucoup rire.

— Allons, prot, on ne tue pas « des millions et des millions » de gens chaque jour.

— Je n'ai pas parlé de « gens ».

Un autre noyau atterrit dans le bol avec un tintement joyeux. J'avais oublié que, à ses yeux, tous les animaux avaient la même importance, y compris les insectes. Je décidai de changer de sujet.

— Vous avez parlé à d'autres patients depuis que je vous ai vu la dernière fois ?

— Ce sont surtout eux qui m'ont parlé.

— Et je suppose qu'ils veulent tous repartir avec vous ?

— Pas tous, non.

— Dites-moi, vous êtes en mesure de communiquer avec tous ceux de la salle 2 ?

— Bien sûr. Vous aussi, vous pourriez, si vous essayiez.

— Même avec ceux qui ne parlent pas ?

— Ils parlent tous. Il faut juste apprendre à écouter. J'ai toujours cru que, si nous pouvions comprendre ce que certains patients inintelligibles nous disent (c'est-à-dire en quoi leurs pensées diffèrent de celles des gens « normaux »), nous pourrions apprendre beaucoup sur la nature de leurs souffrances.

— Et les schizophrènes ? Je veux dire, ceux dont le langage semble tronqué, vous les comprenez aussi ?

— Absolument.

— Comment vous y prenez-vous ? Prot tendit les mains devant lui.

— Vous vous rappelez cette bande que vous m'avez fait écouter, il y a cinq ans ? Celle avec le chant des baleines ?

— Oui.

— Quelle mémoire ! Eh bien voilà.

— Je ne vois pas...

—

Il faut que vous arrêtiez de traiter vos patients comme s'il s'agissait de copies de vous-même. Si vous les traitiez comme des êtres susceptibles de vous instruire, alors c'est ce qui se produirait.

— Et vous pouvez m'y aider ?

— Je pourrais, mais je n'en ferai rien.

— Et pourquoi ça ?

— Vous devez vous débrouiller seul. Vous serez surpris de la facilité avec laquelle vous y arriverez, à condition d'oublier tout ce qu'on vous a appris et de repartir de zéro.

— Vous parlez de mes patients ou de la Terre ?

— C'est la même chose, vous ne croyez pas ?

Il repoussa le bol de noyaux loin de lui et resta assis là, à regarder le plafond d'un air satisfait, comme si tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Et Robert ? demandai-je.

— Eh bien quoi, Robert ?

— Vous lui avez parlé, ces derniers jours ?

— Il n'est toujours pas très bavard. Mais...

— Mais... quoi?

— J'ai le sentiment qu'il est prêt à collaborer avec vous. Je me redressai sur mon siège.

— C'est vrai? Comment le savez-vous? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien. C'est juste une impression. Il a l'air - je ne sais pas - fatigué de se cacher. Fatigué de tout.

— De tout ? Il n'a pas l'intention de...

— Nan. Il est juste fatigué d'être fatigué, je crois.

— Je suis bien content de l'entendre.

— Je suppose que c'est ce que vous appelez un « progrès ».

Je le regardai pendant un moment, me demandant si Robert ne souhaitait pas se manifester, même sans passer par l'hypnose.

— Pas fatigué à ce point, gene, me corrigea prot. Je sentis un poids me tomber sur les épaules.

— Dans ce cas, nous allons nous y mettre. Si vous vous sentez prêt.

— Quand vous voudrez.

— Bien. Vous vous rappelez ce petit point, sur le mur derrière moi ?

— Bien sûr. Un-deux-trois-quatre-cinq. Et en un clin d'œil, il était parti.

— Prot?

— Oui, docteur b. ?

— Comment vous sentez-vous ?

— Dans les étoiles.

— Très drôle. À présent, vous souvenez-vous de ce qui s'est passé lors de notre dernier entretien ici ?

— Oui. Il faisait très chaud ce jour-là, et vous transpiriez beaucoup.

— C'est exact. Et Robert ne voulait pas me parler... vous vous rappelez ?

— Bien sûr.

— Croyez-vous qu'il acceptera aujourd'hui ?

Il y a eu un silence, puis prot s'avachit brusquement dans son fauteuil.

— Robert? Pas de réponse.

— Robert, la dernière fois que je vous ai parlé, les circonstances étaient très différentes. Je ne savais presque rien de vous, à l'époque. Depuis, j'ai appris pourquoi vous souffriez tellement, et je veux vous aider à lutter contre cette souffrance. Je ne vous ferai pas de promesses, cette fois-ci. Ce ne sera pas facile, et il va falloir que vous m'aidiez. Pour l'instant, tout ce que je veux, c'est discuter avec vous, apprendre à mieux vous connaître. Vous comprenez ? Nous pourrions parler des moments heureux de votre vie, ou de ce que vous voudrez. Vous voulez bien me parler ?

Toujours pas de réponse.

— Je veux que vous considériez cette pièce comme un refuge. Ici, vous pouvez exprimer tout ce que vous avez dans la tête, sans peur, sans honte et sans culpabilité. Il ne vous arrivera rien de mal, ni à vous, ni à qui que ce soit d'autre. Rappelez-vous bien ça.

Silence.

— Je vais vous dire ce que nous allons faire. J'ai ici des informations vous concernant. Je vais vous les lire, et vous m'arrêterez si je me trompe. Vous voulez bien?

Toujours aucune réponse, mais je crus détecter cette fois un léger mouvement de la tête, comme s'il voulait entendre ce que j'avais à dire.

— Très bien. Vous étiez champion de boxe, au lycée, avec un bilan de vingt-six victoires pour seulement huit défaites. Vous êtes devenu capitaine de l'équipe et vous avez terminé second au tournoi d'État lors de votre dernière année. Robert resta silencieux.

—

Vous étiez bon élève, vous avez décroché une bourse universitaire. En 1974, le Rotary Club de Guelph vous a aussi décerné une médaille pour services rendus à la communauté. Vous avez été délégué de votre classe trois ans de suite. Jusqu'ici, pas d'erreur ?

Aucune réaction.

— Pendant les sept premières années de votre mariage, vous, votre femme Sarah et votre fille Rebecca, vous viviez dans une caravane.

Puis vous avez construit une maison près d'une forêt, au bord d'un ruisseau. Ce devait être un endroit magnifique. Le genre d'endroit dans lequel je rêverais de prendre ma retraite, un de ces jours...

Je jetai un coup d'œil à Robert et, à ma grande surprise, vis qu'il m'observait, l'air effondré.

— Je suis désolé, lâcha-t-il d'une voix rauque.

Je ne compris pas ce qu'il se reprochait - ce pouvait être toutes sortes de choses -, mais je répondis immédiatement : — Merci, Robert. Moi aussi, je suis désolé.

Il ferma les yeux et sa tête bascula vers l'avant. De toute évidence, il n'était sorti de sa léthargie que pour m'offrir ses excuses pathétiques, à moi ou au monde. Je le contemplai avec tristesse pendant un moment, puis il se redressa et s'étira.

— Merci, prot.

— Merci de quoi ?

— De... peu importe. Eh bien, je vais vous réveiller, à présent. Je vais compter de cinq à un. Vous vous réveillerez doucement, et quand je...

— Cinq-quatre-trois-deux-un, chantonna-t-il. Salut, doc. Est-ce que Rob vous a raconté quelque chose F1

— Oui, en effet.

— Sans blague ? Eh bien, ça n'était qu'une question de temps, alors.

— La question est : combien de temps avons-nous ?

— Tout le temps dont vous aurez besoin.

— Prot, est-ce que vous savez au sujet de Rob des choses que j'ignore ?

— Quoi, par exemple ?

— Pourquoi se sent-il si inutile ?

— Aucune idée, chef. C'est sûrement lié à sa vie sur TERRE.

— Mais vous lui parlez, n'est-ce pas ?

— Pas de ça.

— Pourquoi?

— Parce qu'il ne veut pas.

— Peut-être que, maintenant, il le veut bien.

— Eh, détendez-vous un peu.

— D'accord, je vous laisse en paix pour aujourd'hui. Voyez si vous parvenez à découvrir quelque chose sur Robert. Nous nous revoyons vendredi.

— Vous avez intérêt à refaire le plein de fruits d'ici là, lança-t-il en sortant de la pièce d'un pas nonchalant.

J'assistais à un match de badminton sans volant sur le terrain de jeu, lorsque je vis Giselle accourir. Je ne l'avais pas revue depuis son entrevue avec prot, deux jours plus tôt.

— Vous aviez raison, lâcha-t-elle, essoufflée. Il n'a pas changé !

1. Une fois réveillé, prot ne pouvait se rappeler ce qui s'était passé lorsqu'il était sous hypnose.

Je lui demandai si prot lui avait confié quand il comptait repartir.

— Pas encore, avoua-t-elle. Mais il n'a pas l'air pressé ! Elle semblait complètement sidérée. Je lui rappelai qu'elle devrait obtenir cette information et me la communiquer dès que possible.

— Mais restez subtile, ajoutai-je bêtement.

Je ne fus pas surpris de constater qu'elle avait déjà passé en revue toute la correspondance reçue par l'hôpital au sujet de prot et de k-pax. Je ne m'attendais pas en revanche à apprendre que d'autres lettres commençaient déjà à arriver.

— Mais personne ne sait qu'il est revenu.

— Il y a forcément des gens au courant ! Ou peut-être ont-ils juste anticipé son retour. Le plus étonnant pourtant, c'est que beaucoup de lettres sont adressées à prot lui-même, aux bons soins du MPI, ou à k-pax. Ou bien à l'hôpital, avec la mention « faire suivre, SVP ».

Certaines ne portent même pas d'adresse, juste « prot ».

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Mais vous ne voyez donc pas ce que ça signifie ?

— Quoi?

—

Que beaucoup de gens voulaient que leurs lettres arrivent directement à prot, sans intermédiaire.

— Et cela vous étonne ?

— Non, pas vraiment. De plus, beaucoup portaient la mention «

PERSONNEL ET CONFIDENTIEL ».

— Et alors?

— Alors, je pense que la plupart de ces personnes ne nous font pas confiance en ce qui concerne ces lettres. À leur place, j'aurais la même réaction. Pas vous ?

Peut-être avait-elle raison. J'avais lu certains des courriers qui m'étaient adressés, et la plupart commençaient par « Espèce d'idiot !

».

Tandis que je réfléchissais à ces nouvelles inattendues, elle ajouta : —De plus, vous risquez des poursuites légales si vous ne lui transmettez pas ses lettres.

— Des poursuites ?

— Pour violation de la vie privée.

— Ne soyez pas ridicule. Prot est un de nos patients, et nous avons le droit...

— Je vous conseille d'en toucher un mot à votre avocat.

— Bon, je vais y réfléchir.

— Pas la peine, je lui en ai déjà parlé. Il y a eu un cas similaire, en 1989, dans lequel des preuves relevées dans les lettres d'un patient ont été rejetées par la cour, car obtenues de façon illégale. De plus, l'hôpital a été condamné pour atteinte à la vie privée. Enfin, s'il est seulement une des facettes de la personnalité de Robert, comme vous semblez le croire, que risquons-nous ?

— Je ne sais pas, répondis-je sincèrement, plus préoccupé par Robert que par ce lot de lettres au Père Noël et par l'usage que prot pourrait bien en faire. D'accord, mais donnez-lui juste celles qui lui sont adressées en personne.

Soudain, je me sentis comme un criminel du Watergate en train d'essayer de limiter les dégâts, même si je n'avais aucune idée des retombées à venir.

— Question suivante, reprit-elle. J'ai reçu hier soir un appel du Dr Flynn.

— Ah, oui. J'allais vous demander de l'appeler.

— Je suppose qu'il ne pouvait plus attendre. De toute façon, je lui ai arrangé une entrevue avec prot.

— Ne le laissez pas abuser de son temps. Il n'est que le premier d'une longue liste.

— Je sais. J'ai déjà été contactée par un cétologue et un anthropologue.

— Ça suffit peut-être, pour l'instant...

— On verra.

Elle s'éclipsa, me laissant seul avec Jackie, une « enfant » de trente-deux ans qui, assise sur le sol mouillé - la pelouse avait été arrosée à l'heure du déjeuner - près du mur d'enceinte, creusait un trou et reniflait frénétiquement chaque poignée de terre molle avant de former des boules qu'elle empilait avec soin. Elle s'était dessiné une moustache de boue, mais je n'avais pas l'intention de l'interrompre pour l'envoyer se débarbouiller.

Comme bon nombre de nos patients, Jackie a une histoire tragique.

Elle a grandi dans une ferme ovine du Vermont, où elle passait le plus clair de son temps dehors. Sa mère lui faisait l'école et elle s'est retrouvée isolée des autres enfants de son âge ; elle a développé un intérêt précoce pour la nature, dans toute sa diversité.

Malheureusement, ses parents ont été tués dans un accident de voiture et elle a dû aller vivre chez sa tante, à Brooklyn. Peu après, alors qu'elle jouait dans la cour de sa nouvelle école, elle a reçu une balle perdue dans le ventre, tirée par un garçon de dix ans qui essayait de venger le meurtre de son frère aîné. À sa sortie de l'hôpital, elle était muette. Depuis ce jour, elle n'a plus prononcé un mot et n'a pas vieilli, d'un point de vue mental. D'ailleurs, l'une des infirmières lui fait toujours des couettes, comme sa mère quand elle était petite.

Bien qu'elle n'ait souffert d'aucun dommage cérébral, nos efforts ont été vains et nous n'avons pas réussi à la sortir du monde de ses rêves, de cette enfance qu'elle aimait tant. Elle semble vivre dans un état hypnotique volontaire, duquel nous sommes impuissants à la sauver.

Mais comme elle aime ce monde! Lorsqu'elle s'amuse avec un jouet ou avec l'un de nos chats, elle se jette dans cette activité à corps perdu et se concentre au point d'ignorer tous les stimuli extérieurs, à la manière des autistes. Elle « absorbe » un coucher de soleil ou un vol de moineaux

dans les arbres avec euphorie et sérénité à la fois.

C'est un plaisir de la regarder manger, les yeux fermés, et d'entendre les petits bruits enchantés de sa bouche.

J'espérais vaguement que prot pourrait aider des patients comme Jackie, Michael ou d'autres à l'hôpital, avant de disparaître à nouveau. Dieu sait que nous ne leur apportons pas grand-chose, alors que lui avait déjà contribué à sortir Robert de son état l'espace d'un instant, même si celui-ci n'avait fait que demander pardon.

Pardon de quoi ? Peut-être de ne pas réussir à se battre, à progresser dans son traitement. Mais j'avais une autre intuition: peut-être s'agissait-il d'un signe d'espoir, d'une tentative de communication, d'un petit début.

Cet après-midi-là, alors que je me dépêchais d'aller à la réunion du comité, j'aperçus prot qui discutait avec deux de nos patients les plus atteints. Le premier, un Américain d'origine mexicaine âgé de vingt-sept ans, est obsédé par l'idée qu'il pourrait voler, à condition de se concentrer suffisamment. Son écrivain préféré n'est autre que Gabriel Garcia Marquez, bien sûr. Ni la psychothérapie ni les médicaments ne sont parvenus à le convaincre que seuls les oiseaux, les chauves-souris et les insectes sont capables de décoller et il passe tout son temps à parcourir la pelouse de l'hôpital en battant des bras, sans jamais s'élever à plus de dix ou vingt centimètres au-dessus du sol.

Comment a-t-il pu se retrouver dans un tel état? Manuel est le dernier de quatorze enfants, raison pour laquelle il passait toujours en dernier : dernier à prendre son bain, dernier servi à table, dernier à porter les vêtements usés par tous ses frères avant lui, y compris sous-vêtements et chaussettes. De plus, parce qu'il mesurait à peine un mètre cinquante, on le regardait comme l'avorton de la famille. Il a donc grandi en manquant totalement de confiance en lui et s'est toujours perçu comme une erreur de la nature.

Pour des raisons connues de lui seul, il s'est fixé un but impossible : voler. Il a décidé que, s'il réussissait, il serait digne de rejoindre les rangs de ses congénères, malgré tous ses échecs. Il s'efforce ainsi d'y arriver depuis qu'il a seize ans.

L'autre patient, un homosexuel afro-américain - je l'appellerai Lou -, croit fermement qu'il est « enceint », Pourquoi ? Parce que, en posant la main sur son ventre, il sent le pouls du bébé. Arthur Beamish, le psychiatre qui le suit (dernier arrivé chez nous et lui-même homosexuel), n'a pas réussi à le convaincre que tout le monde sent une pulsation dans l'abdomen, due entre autres à l'aorte abdominale, et qu'il est impossible à un homme d'être fécondé, du fait de l'absence chez lui de cette composante essentielle de la reproduction humaine : un ovule.

Comment expliquer cette étrange perception ? Lou possède un esprit de femme emprisonné dans un corps d'homme - un problème d'identité sexuelle assez courant, connu sous le nom de

transsexualisme. Enfant, il aimait porter les vêtements de sa grande sœur. Sa mère, célibataire sujette à quelques problèmes elle aussi, favorisait cette pratique et insistait pour qu'il urine assis. Ce n'est qu'au cours d'une visite médicale scolaire, alors qu'il avait douze ans, que la vérité avait éclaté. La sexualité de Lou était alors déjà fermement définie dans sa tête. En effet, il emploie le pronom « elle »

pour parler de lui-même, confusion que le personnel de l'hôpital n'encourage pas, pour ne pas aggraver la situation. Curieusement, un kyste bénin localisé dans sa vessie provoque chez lui des saignements occasionnels, qu'il utilise comme « preuve » - du moins à ses propres yeux - qu'il a bien des règles.

Malgré les injures et le rejet de ses camarades de classe, il s'est accroché à son apparence féminine, au point de porter jupes et soutiens-gorge, de se maquiller, et cetera. Il se mettait des coussinets en guise de seins, mais après tout, certaines filles aussi.

Après son bac, sa mère et lui ont déménagé dans une région où ils ne connaissaient personne et l'identité de Lou a été protégée. Il a décroché un poste de secrétaire dans une grande entreprise et, peu de temps après, est tombé amoureux d'un homme qui l'avait remarqué, un soir, dans l'ascenseur. Une relation passionnée s'en est suivie et quand, au bout de quelques mois, les saignements de Lou ont mystérieusement cessé, il s'est cru enceint. L'euphorie l'a gagné. Il tenait absolument à avoir un enfant, pour valider son existence en tant que femme. Très vite, il a été pris de nausées matinales, de douleurs abdominales, d'épuisement... Depuis, il porte des vêtements de femme enceinte.

Le « père » de son enfant, affolé par ce comportement qui lui échappait, a persuadé Lou de chercher un soutien psychiatrique.

C'est ainsi qu'il a atterri au MPI il y a six mois, et le bébé est attendu dans quelques semaines. Ce qui se passera quand il arrivera à terme est un mystère complet, qui suscite interrogations et inquiétude parmi les membres du personnel et les patients. Toutefois, Lou attend cet heureux événement avec une hâte sublimée, tout comme certains pensionnaires de l'institut, qui suggèrent déjà des prénoms pour le nouveau-né.

— Je crois avoir trouvé la ligne directrice de mon livre, m'annonça Giselle alors que je sortais de mon bureau.

— Je partais justement en réunion. Vous m'accompagnez ?

— Bien sûr.

À petits pas rapides, elle s'aligna sur mon allure.

— Alors, de quoi s'agit-il ? Du voyage spatial ? Des ovnis ? Des petits hommes verts ?

— Pas vraiment. Le premier chapitre posera la question suivante : la vie extraterrestre est-elle plausible ? Le deuxième sera un remaniement de mon article sur les ovnis. Je vous parle des autres chapitres.

— Vous lui avez posé la question, concernant les ovnis ?

— Mmm.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il en pense ?

— Il dit : « Y'en a pas. »

— Et qu'est-ce qu'il en sait ?

— Il dit que ça reviendrait à faire trois cent mille fois le tour de la Terre sur un manche à balai.

— Alors comment explique-t-il tous les témoignages de gens ayant aperçu des ovnis ?

— Selon lui, ils ont pris leurs rêves pour des réalités.

— Hein ?

—

Il dit que, bien que les soucoupes volantes n'existent pas, beaucoup d'humains se plaisent à croire le contraire.

C'est alors que Klaus Villers nous rejoignit.

— Tiens, bonjour Klaus. Et quel sera le thème des chapitres suivants, Giselle ?

— J'essaierai de découvrir si oui ou non il possède des pouvoirs particuliers. S'il en a au moins un, il en a peut-être d'autres.

— Vous voulez dire : est-il capable de voyager à la vitesse de la lumière ? Ce genre de choses ?

— Exactement. Mais il n'y a pas que ça.

— Quoi d'autre ?

— Eh bien, nous savons vous et moi qu'il parle aux animaux, n'est-ce pas ?

— Une seconde. C'est lui qui prétend parler aux animaux. Comment en être certain ?

— Vous a-t-il jamais menti ?

— Là n'est pas la question. Peut-être croit-il sincèrement pouvoir parler aux animaux, mais nous ne disposons d'aucune preuve.

Comme pour tout ce qu'il affirme, et que nous ne pouvons vérifier.

— Moi, je le crois.

— C'est votre droit.

— Quoi qu'il en soit, je vais essayer de découvrir s'il en est vraiment capable. Si oui, peut-être dit-il la vérité sur tout le reste.

—

Peut-être... et peut-être pas. Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Je vais lui demander de s'adresser à des animaux dont nous connaissons l'histoire et de me répéter ce qu'ils lui auront « raconté ».

— Eh bien, le choix se limite à nos chats.

— C'est un bon début. Seulement, ils viennent d'un refuge, et on sait très peu de choses sur eux. De toute façon, les chats ne sont jamais très bavards. J'ai une meilleure idée.

Nous étions arrivés à la salle de réunion.

— C'est ici que nos chemins se séparent.

Je pensais que Klaus entrerait, mais il s'arrêta également. Je jetai un œil à ma montre.

— Alors, qu'est-ce que vous proposez ?

— Je voudrais l'emmener au zoo.

— Giselle ! Vous savez bien que nous ne pouvons pas vous laisser emmener prot au zoo. Ni là ni ailleurs.

— Non, je pensais organiser une sortie pour tous les patients des salles 1 et 2. Et pour tous ceux qui voudront venir, aussi.

J'entendis Klaus grogner. Quant à savoir s'il marquait là son consentement, impossible à déterminer.

— Écoutez, il faut vraiment que nous allions en réunion. Je vais y réfléchir.

— D'accord, patron. Mais c'est une bonne idée, et vous le savez.

Elle s'éloigna en courant à moitié, probablement pour rejoindre prot.

Villers la suivit du regard.

Je ne fus pas très attentif à la réunion du comité, laquelle portait sur les coupes budgétaires à effectuer au vu des restrictions opérées par le gouvernement en matière de traitements et de recherche. Je réfléchissais aux capacités soi-disant « surhumaines » de prot.

Qu'avait-il accompli de si extraordinaire ? Il était certes très calé en astronomie, mais cela valait aussi pour le Dr Flynn et beaucoup d'autres. Cinq ans plus tôt, il avait réussi Dieu sait comment à se glisser dans la chambre de Bess, sous notre nez. Reste qu'il pouvait s'agir d'un tour d'hypnose quelconque, ou d'un simple moment d'inattention de notre part. Le seul talent réellement inexplicable qu'il possédât était sa capacité de « voir » les rayons UV. Pourtant, même cela n'avait pas été rigoureusement prouvé. Aucun de ces « pouvoirs » ne nécessitait une origine extraterrestre. De toute façon, mon principal souci restait Robert, et non prot.

Après la réunion, Klaus m'arrêta dans le hall.

— C'est sur son livre qu'on tefrait faire tes coupes, me murmura-t-il.

Peut-être sous l'influence de prot, je décidai de déjeuner en salle 2.

Je fus rejoint par Betty et quelques autres infirmières.

Tout le monde attendit que je m'asseye. Prot s'installa comme d'habitude en bout de table et tous les yeux se fixèrent sur lui lorsqu'il se mit à farfouiller dans ses légumes. Il refusa de manger les saucisses, bien sûr, et ses disciples les plus proches l'imitèrent. Il refusa également la gelée de citron vert, sous prétexte qu'il « sentait la chair » qu'elle contenait. Frankie, qui était déjà obèse, les soulagea avec joie de leurs restes, les engloutissant dans un festival de

borborygmes.

Du regard, j'embrassai cette tablée de pauvres bougres, dont certains avaient passé la majeure partie de leur vie ici, et j'essayai d'imaginer à quoi pouvait bien ressembler leur monde. Russell, par exemple, bien que presque remis des délires christiques qui l'avaient habité cinq ans auparavant, se montrait toujours incapable d'engager une conversation normale et préférait citer des passages interminables tirés de la Bible. Je n'arrivais pas à pénétrer son esprit et à me figurer ce que devait être une telle existence, si limitée et si terne.

Et Bert. Quelle existence frustrante que la sienne, une éternité d'angoisse et de chagrin. Qu'est-ce qui, dans son cerveau, l'empêchait de faire son deuil et de passer à autre chose? Quelle que fût la réponse, la solution la plus simple à ses problèmes - et à ceux de la majorité des patients présents - consistait à n'en pas douter en un voyage sur k-pax, là où les difficultés de ce genre n'existaient pas.

Betty m'avait d'ailleurs expliqué avant le déjeuner que les patients ne tarissaient pas de questions au sujet de cette planète.

—
C'est comme Lenny avec les lapins, commenta cette inconditionnelle de Steinbeck, qui avait lu Des Souris et des Hommes plus d'une fois.

À la fin du repas, Milton se leva et se mit à donner de petits coups sur la table.

— J'ai vu le docteur, l'autre jour, déclara-t-il d'un air entendu, cependant que certains à table gloussaient déjà. Je lui ai dit que je voulais quelqu'un qui savait ce qu'il faisait. Il a bombé le torse et il a dit : « Je pratique la médecine depuis plus de trente ans. » Et alors j'ai répondu : « Eh bien, je reviendrai quand vous y aurez compris quelque chose ! »

Tout le monde me regardait en pouffant, attendant ma réaction. Que faire d'autre, sinon rire, moi aussi ?

Je réfléchissais toujours aux stratégies qui nous permettraient de garder Robert un certain temps parmi nous lorsque prot se présenta pour notre dix-neuvième séance. Il entra au pas de charge.

—
Pourquoi vous ne m'avez rien dit au sujet des lettres ? me demanda-t-il d'un air espiègle en attrapant le saladier rempli de fruits.

— Je m'apprêtais à le faire. Dès que j'aurais estimé que vous étiez en mesure de vous en occuper.

— Très intéressant, répliqua-t-il en croquant à belles dents dans un kiwi.

— Quoi ? Les lettres ?

La bouche pleine, il articula entre deux suctions :

— Vous ne trouvez pas ça ahurissant, que tant de gens veuillent quitter cette PLANÈTE? Vous n'en concluez rien ?

— J'en conclus que nous avons tous nos problèmes. Mais après tout, la Terre a une population de six milliards d'habitants, et vous n'avez reçu que quelques milliers de lettres ou d'appels.

Je dois avouer que je n'étais pas mécontent de ma réponse.

— Probablement les seuls êtres qui avaient lu le livre de Giselle ou votre article. Dans votre MONDE, très peu de gens lisent, pour ne pas dire personne.

Il termina son kiwi et en attrapa un autre.

— Nous n'avons pas de trucs de ce genre, sur k-pax. Si vous les voyiez sous U.V. !

Il claqua bruyamment des lèvres en contemplant le fruit d'un air pensif.

— Et vous comptez leur répondre ?

— Aux kiwis ?

— Mais non, bon sang. Aux auteurs des lettres.

— Je vais essayer. Pour la plupart, il s'agira de les consoler, bien sûr.

Je ne peux emmener que cent êtres, vous vous rappelez ?

— Et combien en avez-vous à l'heure actuelle ?

— Écoutez, gene, si je vous donne une main, vous allez vouloir tout le bras.

— Donc vous ne voulez rien me dire. Vous ne me direz pas non plus quand vous projetez de repartir. Prot, je dois vous avouer que je suis très déçu de ce manque persistant de confiance envers moi.

— Puisqu'on en est à se parler si franchement, docteur b., vous pourriez peut-être m'expliquer pourquoi vous autres, humains, vous prenez les choses tellement à cœur.

— Très bien, je vous répondrai si vous me dites combien de temps vous allez rester par ici.

— Pas question. Mais ne vous tracassez pas... le départ n'est pas pour tout de suite. Il faut que je m'occupe de toutes ces lettres, et puis il y a deux ou trois choses que je dois régler...

Il avala la fin de son fruit en se léchant les babines.

— Prêt, doc ?

Parfois, j'avais l'impression que c'était moi le patient, et lui le médecin.

— Presque, oui. Je voudrais d'abord parler à Robert. Sans un mot, il ferma les yeux et sa tête retomba sur sa poitrine.

— Robert? Pas de réponse.

— Robert, vous m'entendez ?

Si tel était le cas, il n'en montra rien. Je perdais mon temps. De toute évidence, il n'était toujours pas prêt à coopérer, en tout cas pas sans hypnose.

— D'accord, prot, vous pouvez revenir.

— J'ai l'impression d'avoir la langue en coton, déclara-t-il.

— C'est à cause des kiwis. OK, je crois qu'on peut commencer, à présent.

Il fixa le petit point blanc sur le mur derrière moi.

— C'est bizarre, comme fruit. Un-deux-trois-quatre...

— Cette fois-ci, vous pouvez garder les yeux fermés un moment, prot.

— Comme vous voudrez, gino.

— Bien. Maintenant j'aimerais que Robert s'exprime, s'il vous plaît.

Rob ? Vous m'entendez ?

À nouveau, sa tête bascula vers l'avant.

— Robert, si vous m'entendez, hochez la tête, je vous prie.

Il y eut un mouvement à peine perceptible.

— Merci. Comment vous sentez-vous ?

— Pas très bien, marmonna-t-il.

— J'en suis désolé. J'espère vous aider à vous sentir mieux, très bientôt. Écoutez-moi et faites-moi confiance. Rappelez-vous, vous êtes ici dans votre refuge.

Pas de réaction.

— J'ai pensé que nous pourrions discuter un peu de votre enfance, aujourd'hui. De votre famille. Quand vous étiez petit, dans le Montana. Ça vous irait ?

Petit haussement d'épaules.

— Bien. Voulez-vous ouvrir les yeux, s'il vous plaît ? Il cligna des paupières et ouvrit les yeux, mais évita mon regard.

— Pourquoi ne pas me parler de votre mère ?

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? m'interrogea-t-il d'une voix douce et ferme à la fois.

— Ce que vous aurez envie de me dire. Est-ce qu'elle cuisine bien ?

Il parut étudier la question avec soin, à moins qu'il ne se demandât tout simplement s'il allait répondre ou non.

— Très bien.

L'excitation me gagna malgré moi devant ces simples mots. Bien que prononcés d'un ton plat et monocorde, ils représentaient un progrès considérable, que j'avais craint de mettre des semaines et beaucoup d'efforts à obtenir : Robert me parlait !

Le reste de la séance se déroula de façon un peu hésitante, mais il sembla gagner en assurance cependant que nous discussions des grandes lignes de son enfance : de ses sœurs, de ses amis, de ses premières années d'école, de ses passe-temps favoris - lire, faire des puzzles et observer les animaux dans les champs, derrière chez lui. Il avait visiblement eu une préadolescence des plus classiques, si ce n'est qu'il avait perdu son père à l'âge de six ans (époque à laquelle prot était apparu pour la première fois). Je décidai toutefois de ne pas aborder le sujet dans l'immédiat. Tout ce que je souhaitais, c'était mettre Robert en confiance, afin qu'il se sente assez à l'aise pour s'entretenir avec moi. Le vrai travail ne commencerait que plus tard.

La discussion s'acheva sur le souvenir d'une journée mémorable, lorsque Robert avait neuf ans et qu'il se promenait dans les champs avec Apple, son gros chien hirsute. J'espérais que finir sur une note heureuse l'encouragerait à parler plus librement la fois suivante.

Pourtant, malgré ma quasi-certitude que cela ne marcherait pas, je tentai quelque chose avant

de rappeler prot. Je pris un minuscule sifflet que j'avais apporté exprès, et je soufflai fort dedans.

— Vous avez entendu ?

— Oui.

— Bien. Chaque fois que vous entendrez ce son, je veux que vous vous montriez, peu importe où vous vous trouverez et ce que vous serez en train de faire. Vous comprenez ?

— Oui.

— Très bien. Maintenant j'aimerais parler à prot, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Merci d'être venu, Robert. À plus tard. Fermez les yeux, je vous prie.

Ses paupières se fermèrent. J'attendis quelques secondes.

— Prot ? Ouvrez les yeux, s'il vous plaît.

— Salut, gene. Quoi de neuf ?

— Vous voulez dire : pour un « vieux » comme moi ?

— Docteur brewer ! C'est donc vrai que vous avez de l'humour !

— Merci beaucoup. Maintenant, détendez-vous. Je vais compter à l'envers, de cinq...

— Cinq-quatre-trois-deux... Eh ! C'est déjà fini ?

— Oui, nous avons terminé. Comment le savez-vous ?

— C'est juste une impression que j'ai, parfois. Comme si j'avais raté quelque chose.

— Oui, je vois ce que vous ressentez. Il se leva pour partir.

— Merci pour ces fruits intéressants. Peut-être que j'en prendrai quelques graines, quand je repartirai.

— Emportez-en un plein panier, si vous voulez. Au fait... je vous ai vu parler à Lou, l'autre jour. Vous avez peut-être une suggestion, concernant son cas ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux envisager une césarienne.

Notre fils Will passa son dernier week-end de vacances avec nous, à la maison - il devait emménager à l'automne dans le foyer d'étudiants du campus de Columbia. En tant que futur

étudiant en médecine, il avait travaillé au MPI pendant l'été, comme garçon de salle. Lorsque, cinq ans auparavant, il était venu à l'hôpital pour la première fois et qu'il avait rencontré Giselle, Will avait aussitôt déclaré qu'il voulait devenir journaliste. Au fil des ans, son enthousiasme était quelque peu retombé, comme souvent avec les centres d'intérêt de jeunesse, et après plusieurs visites à l'institut, il avait décidé au bout du compte de suivre les traces de son vieux père et de s'orienter vers la psychiatrie. Je suis très fier et très heureux de son choix, mais pas uniquement parce qu'il entretiendra ainsi une tradition familiale; ce qui me réjouit surtout, c'est sa faculté à s'entendre naturellement avec les patients, de même qu'eux s'entendent avec lui.

Cet été-là d'ailleurs, Will avait résolu pour nous un problème qui nous rendait perplexes. Un de nos patients âgés feignait d'avaler ses médicaments en déployant des trésors de ruse et de dissimulation pour tromper les infirmières. Will l'avait pris sur le fait et, affichant une maturité étonnante, s'était gardé de forcer le vieil homme à prendre son traitement et de le dénoncer. Au lieu de quoi, il avait longuement discuté du problème avec lui, jusqu'à découvrir que le pauvre bougre avait une peur bleue d'avaler du rouge. Nous avons aussitôt fait conditionner ses pilules dans une capsule blanche et, deux semaines plus tard, il était de retour chez lui.

Outre ses responsabilités journalières, Will s'était imposé une tâche de taille : déchiffrer les délires d'un jeune patient schizophrène dont il pensait qu'il essayait de communiquer avec nous par le biais d'un code mystérieux que personne n'arrivait à percer. Lorsqu'il s'exprimait, c'était la plupart du temps dans une sorte de charabia incompréhensible. Mais parfois, après une déclaration de ce genre, il mâchonnait un cigare imaginaire et répétait le tout deux ou trois fois d'affilée. Voici l'un de ces sermons à la Dustin (une forme de poésie, peut-être ?), livré au rythme de quatre mâchonnements intercalés d'incantations - toutes enregistrées par Will : Ta vie elle est jaune elle est comme ça mais faut faire gaffe à cette boîte pleine de crabes caca et oui nous on voit le chou va se relever il sait ne jamais avant sur le dos mais quoi tu veux dire que l'autruche poilue on y va faut pas laisser tomber...

Dustin était-il animé d'une fascination pour le chou, ou bien avait-il souffert d'une rencontre malheureuse avec un crabe ou une autruche ? Et ce cigare était-il un symbole phallique ? Nous passâmes une heure un soir à visionner la cassette de ces absurdités, jusqu'au moment où Karen nous envoya faire quelques paniers de basket et jouer avec les chiens, histoire d'oublier un peu le travail. Will tenait cependant à en savoir plus sur certains autres schizophrènes et sur la nature de cette pathologie en général, qu'il désignait sous le nom de « trouble dissociatif de l'identité ».

— La première chose à savoir concernant la schizophrénie, c'est que, même si le terme signifie littéralement « cerveau divisé », ça n'est pas la même chose qu'un trouble de la personnalité multiple. Il s'agit plutôt d'un dysfonctionnement de la réflexion et de la logique.

Par exemple, le patient entendra des voix ou croira des choses visiblement fausses. D'autres ont la folie des grandeurs. Dans le cas d'une pathologie avec paranoïa, le délire de persécution est dominant. Beaucoup de malades parlent sous forme de « bouillie », mais c'est aussi le cas avec

d'autres pathologies.

— Papa, tu recommences à faire le prof.

— Désolé. J'ai encore du mal à croire que tu aies choisi la même spécialité que ton vieux père.

— C'est un sale boulot, mais il faut bien que quelqu'un s'en charge.

— En tout cas, avec la schizophrénie, il convient d'être très prudent dans son diagnostic. Bien joué.

— Quelle est l'étiologie ?

—

La schizophrénie se développe généralement assez tôt. Des découvertes récentes suggèrent une origine génétique, voire des dommages irréversibles causés par une affection virale. La réaction aux tranquillisants antipsychotiques est souvent miraculeuse, mais il arrive que le traitement soit inefficace. Impossible de prévoir... Oxie, ramène ça ici tout de suite !

— Et pour Dustin ?

— Dans le cas de Dustin, aucun des neuroleptiques n'a pu limiter les symptômes, même avec un gramme de Clozapine par jour. Enfin, de toute façon, c'est un cas particulier. Tu as dû remarquer qu'il peut jouer aux échecs et à d'autres jeux sans aucun problème. Il ne parle pas beaucoup, seulement lorsqu'il joue, c'est avec une concentration et une logique irréprochables. En fait, c'est presque toujours lui qui gagne.

— Tu penses que son problème pourrait avoir un lien avec ces jeux ?

— Qui sait ?

— Ses parents, peut-être. Ils lui rendent visite presque tous les soirs.

Et si j'en discutais avec eux, à l'occasion ?

— Écoute, Will, j'admire ton enthousiasme, mais tu ne devrais pas t'impliquer à ce point dans cette histoire.

— Eh bien, je refuse de baisser les bras, de le laisser tomber. La clé, elle est dans son manège avec le cigare.

J'étais très fier de sa persévérance, qui est l'une des qualités majeures d'un bon psychiatre. Il se mit à passer ses pauses-déjeuner ainsi que presque tout son temps libre avec Dustin. Il

s'intéressait aussi au cas de prot, naturellement, mais la liste d'attente était si longue qu'il avait peu de chance de pouvoir lui parler avant longtemps. Notre ami extraterrestre n'avait de temps pour lui que quand tout le monde allait enfin se coucher. Et j'aurais donné cher pour savoir à quoi il pensait, pendant ces longues heures nocturnes.

Contrairement à une idée très répandue, les médecins n'hésitent pas à se critiquer entre eux, du moins en privé. C'est ainsi qu'à la réunion habituelle du lundi matin, on se montra très incrédule envers mon intervention : comment une simple suggestion post-hypnotique (le sifflet) pourrait-elle sortir brusquement Robert des profondeurs de l'enfer ? L'un de mes collègues, Carl Thorstein, alla même jusqu'à qualifier mon idée de « cinglée » (Carl m'exaspère depuis longtemps, mais c'est un bon psychiatre). D'un autre côté, tous s'accordèrent à dire qu'on ne risquait rien à tenter de nouvelles expériences.

Le projet de Giselle, à savoir amener prot à parler à des animaux, ne souleva pas non plus un enthousiasme débordant ; cependant, la perspective d'une sortie au 200 pour les pensionnaires fut bien accueillie et je fus nommé d'office responsable de cette opération.

Villers m'exhorta à « m'arracher pour que le coût soit le plus pas possible ».

Certains membres du personnel étant alors en vacances, on ne discuta pas plus longtemps des patients et de leurs progrès.

Toutefois, Virginia Goldfarb fit remarquer une amélioration notable chez l'un des siens, un danseur his-trionique et narcissique que nous appelions entre nous Rudolph Noureiev.

Rudolph était un enfant unique auquel on avait sans cesse répété combien il excellait dans tout ce qu'il entreprenait. C'est pourquoi, lorsqu'il s'était mis à la danse classique, ses parents n'avaient tari ni d'éloges ni de fonds. Grâce à ce genre d'encouragements — et à un talent considérable -, il était devenu l'un des plus grands danseurs des États-Unis.

Son seul problème résidait dans son attitude. Il attendait de chacun, y compris des compositeurs et des chorégraphes, qu'il se soumette à son goût et à son jugement irréprochables. Il avait fini par se montrer si imbu de lui-même qu'il était devenu impossible à quiconque de gérer ses exigences et de travailler avec lui. En conséquence, le directeur de la troupe l'avait renvoyé. Quand la nouvelle s'était répandue, plus personne n'avait voulu l'engager. C'est donc de lui-même qu'il était entré au MPI, après que son dernier ami véritable lui eut conseillé de se faire aider par des professionnels.

Une transformation radicale s'était opérée en lui à la suite d'une longue conversation avec prot, lequel lui avait décrit dans des termes éblouis la grâce de danseurs qu'il avait vus sur la planète j-mut. Il l'avait encouragé à reproduire certains pas, mais ces derniers présupposaient une rapidité, un sens du rythme et une souplesse tels que Rudolph n'y était pas parvenu. Conscient soudain qu'il n'était pas le plus grand danseur de l'univers, il avait aussitôt cessé de faire preuve de son arrogance habituelle, à tel point que le Dr Goldfarb nous avait rapporté qu'elle songeait à le transférer en salle 1.

Personne n'avait soulevé d'objection.

En me jetant un regard malicieux par-dessus ses lunettes minuscules, Beamish me suggéra de donner un bureau à prot et de lui envoyer tous nos patients. Ron Menninger observa quant à lui avec un peu moins de malice qu'il vaudrait peut-être mieux que je retarde le traitement de Robert jusqu'à ce que prot ait accompli tout ce qu'il pouvait pour les autres malades - question que je m'étais moi-même posée de nombreuses fois.

Villers nous rappela que nous attendions le mois suivant la venue de trois éminents visiteurs, parmi lesquels le directeur de notre conseil d'administration, l'un des hommes les plus riches du pays, Klaus insista vivement sur l'importance de cette visite et nous incita d'autant plus à mettre en avant nos plus belles réussites ce jour-là que les fonds nécessaires à la construction de nouveaux bâtiments manquaient toujours au MPI.

Après avoir débattu d'autres questions à l'ordre du jour, il annonça qu'une importante chaîne de télévision avait offert une forte somme à l'hôpital en échange de la présence de prot dans une de ses émissions en direct, en exclusivité. Abasourdi par la stupidité d'un tel projet, je lui demandai comment ils avaient été informés de son retour. Quelqu'un me rappela que les médias s'étaient déjà emparés de la nouvelle, notamment l'une des chaînes nationales. Je ne pus m'empêcher de me demander si Klaus n'avait pas quelque chose à voir là-dedans.

Nous interrompîmes la discussion sans être arrivés à une solution.

Certains, dont je faisais partie, jugeaient inapproprié d'envoyer un de nos patients sur un plateau de télévision. D'autres, mettant en avant que prot représentait un cas unique au monde et serait parfaitement capable tenir tête à un présentateur, n'étaient pas du même avis.

L'argent aurait bien sûr été le bienvenu, mais pour moi, ce projet ne ferait qu'ajouter à nos ennuis. Je rappelai que l'institut fourmillait de cas bizarres et passionnants - alors pourquoi ne pas concevoir une série complète, avec l'histoire d'un patient par numéro ? Villers, auquel l'ironie de ma remarque avait échappé, se montra très enthousiaste. Je voyais presque les dollars s'allumer dans ses yeux, qui s'étaient mis à briller à la perspective du pactole à décrocher.

Virginia vint me trouver après la réunion. Elle voulait savoir si prot serait d'accord pour recevoir quelques-uns de ses patients. Ce n'était pas une plaisanterie - le Dr Goldfarb ne plaisante jamais. Je lui promis d'en parler à l'intéressé.

Si je ne déjeune pas d'un repas léger, j'ai en général du mal à rester concentré pendant l'après-midi. Je regardai avec envie Villers se servir une grosse assiette de rôti accompagné d'une farandole de légumes variés, de petits pains beurrés et de tarte. Il n'ouvrit quasiment pas la bouche, sauf pour enfourner sa nourriture, et quitta la table dès qu'il eut fini, son bouc maculé de taches de sauce et de miettes de tarte. Je ne sais presque rien de cet homme, pensai-je lorsqu'il s'éloigna. Il ne dévoile jamais sa vie privée, pourtant je reconnaîtrais ses épaules tombantes entre mille.

Klaus Villers est à lui seul un paradoxe de premier ordre. Je suppose qu'il incarne l'image du psychiatre typique - un homme froid, analytique et autoritaire. Rien ne semble l'effrayer. Je n'ai jamais vu sur son visage buriné la moindre trace d'un choc, la moindre lueur d'amusement, ni même la moindre émotion. Mais sous sa personnalité bourrue et ses opinions tranchées se cache en réalité un cœur d'artichaut.

J'en veux pour preuve l'histoire d'un ancien patient que Klaus ne parvenait pas à aider - cas de figure assez fréquent au MPI. Cet homme, un maniacodépressif grave issu d'une famille pauvre, aimait tellement son médecin (pour des raisons bien personnelles) qu'il avait sculpté des oiseaux en bois rien que pour lui. À la mort de ce patient, notre directeur « au cœur de pierre », qui l'avait à peine remercié au moment où il lui avait offert ces cadeaux, prit totalement à sa charge tous les frais d'inhumation et fit ériger une énorme pierre tombale à « l'homme-oiseau du MPI ». Personne ne connaît la raison de son geste, mais je choisis pour ma part de croire qu'il regrettait la mort d'un patient dont il n'avait pu soulager les souffrances.

Klaus a émigré d'Autriche en Amérique, avec sa famille, il y a plus de cinquante ans. Né en 1930, il a grandi dans les années qui ont précédé la Seconde Guerre mondiale. La conscience des atrocités commises autour de lui a probablement contribué à sa décision de devenir médecin, mais ce n'est là que pure spéculation de ma part.

J'ignore même comment il a rencontré sa femme Emma.

En dépit de ses nombreux dons, il conserve un accent germanique marqué et, si incroyable que cela puisse paraître, sa femme ne parle quasiment pas un mot d'anglais. D'un naturel très introverti, elle ne quitte presque jamais leur maison isolée de Long Island, s'occupant surtout de son intérieur et de son jardin. Ils fuient les sorties officielles et, même après sa nomination comme directeur, en 1990, il n'a que rarement invité du monde chez eux. (Ils habitent une très jolie maison, où je n'ai mis les pieds qu'une seule fois, il y a des années.) Selon toute apparence, ils ne ressentent pas le besoin d'une vie sociale et chacun d'eux trouve dans l'autre tout ce qu'il cherche.

Pour autant que je sache, ils n'ont pas d'enfants.

Leur seul passe-temps est la randonnée. Ils ont traversé plusieurs fois le massif des Appalaches, dont une ou deux en compagnie de feu William O. Douglas, juge à la Cour suprême, qui n'avait apparemment que peu d'amis, lui aussi. Résultat de ces excursions, Klaus sait reconnaître à l'oeil ou à l'ouïe toutes les espèces d'oiseaux de l'Est américain ; d'ailleurs, il passe la plupart de ses pauses sur la pelouse, à observer et à écouter la nature. Je l'ai entendu déclarer un jour que, sa femme suivant exactement le même rituel à la même heure, ils vivent ainsi une expérience commune, même si des kilomètres les séparent.

La raison pour laquelle je mentionne tout cela est que je ne l'avais pas vu sur la pelouse depuis un moment, de même que je ne l'entendais plus siffler à la manière d'un oiseau, en longeant le couloir. Je trouvais même son comportement étrange à plus d'un titre, notamment lorsqu'il avait

exprimé le souhait de lever des fonds pour les nouveaux bâtiments (sa contribution à la postérité ?) en envoyant prot à la télévision. Je le soupçonnais de souffrir de dépression légère, probablement due au fait qu'il avait atteint l'âge légal de la retraite, soixante-cinq ans. Ou peut-être était-il surmené -

ma propre titularisation comme directeur par intérim fut la période la plus difficile de ma vie.

J'aurais voulu aborder le sujet bille en tête et lui demander en toute franchise si je pouvais alléger son fardeau d'une façon ou d'une autre, mais je savais que cela ne mènerait nulle part. Par ailleurs, j'avais moi-même assez de problèmes sans surcharger plus encore mon emploi du temps.

En retournant dans mon bureau, je trouvai Giselle assise à ma place, les pieds posés sur la pile de papiers qui recouvraient mon espace de travail ; elle semblait perdue dans ses pensées.

— Giselle, vous savez bien que je ne peux pas vous donner mon bureau. Vous n'êtes ici que parce que...

— Je crois que je sais quand il compte partir.

— Vraiment ? Quand ça ?

— Autour de la mi-septembre.

— Et comment le savez-vous ?

— Quand j'ai parlé d'une éventuelle sortie au zoo dans les semaines à venir, il a dit : « Ça va être juste, mais vous pouvez m'inscrire. »

— OK, très bien. Continuez sur cette voie. Est-ce que vous avez déjà une idée de qui il compte emmener ?

— Il ne veut pas lâcher un mot là-dessus. Il a encore des détails à régler, paraît-il. Mais il peut s'agir de n'importe qui.

— C'est bien ce que je crains. Rien d'autre ?

— Il me faut un endroit où je puisse m'étaler.

— Suivez-moi. On va voir si on peut vous dégoter une pièce quelque part.

— Bon, soupirai-je après avoir regardé prot engloutir une demi-douzaine d'oranges. Au travail !

—
Vous appelez ça du travail ? Rester assis là à discuter en mangeant des fruits ? Moi, j'appelle ça un pique-nique !

— **Oui, je connais votre point de vue concernant le travail. Voyons...**

est-ce que Robert est avec vous ?

— **Ouaip, il est juste là.**

— **Bien. Je voudrais qu'il se manifeste, juste un instant.**

— **Quoi ? Sans vos petites entourloupes d'hypnose ?**

— **Robert ? Je peux vous parler, s'il vous plaît ?** Prot soupira, repoussa les restes d'une orange déchiquetée et se mit à contempler le plafond.

— **Robert ? C'est très important. Répondez, je vous prie. Tout va bien se passer. On ne vous fera aucun mal, ni à vous, ni à personne d'autre...**

Mais prot restait assis là, avec son sourire suffisant.

— **Vous perdez votre temps, gino. Un-deux- hé ! Où est passé le point ?**

— **Je ne vais pas vous hypnotiser tout de suite.**

— **Et pourquoi ça ?**

— **J'ai une autre idée.**

— **Les merveilles de la volonté ne cesseront jamais de m'étonner !**

Je sortis le sifflet de la poche de ma chemise. Prot me contempla d'un air amusé tandis que je le portais à mes lèvres. Au moment où je soufflai, son sourire s'évanouit et une tout autre personne apparut, seulement je n'étais pas sûr de savoir qui. L'homme n'était pas avachi comme l'était en général Robert.

— **Robert?**

— **Je suis là, docteur Brewer. J'attendais que vous m'appeliez.**

Bien qu'il semblât très mécontent, il était bien là, et visiblement disposé à parler.

Je le fixai, savourant l'instant. C'était la première fois que je voyais Robert hors de son état

catatonique et cela sans hypnose (à quelques rares exceptions près, citées dans K-PAX). Mais mon sentiment de triomphe fut vite miné par l'ombre d'un soupçon.

Quelque chose clochait, c'était trop facile. D'un autre côté, il était confronté à son dilemme depuis des années et, comme cela se produit parfois, peut-être se lassait-il simplement de vivre ainsi dans une camisole virtuelle.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je n'ai pas très chaud.

Bien sûr, il ressemblait beaucoup à prot, mais il y avait des dissemblances très nettes. Par exemple, Robert était plus sérieux, sans une once d'insolence. Sa voix aussi était légèrement différente.

Et il paraissait épuisé.

— Je comprends. J'espère que nous allons pouvoir y remédier rapidement.

— Ce serait bien.

— Je voudrais d'abord vous poser une petite question : dois-je vous appeler Robert, ou Rob ?

— Ma famille m'appelle Robin. Ce sont mes amis qui m'appellent Rob.

— Est-ce que je peux vous appeler Rob ?

— Si vous voulez.

— Merci. Vous voulez un fruit ?

— Non, merci. Je n'ai pas faim.

J'avais tant de questions à lui poser que je ne savais par où commencer.

— Savez-vous où vous vous trouvez ?

— Oui.

— Comment le savez-vous ?

— C'est prot qui me l'a dit.

— Où est prot, en ce moment ?

— Il attend.

— Vous pouvez lui parler ?

— Oui.

— Bien. Maintenant, savez-vous où vous étiez, durant ces cinq dernières années ?

— Dans ma chambre.

— Mais vous ne pouviez pas bouger, ni même nous parler... Vous vous rappelez ?

— Oui.

— Nous entendiez-vous ?

— Oui. J'entendais tout.

— Pouvez-vous me dire pourquoi vous ne parliez et ne réagissiez pas ?

— Je voulais réagir. Mais je n'y arrivais pas.

— Vous savez pourquoi ?

— J'avais peur.

— De quoi aviez-vous peur ?

— J'avais peur..., commença-t-il, avant de se recroqueviller sur lui-même. J'avais peur de ce qui risquait de se passer.

— Très bien. Nous y reviendrons plus tard. Je voudrais juste vous demander une chose : vous paraissez moins effrayé aujourd'hui...

Vous pouvez m'expliquer pourquoi ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, puis se ravisa.

— Prenez votre temps.

— Il y a plusieurs raisons.

— J'aimerais beaucoup les connaître, Rob, si cela ne vous ennuie pas.

—

Eh bien, vous avez tous été si gentils avec moi que j'ai l'impression d'avoir une dette envers vous.

— Merci. J'en suis heureux. Et il y a une autre raison ?

— Il m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous.

— Prot ? Pourquoi aujourd'hui et pas auparavant ?

— Parce qu'il s'en va bientôt et je crois qu'il en a assez que je le fasse attendre.

— Bientôt ? Vous savez quand ?

— Non.

— D'accord. Mais vous étiez déjà dans cette situation, il y a cinq ans.

En quoi est-ce différent, cette fois-ci ?

— La dernière fois, je savais qu'il allait revenir. Mais pas cette fois.

— Il ne reviendra pas ? Comment le savez-vous ?

— Il n'aime pas cet endroit.

— Je sais, mais...

— D'après lui, vous prendrez sa place. Et vous m'aidez après son départ.

Il me parut si désespéré que je me levai et allai lui poser la main sur l'épaule.

— Et je n'y manquerai pas, Rob. Croyez-moi, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous aider.

C'est alors que son visage se crispa et qu'il se mit à pleurer.

— J'en ai tellement assez de me sentir mal. Vous n'imaginez pas comme c'est dur.

Sa tête retomba.

— Rob, personne ne peut comprendre ce que vous endurez, à moins d'être à votre place. Mais nous avons déjà aidé beaucoup de gens dans la même situation que vous, et je suis sûr que très bientôt, vous allez commencer à vous sentir mieux.

Il releva la tête et me fixa du regard. Il ne pleurait plus.

— Merci, docteur b. Je me sens déjà mieux.

— Prot ? Où est Robert ?

— Il est un peu fatigué. Mais si vous lui jouez un joli petit air avec votre sifflet, peut-être qu'il reviendra plus tard.

— Euh... prot?

— Hmm?

— Merci.

— De quoi?

— Merci de lui avoir donné assez de confiance pour se manifester.

— C'est ce qu'il vous a dit ?

— Oui. Et il m'a aussi appris que vous effectuez peut-être là votre dernier séjour sur Terre. C'est vrai ?

— Si vous remettez Robert sur pied, oui. Alors il n'y aura plus aucune raison pour que je revienne, n'est-ce pas ?

— Non, en effet. En fait, il vaudrait peut-être mieux que vous ne reveniez pas.

— Soyez sans crainte... Quand je ne suis pas désiré, je le sens. Et puis, il y a plein d'autres lieux intéressants où aller.

— D'autres planètes ?

—

Ouaip. Des milliards et des milliards, rien que dans cette GALAXIE. Vous n'en croiriez pas vos yeux.

— Vous voulez bien nous accorder un peu de temps, avant de repartir ? Encore six semaines ?

— Je ne peux vous donner que ce que j'ai.

— Dites-moi au moins de combien de temps vous disposez !

— Nan.

— Allons, prot... c'est la vie de Robert qui est en jeu. Vous êtes là pour ça, non ?

— Je vous le répète : je vous préviendrai. Mon départ ne vous prendra pas par surprise.

— Je suis heureux de l'apprendre, répondis-je avec tristesse. Très bien. Puisque vous êtes là, j'aurais quelque chose à vous demander au sujet de Rob.

— Une promesse?

— Pas exactement. Voilà... y a-t-il une autre raison qui explique qu'il se mette à me parler, tout à coup ? Une raison que j'ignore ?

— Il n'y a pas de limites à votre ignorance, ami humain. Mais je vais vous dire une chose : ne vous laissez pas abuser par sa bonne humeur. Il a fourni un gros effort, aujourd'hui. Il lui reste beaucoup de chemin à parcourir et il peut se replier sur lui à tout moment. Auez-y doucement.

— J'essaierai, prot.

— Avec vos méthodes primitives ? Bonne chance, alors.

Il ramassa un quartier d'orange et se le fourra dans la bouche.

— Qu'allez-vous faire de toutes ces lettres ?

— J'en ai lu la plupart.

— Et vous avez pris une décision ?

— Il est encore trop tôt.

— Quand vous aurez choisi qui doit repartir avec vous, vous m'en informerez ?

— Peut-être bien. Ou alors je me réserverai pour l'émission de télé.

— Quoi ? Qui vous en a parlé ?

— Tout le monde en parle.

— Je vois. Et tout le monde est au courant de la sortie au zoo, je suppose ? Et du nombre de personnes qui souhaitent vous parler ?

— Bien sûr.

— Prot?

— Ouais, chef?

— Vous allez me rendre dingue.

— Ne m'en parlez pas, soupira-t-il.

Pensant qu'il plaisantait, je pouffai. Mais il avait l'air sérieux. Je jetai un oeil à la pendule sur le mur. Il nous restait quelques minutes devant nous. Je me levai.

— Très bien. On échange nos places.

Sans hésiter une seconde, il bondit et vint s'asseoir dans mon fauteuil. Il s'y enfonça, malaxa plusieurs fois les accoudoirs en moleskine et fit pivoter le siège sur lui-même. D'un air ravi, il attrapa un bloc et se mit à gribouiller frénétiquement dessus, en se caressant une barbe imaginaire.

Je m'assis à sa place.

— Vous êtes censé me poser des questions, hasar-dai-je.

— Ça ne sera pas nécessaire, marmonna-t-il.

— Pourquoi?

— Parce que je sais déjà ce qui vous travaille.

— Je serais enchanté de l'entendre.

— Alimentaire, mon cher docteur. Vous êtes né sur une PLANÈTE

mesquine et cruelle, et vous ne voyez pas comment vous en échapper. Vous êtes prisonnier, à la merci de vos congénères. Ce qui rendrait n'importe qui dingue, conclut-il en frappant soudain du poing sur l'accoudoir de mon fauteuil. Fin de la séance !

Il se pencha en avant, empoigna une orange et mordit dedans à pleines dents. Puis il pivota à nouveau et posa les pieds sur mon bureau.

— Et puis j'ai du travail, ajouta-t-il avant de me renvoyer d'un geste de la main. Faites votre chèque à la caisse, en sortant.

Je lui offris une piètre imitation d'un sourire de chat du Cheshire. Il poussa un cri strident et se précipita vers la porte.

Ce n'est que plus tard que je jetai machinalement un œil sur le bloc-notes. D'une écriture brouillonne mais lisible, il avait recopié plusieurs dizaines de fois « 17 :18/20/9 ». Il me fallut un petit moment pour comprendre : il allait partir le 20 septembre, à 17 h 18 !

Je n'étais pas retourné en salle 3 depuis mes « vacances », aussi décidai-je d'y faire un saut. En 3B, je trouvai Michael plongé dans la lecture d'un livre intitulé le Droit de mourir, ouvrage qu'il avait déjà lu à maintes reprises, un peu comme Russell son Nouveau Testament.

Une femme nue passa en courant. Michael l'ignora. Il voulait à tout prix savoir quand il pourrait parler à prot. Sa requête m'était complètement sortie de l'esprit, et je n'avais aucune excuse, mais je lui promis de m'en occuper tout de suite. Ce à quoi il répliqua (en plaisantant, je l'espérais) : « Le temps qu'il arrive, je serai peut-être mort. » Après lui avoir donné une tape dans le dos, je poursuivis ma tournée et m'arrêtai pour discuter avec divers patients, des âmes torturées présentant un comportement sexuel déviant, une anomalie du comportement social ou une obsession pour certaines fonctions corporelles. L'un d'entre eux notamment, que j'observais sans me lasser, était un patient d'origine japonaise qui passait son temps à se déshabiller et à renifler l'entrejambe de ses sous-vêtements ; il se rhabillait ensuite et reprenait tout depuis le début. Un autre essayait systématiquement de m'embrasser la main. D'autres encore avaient leurs rituels interminables et leurs compulsions bien à eux. Pourtant, aucune de ces malheureuses créatures ne me semblait avoir un sort plus tragique que les pensionnaires de l'unité 3B, celle des autistes profonds.

On a longtemps imputé l'autisme à des parents froids ou négligents, en particulier la mère. On sait maintenant que les autistes souffrent d'une lésion cérébrale, soit génétique, soit due à un désordre organique, et que tous les soins du monde ne sauraient modifier le cours de cette affection débilitante.

Pour simplifier, il manque aux autistes la fonction cérébrale qui fait d'une personne un être humain capable de sensibilité et de contact avec autrui. Bien qu'ils accomplissent souvent des exploits extraordinaires, ils semblent agir de façon purement mécanique, sans manifester aucun « sentiment » envers ce qu'ils viennent de réaliser. La faculté de concentration de l'autiste est surprenante : elle se fixe sur un élément très précis, à l'exclusion de tout autre. Il existe bien sûr des exceptions - certains réussissent à exercer une activité professionnelle et à s'intégrer partiellement dans la société -, cependant la plupart vivent dans un monde bien à eux.

Je trouvai notre petit génie maison (un jeune homme âgé de vingt et un ans que j'appellerai Jerry) en train de construire une réplique du Golden Gate Bridge avec des allumettes. Il avait presque terminé. À

côté de lui se dressaient des maquettes du Capitole, de la tour Eiffel et du Taj Mahal. Je l'observai un moment. Il travaillait avec dextérité, mais sans avoir l'air de prêter beaucoup d'attention à ce qu'il faisait.

Il balayait la pièce des yeux, comme s'il avait l'esprit ailleurs, et n'utilisait ni notes ni modèle,

opérant de mémoire à partir de photos qu'il avait aperçues.

— C'est beau. Vous en avez pour combien de temps, encore ? lui demandai-je, sans savoir s'il avait remarqué ma présence.

— Combien de temps, encore, répondit-il sans ralentir.

— Et quelle est la suite du programme ?

— Programme. Programme. Programme. Programme. Programme.

Programme...

— Je vais devoir y aller, maintenant.

— Y aller, maintenant. Y aller, maintenant. Y aller, maintenant.

— Au revoir, Jerry.

— Au revoir, Jerry.

Et ainsi de suite avec les autres, dont la plupart erraient ou fixaient attentivement le bout de leurs doigts ou les irrégularités du mur.

Parfois, l'un d'eux lâchait un cri ou se mettait à taper dans ses mains, mais aucun ne témoigna le moindre intérêt envers ma présence ni ne regarda dans ma direction. Les autistes semblent vouloir éviter désespérément toute communication avec autrui. Nous n'en continuons pas moins à essayer de pénétrer dans leur monde pour les ramener dans le nôtre.

Force est de compatir devant leur situation, leur manque de contact avec leur entourage. Mais, pour autant que l'on sache, il se peut qu'ils soient parfaitement heureux dans les confins de leur monde intime, lequel comprend peut-être des univers immenses, composés d'une diversité incroyable de formes et d'interactions, de visions passionnantes, de goûts et d'odeurs que nous autres ne sommes même pas en mesure d'imaginer. Il serait fascinant de pénétrer dans un tel monde, ne serait-ce que l'espace d'un court instant. Quant à savoir si nous choisirions d'y rester, voilà une autre question.

Toujours préoccupé par la question de la date du départ de prot, j'allai faire un tour dans le parc de l'institut, où se jouait une partie de croquet acharnée obéissant à des règles impossibles à identifier. En arrière-plan de tout ce cirque, j'aperçus Klaus au milieu des tournesols, en pleine discussion avec Cassandra, une patiente d'environ quarante-cinq ans qui a pour particularité de prédire certains événements avec une précision déroutante. Personne, y compris elle-même, ne sait d'où lui vient ce don. Le seul problème, avec Cassandra, est qu'elle ne s'intéresse à rien d'autre. Le jour où on nous l'a amenée ici, elle s'était presque laissée mourir de faim. En apercevant la pelouse, et toutes ces chaises et ces bancs d'où l'on pouvait contempler le ciel, ses premières paroles avaient été : « Je sens que je vais me plaire, ici. »

L'un des domaines dans lesquels elle excelle est la météo. Peut-être cela tient-il au fait qu'elle passe le plus clair de son temps dehors, été comme hiver. S'il vous est arrivé d'écouter les prévisions sur cinq jours données par les chaînes de télé, vous avez dû constater qu'elles se trompent régulièrement de manière éhontée. Cassie, elle, tombe souvent juste, jusqu'à deux semaines à l'avance. J'avais d'ailleurs entendu dire que Villers, son médecin traitant, l'avait consultée au sujet de la sortie au zoo, avant de fixer une date.

(Lorsque Milton avait appris que le temps serait « clément », il s'était exclamé : « Seulement clément ? On devrait attendre une amélioration. »)

Les animaux aussi semblent pouvoir prédire les changements de temps, peut-être en raison d'une sensibilité particulière aux variations infimes de pression ou d'humidité de l'air ; cependant, ils ne les ressentent pas aussi longtemps à l'avance. Comment expliquer les facultés de Cassandra, cette exactitude dans plus de quatre-vingt-dix pour cent des cas ? Comment expliquer qu'elle devine le nom du futur président ou le gagnant du Super Bowl en se projetant plusieurs semaines, voire plusieurs mois en avant ? (Le bruit court même que Villers aurait gagné une petite fortune grâce à ses prédictions déçues, qu'il garde pour lui en invoquant le «

secret professionnel ».) Que voit-elle dans le ciel et les étoiles, à quoi nous restons aveugles ?

J'aperçus aussi Frankie qui se dandinait sur la pelouse, toujours absorbée dans ses sombres pensées. Son incapacité à nouer des relations avec autrui présente des similarités avec l'autisme - peut-

être est-ce la même partie du cerveau qui est touchée. Mais, à la différence des « vrais » autistes, elle communique sans problème avec le personnel ou les autres patients, bien qu'elle n'ouvre en général la bouche que pour lancer une remarque blessante ou une insulte. Je ne saurais dire si ces attaques étaient volontaires ou pas, toujours est-il que Frankie faisait partie des patients que, selon moi, prot pourrait aider, en dépit de ses propres doutes quant à l'amour entre humains.

À l'autre bout du jardin, quelques-uns des patients s'étaient réunis sous le gros chêne, tel un

troupeau de moutons désireux de se protéger de la chaleur du soleil estival - à ceci près qu'eux semblaient former une sorte de ronde en me tournant le dos. Je me demandai s'il leur était arrivé quelque chose. Mais en m'approchant, je vis que prot se tenait au centre. Il dissertait d'un sujet qui monopolisait toute leur attention. Même Russell ne pipait mot. C'est alors que mon bipeur se mit à pousser des cris perçants.

Je me rendis au téléphone le plus proche et composai le numéro du secrétariat.

— C'est la mère de Robert Porter, m'annonça le standardiste.

— Vous pouvez me la passer ?

Il me transféra l'appel. Mme Porter avait reçu ma lettre et venait tout naturellement prendre des nouvelles de son fils. Je ne pus hélas pas trop m'avancer : j'étais satisfait des progrès de Robert jusqu'à maintenant, mais il restait beaucoup de chemin à faire. Elle me demanda quand elle pourrait venir le voir, et sembla évidemment déçue lorsque je lui répondis que je la préviendrais dès qu'il serait prêt. Elle accepta néanmoins d'attendre. (Je ne précisai pas qu'elle trouverait peut-être Robert dans le même état que lors de sa dernière visite, cinq ans plus tôt.) Je retournai sur la pelouse. Villers était parti, laissant Cassandra en pleine contemplation des cieux. Prot aussi avait disparu et les autres déambulaient sous le chêne, comme des électrons libres séparés de leur noyau. Frankie était restée dans son coin, d'où elle lançait des injures à la cantonade.

— Le Dr Flynn est venu hier, en compagnie d'un autre astronome et d'une physicienne, m'annonça Giselle au déjeuner, à la cantine du personnel. Je l'ai laissé une heure avec prot. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi excité. Il courait pratiquement dans le couloir.

— Et alors ? Il a obtenu toutes les informations qu'il voulait ?

— Pas toutes, mais apparemment, il en a eu pour son argent.

— Pourquoi ça, pas toutes ?

— Prot craint qu'il les utilise pour son propre profit.

— Je m'en doutais. Mais peut-être aussi que prot ne connaissait pas toutes les réponses.

— Je ne parierais pas là-dessus.

— Quel genre de questions lui a posées Flynn ? Giselle mordit dans son sandwich et répondit, la joue gonflée comme une pomme : — Pour commencer, il voulait savoir combien d'années avait l'univers.

— Et alors ?

— Un nombre infini.

— Quoi ?

— Un nombre infini d'années. Vous savez bien... il se dilate et se contracte en permanence.

— Ah ! Oui.

— Mais ça n'a pas convaincu Flynn. Il lui a demandé depuis combien de temps durait la phase d'expansion actuelle.

— Et qu'a répondu prot ?

— « Qui vous dit que nous sommes en phase d'expansion ? » Flynn a commencé à expliquer l'effet Doppler, mais prot l'a interrompu tout de suite : « Quand l'UNIVERS est en phase de contraction, on obtient exactement le même relevé Doppler. » Flynn a rétorqué que c'était ridicule. Et prot a conclu : « Voilà bien une réponse typique d'un homo sapiens. »

— Quoi d'autre ?

— Il voulait aussi savoir combien il y a de planètes dans notre galaxie et combien d'entre elles sont habitées.

— Alors ?

Elle avala une partie de sa bouchée.

— D'après prot, notre galaxie à elle seule comprend mille milliards de planètes, et toutes les autres en ont à peu près autant. Et devinez combien sont habitées ?

— La moitié ?

— Pas tant que ça ! 0,2 %.

— C'est tout ?

—

Comment ça, c'est tout ? Cela signifie qu'il existe plusieurs milliards de planètes dans la Voie lactée qui grouillent d'êtres vivants.

— Et y a-t-il beaucoup de créatures comme nous ?

— C'est là que les choses deviennent intéressantes. Selon prot, bon nombre des êtres présents dans l'univers nous ressemblent. « Nous », ça regroupe les mammifères, les oiseaux, les poissons, *etc.*

— Et les humains ?

— Il dit que les êtres humanoïdes sont apparus ou sont en voie de développement sur certaines de ces planètes, mais que, en général, ils ne survivent pas très longtemps. Environ cent mille de nos années, en moyenne.

— Pas très réjouissant, comme perspective.

— Pas pour nous, en tout cas.

— Ensuite ?

— Le Dr Flynn l'a interrogé sur la manière de transformer la fusion de l'hydrogène en source d'énergie.

— Et prot n'a rien voulu lui dire, pas vrai ?

— Oh si, il le lui a dit.

— Ah bon ? Et c'est quoi, le secret ?

— Vous n'allez pas le croire.

— C'est probable.

— Il faut comme catalyseur une substance bien spécifique.

— À savoir ?

—

Une substance que l'on ne trouve sur terre que dans les excréments d'araignée.

— Vous plaisantez.

— Mais pas dans n'importe quelle vieille crotte d'araignée.

— Ah non ?

— Nan. Uniquement dans celle d'une espèce indigène libyenne. Elle fait des granulés dorés de la taille d'une graine de pavot ! lança-t-elle en gloussant quelque peu.

— Et prot a trouvé ça drôle ?

— En tout cas, pas Flynn. Il est en train de réfléchir au moyen d'aller en Libye. Devinez quoi

d'autre? demanda-t-elle, à nouveau sérieuse.

— Je vous écoute.

— Il voulait que prot lui fasse une démonstration de rayon-guidage.

J'avalai ma dernière bouchée de fromage frais.

— Il a accepté?

— Oui.

— Et alors ? Il a disparu à nouveau ?

— Pas exactement. Il a sorti sa petite lampe torche et son miroir de poche, mais juste à ce moment-là, un chat est passé en courant. La bête a miaulé et tout le monde l'a regardée une seconde. Quand nous avons retourné la tête, prot se trouvait à l'autre bout de la pièce. Le Dr Flynn était abasourdi. Moi aussi. Je ne l'avais jamais vu faire une chose pareille.

Ses yeux scintillaient. J'eus du mal à cacher mon scepticisme.

— Ça m'a tout l'air d'un tour bien ficelé.

— Docteur B., vous en connaissez beaucoup, des gens capables de jouer ce genre de tour ?

— Est-ce que prot lui a expliqué comment il s'y était pris?

— Non. Il dit que nous ne sommes pas « prêts » pour le rayon-guidage.

— J'avais cru comprendre.

Elle reprit une bouchée, qui lui regonfla la joue.

—

Et c'est là que la physicienne est entrée en scène. La conversation est devenue plutôt coton. La fille a cuisiné prot sur tout un tas de trucs alpha et oméga. Il va falloir que je me renseigne. Mais il y a au moins une chose que j'ai comprise.

— Laquelle?

— Vous avez déjà entendu parler des quarks ?

—
Ce sont les particules élémentaires censées composer les atomes, n'est-ce pas ?

— Mmh-mmh. Mais elles contiennent des particules encore plus microscopiques, qui elles-mêmes en contiennent d'autres encore plus petites.

— Grands dieux. Et où tout cela s'arrête-t-il ?

— Nulle part. Ça ne s'arrête pas.

— Et qu'est-ce que la physicienne a pensé de tout ça ?

— Elle voulait des détails.

— Et prot les lui a donnés ?

— Nan. Il a prétendu que ça leur gâcherait tout le plaisir de la découverte.

— Il ne les connaît peut-être pas, en fait. Et s'il ne s'agissait que d'une pure spéculation de sa part ?

— Il en sait assez pour voyager à la vitesse de la lumière !

— Admettons. Et à part ça ?

— C'est à peu près tout. Ils lui ont laissé un gros carnet rempli de questions.

Je lui parlai de mes suppositions concernant la date du départ de prot - ce qui ne laissait à celui-ci que jusqu'au 20 septembre pour répondre à toutes ces interrogations. Elle hocha la tête d'un air mécontent.

— Et le courrier ? Vous a-t-il confié ce qu'il comptait faire de toutes ces lettres ? demandai-je.

— Il leur a réservé le sort qu'il avait prévu. Ensuite, il me les a rendues.

— Il ne veut pas les garder ?

— En tout cas, il a gardé celles qui l'intéressaient quelque part dans sa tête. Bien sûr, il en arrive encore tous les jours.

— Et où sont les anciennes ?

— Sur la petite table que vous m'avez donnée en guise de bureau -

elle veilla à bien insister sur l'adjectif « petite ». Vous voulez les lire ?

— Ça n'est pas illégal?

— Pas s'il vous en donne l'autorisation.

— Et vous croyez qu'il me la donnerait ?

— C'est déjà fait. Je les poserai sur votre grand bureau.

— Ne me les donnez pas toutes. Choisissez-moi un échantillon représentatif. J'oubliais... le comité trouve l'idée de la sortie au zoo très bonne. Vous pouvez contacter les responsables et tout organiser ?

— Je connais quelqu'un qui travaille là-bas. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'une date précise.

— Gino ! Ça faisait un bail !

— Seulement deux jours, prot.

— C'est bien ce que je dis. On peut traverser la moitié de certaines GALAXIES, en deux jours.

— Vous, peut-être.

— Vous aussi, si vous y mettiez un peu de bonne volonté. Mais vous avez trop de préoccupations annexes. La Bourse, par exemple.

— De toute façon, vous ne nous direz pas comment y arriver ?

— C'est ce que je viens de faire.

—

Mouais. Vous voulez ajouter autre chose avant que nous commencions ?

— Je pense que certains de mes correspondants aimeraient entreprendre un long voyage.

— Et qui voudrait partir? demandai-je d'un ton détaché.

— Si c'est de l'humour, c'est raté, gene.

— Je veux dire, en général.

— Tous ceux qui ne sont pas heureux ici, sur TERRE.

— Ça ne m'aide pas beaucoup. Il haussa les épaules.

— D'accord. Vous avez fini votre jus de raisin ?

— Ouai. Plutôt marrant, comme truc. Je ne connais rien de plus violet dans tout l'UNIVERS que votre jus de raisin.

— OK. Vous vous souvenez du sifflet ?

— Bien sûr. Mais ça ne sera pas nécessaire, docteur Brewer.

La transition s'était opérée de manière si subtile que je remarquai à peine le changement de voix et d'attitude, surtout avec cette moustache violette au-dessus de sa lèvre supérieure.

— Robert?

— Oui.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je ne sais pas. Bizarre. Tout tremblant. Mais ça va à peu près.

—

C'est une bonne nouvelle. Dites-moi... vous arrivez à vous manifester dès que vous le souhaitez, maintenant ?

— Depuis toujours. C'est juste qu'avant, je... je n'y arrivais pas.

— Je comprends. Vous allez pouvoir rester un petit moment ?

— Si vous voulez.

— Très bien. Comme je vous l'ai dit quand vous étiez sous hypnose, vous êtes ici dans votre refuge. Essayez de bien garder ça en mémoire. Maintenant... y a-t-il quelque chose dont vous ayez particulièrement envie de parler, aujourd'hui ? Quelque chose qui vous tracasse ?

— Ma femme et ma petite fille me manquent.

Je fus très surpris par la simplicité de cette phrase. De la part de n'importe qui d'autre, je l'aurais trouvée tout à fait naturelle, mais j'avais craint de mettre des semaines à le faire parler de sa famille.

C'était là un bouleversement de fond. Quel courage il avait fallu à Robert pour s'exprimer ainsi !

— J'aimerais en savoir plus sur elles, si vous vous sentez prêt à en parler.

Son regard se perdit au loin et ses yeux s'embrumèrent, comme s'il se réfugiait dans un souvenir merveilleux avant de commencer. Il finit par se lancer.

— On vivait dans un endroit magnifique, en pleine campagne, avec un jardin et un petit verger. Les arbres n'avaient pas encore donné de fruits, mais il aurait suffi d'un an ou deux de plus. On avait deux hectares et demi de terrain bordés par une haie d'arbustes, avec aussi une petite mare, un ruisseau, et plein d'érables et de bouleaux.

Prot m'a dit que ça lui rappelait k-pax, sauf que là-bas, il n'y a presque pas d'eau. Et puis ça grouillait, là-dedans. Des oiseaux et des lapins, des taupes et aussi des poissons dans le bassin. On avait planté des jonquilles, des tulipes, du forsythia. C'était superbe, surtout au printemps et à l'automne. Et l'hiver aussi, avec la neige.

Sarah adorait l'hiver. On faisait du ski de fond dans la campagne, et Becky patinait sur la petite mare. Elle aimait beaucoup les oiseaux, et tous les autres animaux. C'est elle qui nourrissait les cerfs. La maison elle-même n'était pas très grande, mais pour nous, ça suffisait. Sarah ne pouvait plus avoir d'enfants...

Il se tut quelques instants, perdu dans ses souvenirs.

— Il y avait une cheminée énorme, et Becky avait sa chambre à elle, avec du papier peint à fleurs et toute la place pour ranger ses affaires. Elle avait scotché des posters au mur. Des chanteurs, je crois bien. Ça n'a jamais vraiment été mon truc. Et puis la cuisine - sa voix se brisa soudain et il contracta la mâchoire -, la cuisine...

— Tout va bien, Rob. On reviendra à la cuisine plus tard.

— Pourquoi ? Vous avez encore faim ?

— Prot ! Où est Robert ?

— Il est juste là, il se ressaisit un peu. Je vous avais pourtant conseillé de vous montrer doux avec lui !

— Écoutez-moi, mon ami extraterrestre. J'agis en connaissance de cause. Robert a fait des progrès remarquables depuis votre retour.

Donnez-lui une chance.

Il haussa les épaules.

— Alors n'y allez pas trop fort, doc. Il se donne déjà beaucoup de mal.

— Vous allez le laisser revenir ?

— Une minute. Il y a longtemps qu'il essaie de tout oublier. C'est dur pour lui, de tout recracher sur commande.

— Je n'ai rien commandé.

— On pourrait essayer de parler un peu d'autre chose ? Il me fallut un petit moment pour comprendre que Robert était revenu.

— On peut parler de tout ce que vous voudrez, Robert. Ça m'ira très bien.

— Je ne sais pas quoi choisir.

— On va revenir un petit peu en arrière. Vous voulez me parler de votre enfance ? La dernière fois, vous vous êtes arrêté à vos douze ans, il me semble.

— Mes douze ans. J'étais en sixième.

— Vous aimiez l'école ?

— J'ai un peu honte de l'avouer, mais j'adorais ça.

— Pourquoi avez-vous honte ?

— Parce que tout le monde est censé détester l'école. Moi, j'aimais ça. Je me souviens de la sixième, parce que c'était la première année où on changeait de classe à chaque cours.

— Et quels cours préféreriez-vous ?

— Ceux de sciences. De biologie. Il y avait un champ et des bois derrière chez moi, je m'y promenais tout le temps, j'essayais de reconnaître les différentes espèces d'arbres et de plantes. C'était super.

— Vous y alliez avec un ami ? Ou bien avec l'une de vos sœurs ?

— Non, en général j'y allais tout seul.

— Vous aimiez être tout seul ?

— Ça ne me dérangeait pas. J'avais aussi des amis. Mais aucun ne s'intéressait à mon champ et à mes bois. C'est pour ça que j'y allais seul. Je sens encore l'odeur des arbres, l'été, et aussi celle du sol, après la pluie. Et les grillons, la nuit. Parfois, tôt le matin ou au coucher du soleil,

j'apercevais des cerfs. Je les observais, j'avais repéré où ils dormaient. Ils ne savaient pas que je les regardais. J'y allais le soir et j'attendais qu'ils se réveillent, et puis je les suivais.

— Et Sarah? Vous la connaissiez déjà, à cette époque ?

— Oui. Depuis l'école primaire.

— Qu'est-ce que vous pensiez d'elle ?

— Que c'était la plus jolie fille de l'école. Ses cheveux me faisaient penser au soleil.

— Vous lui parliez souvent ?

— Non. J'en avais envie, mais j'étais trop timide. De toute façon, elle ne prêtait pas attention à moi. Elle était chef des majorettes, et tout ça.

— Et quand a-t-elle commencé à prêter attention à vous ?

— Au lycée. J'avais intégré l'équipe de boxe. Elle est venue aux matchs. Je ne sais vraiment pas pourquoi elle venait, mais j'essayais de toutes mes forces de l'impressionner.

— Et ça a marché?

— J'imagine, oui. Un jour, elle m'a dit qu'elle trouvait que j'avais une bonne technique. C'est ce jour-là que je l'ai invitée au cinéma. Notre premier rendez-vous.

— Vous êtes allés voir quoi ?

— L'Arnaque.

— Excellent film.

Rob acquiesça de la tête.

— Je n'oublierai jamais.

— Et votre rendez-vous suivant, c'était quand ?

— Pas tout de suite après.

— Pourquoi?

— Je vous l'ai dit, j'étais timide. Sarah avait d'autres amis. Je n'étais pas sûr qu'elle tenait vraiment à moi. Je ne voyais pas ce qu'elle me trouvait.

— Et comment l'avez-vous découvert ?

— Si vous avez déjà vécu dans une petite ville, vous savez que les rumeurs vont vite. Elle a dit à quelqu'un, qui l'a répété à quelqu'un d'autre, que je lui plaisais beaucoup et qu'elle voulait ressortir avec moi ; ça a fini par me revenir aux oreilles.

— Alors vous l'avez invitée une nouvelle fois ?

— Pas exactement. C'est elle qui a craqué et qui est venu me le proposer.

— Qu'est-ce que vous en avez pensé ?

— J'ai aimé ça. Je l'aimais, elle. Elle était tellement ouverte, tellement vivante. Quand on était avec elle, elle vous donnait l'impression que vous étiez unique au monde.

— Et alors vous êtes tombé amoureux d'elle.

— Je crois que je l'avais toujours été. Je rêvais d'elle tout le temps.

— Et vous avez eu la fille de vos rêves !

— Oui, répondit Robert d'un ton pensif. Oui, j'imagine que oui. Quelle chance, pas vrai ? fit-il avec un sourire triste.

— Vous vous les rappelez, ces rêves ?

— Je... Non, je ne crois pas...

— Très bien. Nous en reparlerons une autre fois. Quand avez-vous demandé Sarah en mariage ?

— Le jour de la remise des diplômes.

— À la fin du lycée ?

— Oui.

— Ça n'a pas posé de problèmes ? Vous ne vouliez pas aller à la fac ?

— Elle était enceinte.

— Elle portait votre enfant ?

— Non.

— Non?

— Non.

Cette information me déconcerta et je mis un certain temps à lui poser la question suivante, aussi simplement et aussi doucement que possible.

— Et vous savez qui était le père de son enfant ?

— Non.

— Très bien. Nous y reviendrons plus tard.

— Comme vous voudrez, chef !

— Prot ! Arrêtez de débarquer comme ça sans prévenir!

— C'est plutôt Robert qui a débarqué en cours de route.

— Pourquoi m'avez-vous caché que Rebecca n'était pas la fille de Robert ?

— Elle n'était pas de lui ?

— Non.

— Je l'ignorais. De toute façon, ça change quoi ?

— Sur Terre, on aime bien savoir qui est son père.

— Pourquoi?

— Parce que les liens du sang, ça compte. Dites-moi, avez-vous la moindre idée de l'identité du père de Rebecca ? Robert a-t-il déjà suggéré que Sarah avait un autre petit ami ? Ou quelque chose de ce genre ?

— Non. Il ne s'adresse pas à moi pour me raconter des ragots.

Pourquoi vous ne lui posez pas la question vous-même ? Il est juste là.

—

Merci du conseil. Mais je crois qu'on va en rester là pour aujourd'hui. Je ne veux pas aller trop loin, à ce stade.

— Mon cher monsieur, votre cas n'est peut-être pas désespéré.

Je regardai l'horloge. Il était 15 h 50 et j'avais un séminaire à 16

heures. L'intervenant était le Dr Beamish, dont le sujet d'exposé me passionnait : « Freud et l'homosexualité. »

— Avant de partir, rassurez-moi : est-ce que Robert va bien ?

— Ça va. Il sera sûrement prêt à vous reparler d'ici vendredi.

— Bon. Merci encore pour votre aide.

— No problème Il sortit vivement de mon cabinet, la lèvre toujours coiffée d'une moustache violette. J'avais l'esprit tellement absorbé par ces retournements inattendus que j'oubliai de lui demander s'il accepterait de parler à Mike et à quelques autres patients.

Je ne me rendis pas au séminaire. Un certain nombre de questions dérangeantes me hantaient l'esprit.

Pour commencer, Robert s'était littéralement caché derrière prot, sans prononcer un mot pendant presque dix ans, dont la moitié passée dans un état végétatif. Et tout à coup, le voilà qui se manifestait, qui parlait sans se faire beaucoup prier. Il voulait parler !

Il avait beau se mettre en retrait lorsque le sujet devenait trop douloureux, le reste du temps il semblait à l'aise. Je me demandais s'il se manifestait aussi dans son service et me promis de poser la question à Betty McAllister. J'assistais là à un changement spectaculaire et remarquable, du genre qui se produit rarement en psychiatrie.

De plus, Robert attribuait son courage soudain au départ imminent de prot. Or, les troubles tels que le dédoublement de la personnalité ne fonctionnent pas de cette façon. C'est Robert qui rend prot « réel », lorsqu'il en a besoin. Un refus de se montrer, de la part de prot, constituerait une aberration inexplicable, bien que ce genre de cas d'école se soit déjà vu. On note par exemple le cas de personnalités primaire et secondaire qui ne peuvent se supporter ; la seconde exprime parfois son mépris en refusant de se manifester, ou bien la première ne consent pas à s'abaisser à le lui demander.

Mais prot et Robert semblaient bien s'entendre. Je me fis donc la réflexion que les conséquences du départ de prot pouvaient s'apparenter à celles d'une querelle de famille. Peut-être me serait-il possible de mettre Robert suffisamment en colère contre prot pour qu'il finisse par se réjouir de son départ. Cela l'aiderait-il cependant à affronter son monde à lui, ou bien la situation s'en trouverait-elle aggravée ?

D'autres questions restaient sans réponse, dont la principale : qui était le père de l'enfant de Sarah ? Et quel effet ce caprice du destin avait-il eu sur la psyché de Robert, déjà traumatisée

par la mort prématurée de son père, douze ans plus tôt ? La situation m'évoquait le cœur d'un atome. Dès que j'avais le sentiment de me rapprocher du centre, de nouvelles particules apparaissaient. Jusqu'où aurions-nous à creuser, avant d'arriver au cœur des problèmes de Robert ?

Et y arriverions-nous avant le 20 septembre ?

Je discutai de tout cela avec ma femme, au dîner. Elle me fit cette réponse surprenante :

— Peut-être que Robert n'est pas le père, mais peut-être que si.

— Comment ça ?

— Peut-être qu'il ne peut pas l'avouer, même à lui-même. Si tu veux mon avis, la clé de l'énigme se situe bien avant.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Eh bien, prot est apparu pour la première fois quand Robert avait six ans, n'est-ce pas ? Il faut chercher un peu avant. Tu devrais te concentrer sur sa petite enfance.

— Je fais ce que je peux, « docteur » Brewer !

En arrivant le jeudi matin, je trouvai sur mon bureau un paquet de lettres adressées à prot. Certaines provenaient de gens qui auraient bien eu besoin d'un petit séjour au MPI ou dans un autre établissement spécialisé.

Au secours ! On essaie d'empoisonner notre eau au fluor ! »).

D'autres proposaient des projets de développement pour k-pax - par exemple, transformer la planète en un gigantesque parc à thème, appelé « Utopia ». D'autres enfin voulaient prêcher leur religion jusqu'aux confins de l'univers. Mais presque toutes se ressemblaient de façon tragique. En voici un exemple : Cher monsieur Prot, Mon fils Troy a dix ans. Il a vu à la télé une émission qui expliquait que vous ne tuez aucun animal et que vous ne mangez pas de viande.

Depuis, il ne veut plus en manger. Je ne sais plus quoi lui donner. Il a l'air en bonne santé, mais j'ai peur qu'il manque de vitamines, celles qu'on trouve dans la viande. Il a aussi jeté tous ses soldats en plastique. Et maintenant, il dit qu'il veut retourner sur k-pax avec vous. D'ailleurs, ses bagages sont prêts.

Je ne sais plus quoi faire. Je vous en prie, écrivez-lui pour lui expliquer que vous ne demandiez pas à tous les Terriens de vous imiter.

Merci d'avance, Sincèrement vôtre, Mme Floyd B.

Bon nombre de lettres, écrites en gros caractères, venaient des enfants eux-mêmes. Les deux

sur lesquelles je tombai étaient typiques. La première suppliait prot de « faire que toutes les guerres s'arrêtent ». Dans l'autre, une fille plus âgée s'excusait de ne pouvoir venir sur k-pax tout de suite, parce qu'elle devait aider sa mère à la maison, mais demandait si elle pourrait le rejoindre plus tard. Si ces deux-là constituaient un échantillon représentatif du courrier de prot, alors des milliers d'enfants dans le monde entier préféreraient aller tenter leur chance sur une planète inconnue plutôt que de rester sur celle que leur laissaient leurs ancêtres en héritage. Je ressentis à la fois de la tristesse et de l'euphorie en songeant à ce que serait l'avenir de notre planète si ces lettres incarnaient les espoirs et les pensées des jeunes d'aujourd'hui.

Sous le paquet dépassait un post-it sur lequel on lisait, griffonné à l'encre verte : « Moi aussi, je veux partir ! »

J'assistai plus tard à une scène surprenante : prot et Giselle traversaient à la hâte la salle commune en direction de la porte, suivis de près par Russell et, plus loin derrière, par un groupe de patients. Les chats fermaient le cortège, tandis que Milton avançait cette sarabande, son drôle de chapeau sur la tête, en jouant d'un pipeau imaginaire. Le tout dans le plus grand silence. On aurait presque dit un rêve étrange et muet, tiré d'un film de Bergman ou de Kurosawa. Je remarquai que prot tenait quelque chose dans la paume de sa main.

Soucieux de ne pas les déranger, je courus à la fenêtre, d'où je le vis lâcher son chargement sur la pelouse, sous les hurrahs et les applaudissements de son public. Impossible de voir de quoi il s'agissait. Plus tard, j'appris que prot avait trouvé une araignée qui se débattait pour remonter le long de l'un des lavabos. Accompagné de sa bande, il était donc allé la relâcher. Lorsqu'elle disparut dans l'herbe, Russell récita une prière, et l'affaire fut réglée.

Russell priait beaucoup, ces derniers temps, plus encore qu'à l'époque où il se prenait pour le Christ. J'avais entendu dire qu'il jugeait la fin du monde toute proche. Difficile de déterminer si cela était lié ou non au retour de prot. Quoi qu'il en soit, des millions d'autres gens dans le monde s'interrogeaient sur la mort et l'au-delà... des gens libres de leurs mouvements.

Tandis que je regardais prot et Giselle, la main dans la main, rentrer avec le groupe par la porte centrale, il me vint une idée qui ne m'avait pas effleuré, ou sur laquelle j'avais peut-être choisi de ne pas m'attarder. Les sentiments qui renaissaient entre eux (malgré le dégoût du sexe affiché par prot) semblaient se renforcer chaque jour un peu plus. Comment réagirait-elle si prot disparaissait et si Robert prenait sa place ? Et, surtout, serait-il envisageable qu'elle essaie de nuire au traitement de Robert, d'une manière ou d'une autre ?

L'attachement de prot pour Giselle ferait-il flancher sa résolution d'aider Robert à aller mieux ?

Le 1er septembre, nous eûmes l'insigne honneur de recevoir la visite du directeur du conseil d'administration. Villers avait bien seriné à tout le monde l'importance de cette venue - l'hôpital recherchait un mécène qui donnerait son nom à nos nouveaux locaux, qui faisaient pour l'heure cruellement défaut et n'avaient encore recueilli aucun financement. J'eus le privilège d'accueillir cet homme d'affaires distingué, à qui son portefeuille d'actions permettait de diriger la plupart des grandes firmes du pays, sans compter une banque, une chaîne de télévision (celle qui produisait l'émission de prot) et diverses autres entreprises. Pour plaisanter, Menninger le prétendait riche au point d'envisager de se présenter à la présidence. Klaus était bien décidé à obtenir sa part de cette manne providentielle.

Quand je l'accueillis à l'entrée, ma première impression fut qu'il devait avoir eu une enfance très difficile. Malgré son immense fortune et son pouvoir démesuré, il était d'une discrétion qui frisait la transparence. Il me tendit à contrecœur une main si froide et si molle que, d'instinct, je la relâchai immédiatement, comme s'il s'agissait d'un poisson mort. Je songeai avec effroi que cela venait à coup sûr de nous coûter plusieurs milliers de dollars, mais peut-être avait-il l'habitude de ce genre de réaction.

De toute la visite, il ne me regarda pas une seule fois en face. Tandis que nous faisions le tour des locaux, avant d'aller prendre un café avec Villers et le reste du comité exécutif, je remarquai qu'il se tenait toujours à une certaine distance de moi, comme pour éviter toute contamination. L'un de ses gardes du corps s'interposa d'ailleurs constamment entre nous deux. En outre, il semblait souffrir de légers troubles obsessionnels compulsifs. Dès que nous approchions quelque chose comportant un angle, il s'arrêtait et en touchait l'arête du pouce, puis poursuivait son chemin. (J'avais entendu dire qu'il n'y avait rien de carré dans son bureau.) Curieusement, il sembla déconcerté par la présence des patients, en particulier celle de Jackie, assise sur la pelouse, en train d'empiler entre ses jambes des mottes de terre. Bert, qui cherchait derrière chaque arbre des objets de valeur perdus, et Frankie, qui se baladait la poitrine découverte à cause de la chaleur, ne firent qu'ajouter à son désarroi. De toute évidence, il n'avait jamais vu de handicapés mentaux auparavant. Ou peut-être s'en sentait-il étrangement proche.

Tout se passait cependant plus ou moins comme prévu, jusqu'à ce que Manuel fonce en piqué sur nous, en jacassant et en battant des bras. Lorsque je me tournai pour expliquer à notre visiteur le problème spécifique de ce patient, je le vis détalier vers la grille. Les gardes du corps avaient peine à le suivre - sans parler de moi.

Villers ne m'adressa pas la parole de toute la matinée. Je n'eus pas droit non plus au café gratuit et aux petits gâteaux. À vrai dire, je me réfugiai dans mon bureau jusqu'à l'heure du déjeuner, et m'employai à reclasser mes dossiers tout en ignorant la sonnerie du téléphone.

Mais lorsque je le vis à la cantine, il exultait littéralement. Notre homme d'affaires lui avait fait parvenir un chèque d'un million de dollars - une somme qui suffisait largement à mettre en route les travaux et qui lui donnait droit à son nom au-dessus de la porte.

Klaus était tellement ravi qu'il m'offrit le déjeuner (fromage frais et crackers, comme d'habitude), une grande première pour lui.

Quand je vis que prot ignorait le bol empli de fruits en entrant dans mon cabinet, j'en déduisis que j'avais déjà Robert en face de moi.

— Rob?

— Bonjour, docteur Brewer.

— Est-ce que prot est avec vous ?

— Il a dit de commencer sans lui.

— Très bien. Qui sait, peut-être que nous n'aurons pas besoin de son aide, cette fois-ci ?

Il haussa les épaules.

— Comment vous sentez-vous, aujourd'hui ?

— Ça va.

— Bien. J'en suis heureux. Vous voulez qu'on reprenne là où on s'était arrêté la dernière fois ?

— Pourquoi pas.

Il paraissait anxieux. J'attendis qu'il parle. Voyant qu'il ne se décidait pas, je tentai une approche.

— La dernière fois, nous parlions de votre femme et de votre fille...

Vous vous rappelez ?

— Oui.

— Vous souhaitez continuer ?

— On pourrait parler d'autre chose ?

— De quoi voulez-vous parler ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi pas de votre père ? Il y eut un long silence.

— C'était un homme merveilleux. Plus un ami qu'un père.

Bizarrement, on aurait dit qu'il récitait une leçon, comme s'il avait répété sa phrase.

— Vous passiez beaucoup de temps avec lui ?

— L'année où il est mort, on était tout le temps ensemble.

— Racontez-moi.

— Il était malade, répondit-il, les traits figés. Un bouvillon lui était tombé dessus, à l'abattoir, et l'avait écrasé. Je ne sais pas où il avait été touché exactement, mais c'était grave. Il avait mal tout le temps.

Il ne dormait pas beaucoup.

— Quel genre d'activités partagiez-vous ensemble ?

— Des jeux, surtout. Les cartes, le Monopoly. C'est lui qui m'a appris à jouer aux échecs. Il n'y connaissait rien, mais il a appris et après, il m'a montré.

— Et vous le battiez ?

— Il m'a laissé gagner deux ou trois fois.

— Vous aviez quel âge, à ce moment-là ?

— Six ans.

— Vous avez rejoué aux échecs, ensuite ?

— Au lycée, un petit peu.

— Vous étiez bon ?

— Pas trop mauvais.

J'eus alors une idée - je m'étais renseigné auprès de Becky et de Giselle et savais que Robert ne s'était pas encore montré dans le service.

— Il y a d'autres patients qui jouent aux échecs. Vous voudriez faire une partie, un de ces jours

?

Il hésita.

— Je ne sais pas. Peut-être...

—

Nous attendrons que vous soyez prêt. Que pouvez-vous me raconter d'autre sur votre père ?

À nouveau, il sembla réciter une leçon : —M'man lui avait apporté de la bibliothèque un livre sur l'astronomie. On a appris des tas de choses sur les constellations.

Avec son télescope, on a regardé la lune et les planètes. On a même vu quatre des lunes de Jupiter.

— Ça devait être quelque chose.

— Oh, oui. On avait l'impression que les planètes et les étoiles étaient tout près. Comme s'il avait suffi de deux pas pour y aller.

— À ce propos, vous pensiez que c'était comment, sur les autres planètes ?

— J'imaginai quelque chose de fantastique. Papa me racontait qu'il devait y avoir toutes sortes de créatures qui vivaient là-bas et que la plupart étaient sûrement plus gentilles que les gens. Qu'il n'y avait ni crimes, ni guerres et que tout le monde s'entendait bien. Il n'y avait pas de maladie non plus, pas de pauvreté et pas d'injustice.

J'enrageais qu'on soit coincés là, que lui il souffre tellement et qu'il n'y ait rien à faire. Mais quand on sortait la nuit regarder les étoiles, il avait l'air mieux. C'était vraiment les meilleurs moments...

Rob se mit à contempler rêveusement le plafond.

— Et que faisiez-vous d'autre ?

D'une voix tremblante où perçaient les sanglots, il répondit : — Parfois, on regardait la télé. Et on discutait. Il m'avait offert un chien. Un chien rouge. Je l'avais appelé Apple.

— Et de quoi discutiez-vous ?

— De tout et de rien. Vous voyez... du genre, comment c'était quand lui était petit, des trucs comme ça. Il m'apprenait des choses, comme planter un clou ou scier une planche. Il m'expliquait comment marchait le moteur d'une voiture. C'était mon ami et mon protecteur.

Et puis...

J'attendis qu'il réussisse à affronter cette idée. Il finit par achever sa phrase, l'air de ne pas y croire : — Et puis il est mort.

— Vous étiez là quand ça s'est produit ?

Il se tourna vers moi, mais évita mon regard.

— Je... je ne m'en souviens plus.

— De quoi vous souvenez-vous, ensuite ?

— Du jour de l'enterrement. Prot était là. Il commençait à s'agiter sur sa chaise.

— D'accord. On va passer à autre chose pour l'instant. Il poussa un profond soupir et se calma.

— Comment c'était, quand vous étiez plus jeune ? Avant l'accident de votre père. Vous passiez aussi beaucoup de temps avec lui ?

— Je ne sais plus. Pas autant, je suppose, — Vous aviez quel âge quand c'est arrivé ?

— Cinq ans.

— Avez-vous des souvenirs antérieurs à cette période ?

— C'est plutôt flou.

— Quelle est la chose la plus ancienne que vous vous rappeliez ?

— Quand je me suis brûlé sur la cuisinière.

— Vous aviez quel âge ?

— Trois ans.

— Et ensuite ?

— Je me rappelle qu'une vache m'a couru après une fois.

— Et là, vous aviez quel âge ?

— C'était le jour de mes quatre ans. On faisait un pique-nique dans un champ.

— Que s'est-il passé d'autre, l'année de vos quatre ans ?

— Je me suis cassé le bras en tombant du saule.

Robert me raconta divers autres événements survenus cette année-là. Par exemple, leur déménagement, dont il se souvenait très bien.

Mais lorsque nous approchâmes de ses cinq ans, ce fut le trou noir. Il fit un effort de mémoire, en vain, ce qui le déprima. Il se mit inconsciemment à secouer la tête.

—

Du calme, Rob. Je pense que ça suffira pour aujourd'hui.

Comment vous sentez-vous ?

— Pas très bien, avoua-t-il dans un soupir.

—

Bon. Détendez-vous, à présent. Fermez les yeux et respirez lentement. Est-ce que prot est avec vous ?

— Oui, mais il ne veut pas qu'on le dérange. Il dit qu'il réfléchit.

— D'accord, Rob, c'est tout pour le moment. Oh, une dernière chose : la prochaine fois, je voudrais vous placer sous hypnose. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Ses pupilles se rétrécirent sensiblement.

— On est obligés ?

— Je pense que ça vous aiderait à aller mieux. Et vous voulez aller mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il d'un ton presque mécanique.

— OK. On fera un petit essai mardi, pour voir si vous réagissez bien à la procédure.

— On ne se voit pas lundi ?

— Lundi, c'est férié. On se reverra le mercredi aussi.

— Oh. D'accord. Il parut soulagé.

— Merci d'être venu. C'était une bonne séance.

— Super cool. À plus, doc.

Sur le point de partir, il empoigna deux poires et croqua dans l'une d'elles. Je compris que Rob s'était « retiré » jusqu'à nouvel ordre.

— Prot ?

— Ouais?

— Ça vous tente, un pique-nique, lundi ?

— Il y aura des fruits ?

— Bien sûr.

— Alors je suis partant.

— Bien. Et je me demandais si vous voudriez bien me rendre un autre service.

Il marmonna quelque chose en pax-o.

— J'aimerais que vous voyiez un de mes patients. Je lui parlai de Michael. Il sembla très intéressé par son cas.

— Si je vous menais en salle 3, vous accepteriez de l'aider ?

— À se suicider ?

— Non, bon sang ! Il faut l'en dissuader.

— À votre place, j'oublierais ça.

— Pourquoi?

— Parce que c'est sa vie. Mais voilà ce que je vous propose : je vais essayer de savoir pourquoi il veut se suicider et si on peut trouver une solution.

— Merci. Je n'en demande pas plus. Je vais m'arranger pour...

— Terminé ! cria prot. Et il y a quel-qu'un qui at-tend ! Je pensais qu'il faisait allusion à Rodrigo, qui l'avait accompagné mais, lorsque j'ouvris la porte, je vis que Betty était là, en compagnie de Kowalski.

— Un problème?

— C'est Bert.

— Où sont tous les autres ?

— La plupart des médecins sont déjà partis en week-end.

— Écoutez... Est-ce que Roman et vous, vous voulez bien ramener prot en 3B ? Je voudrais qu'il voie Michael. J'arrive tout de suite.

— D'accord.

— Je connais le chemin, précisa prot.

— Je veux que Betty soit là aussi.

— OK, chef, répondit-il avec un sourire tolérant.

Je descendis l'escalier quatre à quatre jusqu'au deuxième étage, me demandant ce qui était arrivé à Bert. Celui-ci pouvait rester des semaines sans poser le moindre problème, puis se montrer soudain terriblement anxieux à l'idée d'avoir perdu quelque chose. Cet aspect de sa maladie rappelait les cas de psychose maniacodépressive (ou trouble bipolaire), dans lesquels les malades passent en un clin d'œil de l'indifférence la plus totale à un état de véritable panique.

Bert ne séjournait chez nous que depuis quelques mois ; il était arrivé ici après un anniversaire surprise organisé par ses amis : il avait passé la fête à déchiqueter des arbustes et à défoncer la porte du garage de son voisin pour retrouver quelque chose. Bert est un véritable athlète qui n'accuse pas du tout ses quarante-huit ans. En apparence, il avait tout : des amis, un travail qu'il adorait et une excellente santé.

Bien sûr, ce jour-là, tout avait été retourné dans tous les sens - ses clés, sa mallette, son portefeuille -, mais rien ne semblait manquer. Il ne s'agissait pas non plus de la perte de sa jeunesse (il avait une chevelure très épaisse et d'un roux flamboyant), d'une somme d'argent ou de sa foi religieuse, ni de celle d'un membre de sa famille, voire du respect de ses collègues, autant de facteurs susceptibles de jouer un rôle dans le bien-être d'un individu. Le seul indice dont nous disposions se résumait à un placard rempli de poupées que sa mère avait découvert chez lui en lui rendant visite quelque temps auparavant. Cependant, même cette piste ne menait nulle part.

Dans le cas présent, Bert apostrophait vivement tous ceux qu'il croisait, exigeant qu'ils vident leurs poches et se soumettent à une «

fouille corporelle ». J'essayai en vain de le calmer mais, comme d'habitude, l'épisode se termina par une injection de Thorazine¹.

Tandis que je le ramenais dans sa chambre, l'une des infirmières me rejoignit en courant, hors d'haleine.

— Docteur Brewer! Docteur Brewer! Betty vous demande là-haut de toute urgence !

— Où ça? En salle 4?

— Non! En 3! C'est prot!

Ma première pensée fut : « Bon Dieu ! Qu'a-t-il fait à Michael ? » Je fis signe à l'une des infirmières de prendre le relais.

— Que s'est-il passé ? demandai-je en me précipitant dans l'escalier.

Et soudain, je me rappelai un commentaire de prot relatif à la tentative de suicide de Robert, quand il avait essayé de se noyer, en 1985. Il avait dit : « C'est son droit, pas vrai ? » Je venais de commettre une erreur tactique grossière, une erreur d'amateur, totalement stupide. Prot avait dû approuver le désir de Michael de mettre fin à ses jours, peut-être même avait-il tenté de l'aider.

— C'est du côté des autistes, lança l'infirmière, essoufflée. Il leur est arrivé quelque chose !

— Quoi ? Que s'est-il passé ?

Mais nous déboulions déjà en 3B, où tout s'expliqua subitement. En trente-deux ans de métier, il m'est arrivé d'assister à des scènes terribles, et à d'autres merveilleuses. Rien cependant qui se rapprochât de près ou de loin de ce que je vis cet après-midi-là.

1. Puissant neuroleptique (N.d.T.).

Prot était assis sur un tabouret, face à l'un des autistes. Il s'agissait de Jerry, le roi de la maquette en allumettes, qui n'avait pas prononcé plus de six mots d'affilée depuis son arrivée à l'hôpital, trois ans plus tôt. Prot lui tenait la main, qu'il caressait tendrement, comme on caresserait un oiseau. Alors qu'il n'avait plus regardé qui que ce soit depuis qu'il était bébé, Jerry fixait prot droit dans les yeux. Et il parlait ! Ni trop fort, ni sur un ton frénétique, mais doucement, presque dans un murmure. Betty se tenait un peu à l'écart, tout sourire, les yeux humides. Je la rejoignis. Jerry parlait à prot de son enfance, des choses qu'il aimait faire, de ses plats préférés, de sa passion pour l'architecture. Prot l'écoutait avec la plus grande attention, acquiesçant parfois de la tête. Au bout d'un moment, il serra la main de l'autiste dans la sienne une dernière fois, puis la relâcha. À cet instant précis, les yeux de ce dernier se remirent à errer sur les murs, sur les meubles - sur tout, excepté les personnes présentes dans la pièce. Il finit par se lever et retourna à son dernier ouvrage, la maquette d'une navette spatiale sur sa rampe de lancement. En somme, il retomba instantanément dans son état habituel, le seul qu'il eût connu

pendant les vingt et une années de sa triste vie. La parenthèse n'avait duré que quelques minutes.

— Il a fait la même chose avec trois autres aussi, me souffla Betty, le regard toujours embué.

Prot se tourna vers moi.

— Gene, gene, gene, mais où étiez-vous, petit filou ?

— Comment avez-vous réussi ça ?

— Je vous l'ai déjà dit, doc. Il suffit de leur donner toute votre attention. La suite vient toute seule.

Sur ce, il se dirigea vers l'escalier, Kowalski à ses trousses.

— Et vous n'avez pas tout vu, ajouta Betty en se mouchant.

Quoi?

— Je crois que Michael est guéri !

— Guéri ? Allons, Betty, ce n'est pas comme ça que ça marche.

— Je le sais bien. Mais cette fois, on dirait bien que si.

— Qu'est-ce que prot lui a dit ?

— Eh bien, vous savez que Michael s'est toujours senti responsable de la mort de ceux avec qui il s'est trouvé en contact direct ?

— Oui.

— Prot a trouvé une solution.

— Une solution ? Quelle solution ?

— Il a suggéré à Michael de devenir secouriste pour le SAMU.

— Pardon? Et en quoi cela résoudrait-il son problème ?

—

Vous ne voyez pas ? Il peut compenser chaque mort qu'il provoque en sauvant une vie. Il annule

pour ainsi dire ses erreurs.

C'est parfaitement logique, tout s'équilibre. En tout cas, dans l'esprit de Michael. Et dans celui de prot.

— Mike est retourné dans sa chambre ? J'aimerais le voir un instant.

— Je l'ai envoyé à la bibliothèque, avec Ozzie, pour plus de sûreté. Il avait tellement hâte de mettre la main sur un manuel de secourisme.

Vous allez voir. Ce n'est plus le même homme !

Toutes sortes de pensées m'occupaient l'esprit dans le train qui me ramenait vers le Connecticut. J'étais enchanté que prot ait réussi pour Michael ce que moi, en plusieurs mois de thérapie, j'avais été incapable d'accomplir. Son action auprès des autistes relevait des choses que je n'oublierais jamais. (Avant de quitter mon bureau, j'avais appelé Villers, qui suivait Jerry, et je lui avais annoncé d'une voix aussi calme que possible ce qui s'était passé. Son seul commentaire avait été un « Fraiment ? » parfaitement détaché.) Tandis que je contemplais les maisons et les jardinets qui défilaient le long de la voie terrée, je ne cessais de me demander si la psychanalyse ne s'était pas fourvoyée. Pourquoi nous était-il impossible de voir les choses aussi clairement que prot? Existait-il un raccourci très simple jusqu'à la psyché, un raccourci qu'il suffisait de découvrir ? Un moyen de soulever doucement toutes les couches de l'âme, pour poser la main dessus, pour la masser comme un cœur qui se serait arrêté de battre et la faire repartir ?

Les paroles de Rob me revinrent, les souvenirs de ces soirées qu'il passait derrière sa maison, à regarder les étoiles à la jumelle, avec son père qui le tenait affectueusement par l'épaule. Et les cieux au-dessus d'eux, et le chien qui reniflait les buissons. En essayant de toutes mes forces, parviendrais-je à entrer dans la scène, à ressentir ce qu'il avait ressenti ?

J'en voulais à mon père de m'avoir laissé si seul lorsque j'étais enfant. Seul médecin de notre ville, il imposait le respect et cette aura semblait rejaillir sur moi aussi. Les autres garçons me traitaient comme quelqu'un de différent et j'avais eu du mal à me faire des amis, alors que je n'aspirais qu'à m'intégrer. C'est ainsi que j'étais devenu plutôt introverti, trait de caractère que j'ai malheureusement conservé jusqu'à ce jour. Si Karen n'avait pas vécu juste à côté de chez moi, j'aurais aussi bien pu finir vieux garçon.

J'enviais à Rob sa relation avec son père et ses jeux avec son chien.

Moi aussi, j'aurais aimé avoir un animal.

Mais mon père ne voulait pas en entendre parler. Il n'aimait pas les chiens. Je crois qu'il en avait un peu peur.

D'un autre côté, si lui ou moi avions été différents, peut-être ne serais-je jamais devenu

psychiatre. Comme aime à le répéter Goldfarb: « Si mon grand-père mettait des robes, je l'appellerais grand-mère. » Le regard perdu dans la lumière du soleil déclinant, alors que j'essayais de mieux comprendre la vie de Robert/prot, je pensai soudain à Cassandra, notre voyante maison. Est-ce qu'elle pourrait me dire ce qui se passerait si prot partait - ou, d'ailleurs, s'il allait bien partir le 20 ?

Je n'avais pas très envie de revenir le samedi, mais les parents de Dustin avaient sollicité un entretien et je n'avais pas d'autre disponibilité. Je les retrouvai dans la salle principale, où ils m'attendaient. Nous discutâmes quelques minutes du temps, de la nourriture à l'hôpital, de ce genre de choses. Je les avais déjà rencontrés, bien sûr. Ils m'avaient fait l'effet de gens chaleureux, prêts à se démenner pour aider leur fils. Ils lui rendaient souvent visite et m'assuraient de leur totale confiance et de leur soutien.

Ils avaient souhaité me voir pour parler des progrès de Dustin. Je leur avouai franchement qu'il n'y en avait pas eu beaucoup ces derniers temps, mais que nous envisagions d'essayer un traitement expérimental. Tout en parlant avec ce couple charmant, la pensée me vint soudain que, en dépit de leur comportement quasi obséquieux, ils avaient peut-être maltraité Dustin, d'une façon ou d'une autre. Un cas similaire me revint en mémoire, celui d'un pasteur respecté et de sa femme qui avaient battu leur enfant à mort.

Dans sa paroisse, personne ne semblait avoir remarqué les bleus et les hématomes dont le petit était couvert, à moins que les gens n'aient préféré se taire. Dustin avait-il vécu une situation comparable

? Dissimulait-il des blessures que nous n'avions pas réussi à détecter, et ne nous montrait-il que des indications cryptées, derrière lesquelles nous ne parvenions pas à identifier le problème réel ?

La maltraitance des enfants présente de nombreux visages. Elle peut se traduire par des abus sexuels, mais aussi par d'autres formes de sévices physiques ou psychologiques. Du fait de la peur de l'enfant et de sa réticence à en parler, ce trouble est l'un des plus difficiles à repérer. Une visite chez le médecin fournit parfois les preuves physiques de la maltraitance - bien que les médecins eux-mêmes hésitent souvent à agir, dans ces cas-là. Le dossier médical de Dustin ne mentionnait cependant aucun problème de ce type et ce n'est qu'au lycée qu'il avait tout à coup « craqué ». Pourquoi à ce moment précis ? Là résidait malheureusement un mystère qui touchait bon nombre de nos patients.

Le lendemain, tandis que Karen et moi attendions nos invités dans la fraîcheur ensoleillée, je fus saisi une fois encore par une forte impression de déjà-vu. C'était là, cinq ans plus tôt, que j'avais soudain pris conscience du trouble profond qui agissait l'esprit de prot/Robert, et de son aptitude à influencer sur la vie d'autrui, non seulement celle d'autres patients, mais aussi celle de membres de ma propre famille.

Shasta et Oxeye, mes dalmatiens, furetaient dans le jardin, tout en gardant un oeil sur le portail et sur la table. Ils avaient bien compris que nous aurions de la visite.

Cette année, seule la moitié de la famille serait présente au dernier pique-nique de la saison. Fred, notre fils aîné, participait au tournage d'une comédie musicale (il tenait un rôle dans le chœur) et Jennifer, notre spécialiste en médecine interne, n'avait pas pu s'échapper de sa clinique de San Francisco. En fait, nous n'avions vu ni l'un ni l'autre depuis plusieurs mois. Il semble que, un à un, les enfants finissent par rompre les liens qui les unissent à leurs parents et par prendre de la distance. De tels moments me donnent le sentiment d'être vieux et décalé, et rendent le tam-tam assourdissant du temps qui passe de plus en plus difficile à ignorer. Bien qu'ayant à peine atteint la cinquantaine je me surprends à envisager la retraite plutôt que de continuer jusqu'au jour où je m'arrêteraï comme une vieille pendule hors d'usage.

Karen me demandait sans cesse quand j'allais me décider à abandonner mon bloc-notes et je songeais parfois au bonheur que j'éprouverais à passer mes jour-nées à déambuler dans les services, à prendre le temps de discuter avec les patients pour apprendre à mieux les connaître, comme prot. Will et certaines infirmières semblaient posséder ce don. Il s'agirait d'une retraite active, bien sûr, mais je connaissais des retraités qui passent leur temps à parcourir le pays pour voir tout ce qu'ils ont raté pendant leur vie professionnelle. Et fini le fromage frais en guise de déjeuner !

Abigail, son mari Steve et leurs enfants furent les premiers à arriver.

Abby se montra très chaleureuse. À mesure que nous vieillissons, je crois qu'elle commence à comprendre que j'ai fait de mon mieux, en tant que père, en même temps que je réglais mes propres problèmes. Aucun de nous n'est à l'abri d'une erreur, nous comprenons les choses de travers, et elle-même est en train de s'en apercevoir-ce qui, comme ne manquerait pas d'observer prot, est le meilleur moyen d'apprendre vraiment.

Abby, sentant peut-être la présence d'un allié en la personne de notre ami extraterrestre, saisit l'occasion (chose qu'elle n'avait pas faite depuis des années) de me démontrer que les expériences sur les animaux étaient bien « l'erreur la plus grotesque et la plus coûteuse de toute l'histoire de la médecine, même si bien sûr elle avait eu des avantages ». Elle enchaîna avant que j'aie le temps de réagir : « Mais c'est kif-kif avec toutes les approches à la con des problèmes scientifiques. Ce qu'il faut se demander, c'est quels progrès on aurait pu réaliser si on avait opté pour des méthodes plus adéquates, il y a des décennies de ça. »

Je rappelai alors à mon extrémiste de fille qu'elle-même réaliserait de gros progrès si elle châtiait un peu son langage et si les commandos de défense des animaux cessaient de pénétrer par effraction dans les laboratoires et de terroriser les chercheurs.

— Papa, putain, ce que tu peux être réactionnaire. Comme si la propriété privée et ce que tu appelles mon « langage grossier »

étaient plus importants que ces animaux que vous tuez tous les jours.

Ceux qui manifestaient contre la boucherie (comprendre : la guerre du Viêt Nam), eux aussi, on les appelait des « terroristes », tu te rappelles? Maintenant, on sait que c'était des conneries. Ils avaient raison, et tout le monde le sait. C'est exactement pareil avec les associations de défense des animaux. Heureusement, ajouta-t-elle en ne plaisantant qu'à moitié, tous les vieux croûtons comme vous vont bien finir par clamser, et alors les choses vont changer. Les jeunes sont en train de comprendre que les expériences sur les animaux, c'est de la bêtise pure.

Sur ce, elle m'adressa un grand sourire et m'embrassa sur la joue.

Par chance, toutes nos disputes se terminent ainsi.

Steve, mon gendre astronome, savait déjà tout de l'entrevue de Charlie Flynn avec prot. Il m'apprit que son collègue était très occupé à scruter le ciel avec une ardeur nouvelle, à la recherche de nouvelles planètes habitées. Au cours des années passées, Flynn avait reçu un certain nombre de prix prestigieux, venus récompenser ses « découvertes » de mondes inconnus, notamment Noll, Flor et Tersipion, que prot lui avait toutes indiquées en 1990. Avec certains de ses collègues, il travaillait également en relation avec le département d'État, dans l'espoir de se rendre en Libye ou, du moins, d'organiser l'importation massive d'excréments d'araignée. Et il avait mis tous ses étudiants au travail, leur collant entre les mains des lampes torches et des miroirs, dans l'espoir de les voir traverser la pièce à la vitesse de la lumière - jusque-là, en vain.

— J'adore ça, avait conclu Steve avec nonchalance. On se croirait dans un roman de SF.

Mes deux petits-fils, Rain et Star1, âgés respectivement de onze et neuf ans, s'amusèrent bien ce jour-là, surtout grâce aux chiens, avec lesquels ils s'entendaient très bien. Dès qu'ils avaient franchi la porte, la grande course au Frisbee avait commencé ; les garçons couraient comme des fous, leurs cheveux longs au vent, comme des petits fanions. Shasta Daisy, âgée de treize ans déjà, dure d'oreille et percluse d'arthrite, était redevenue un petit chiot dans la mêlée.

Betty, son mari Walt et leurs triplés arrivèrent un peu plus tard, accompagnés de Giselle et de prot, que Shasta reconnut immédiatement alors qu'elle ne l'avait vu qu'une fois, cinq ans auparavant. Oxeye s'approcha lui aussi, mais avec plus de précaution. Peut-être sentait-il d'instinct que ce n'était pas Robert, le compagnon silencieux qu'il avait connu bébé. (J'avais emmené Oxie dans le service des catatoniques en espérant vaguement que Robert s'attacherait

à lui.) Toujours est-il que les chiens ne le quittèrent pas d'une semelle de tout l'après-midi.

Will finit par arriver, avec sa petite amie Dawn. Il venait de terminer son stage d'été au MPI et regrettait de n'avoir pu déchiffrer le code secret de Dustin. Il était certain que la solution résidait dans le «

manège du cigare », mais il ne savait comment la trouver. Il venait donc passer une journée de détente, sa dernière 1. Littéralement, « Pluie » et « Étoile » (N.d.T.) avant le début du semestre, tout en espérant avoir l'occasion de discuter avec prot du moyen d'entrer en communication avec Dustin.

La majeure partie de l'après-midi se déroula tranquillement et nous profitâmes tous de ce super pique-nique en famille et entre amis. Une fois le repas terminé, alors que nous étions assis à discuter, je pris prot à part pour lui demander comment se sentait Robert.

— Ça a l'air d'aller, gino. Probablement l'effet de votre technique hors pair.

— Merci. Ce qui me fait penser que j'ai quelque chose à vous demander, tant que vous êtes là.

— Allez-y.

— Au cours de notre dernière séance, Robert a employé les termes «

ami » et « protecteur » au sujet de son père. Vous savez ce qu'il entendait par là ?

— Je n'ai jamais rencontré son père. Je ne connaissais pas encore Rob, quand il était vivant.

— Je sais, je pensais juste que Robert vous en avait peut-être parlé.

Je fouillai dans ma poche et en sortis le sifflet dont je m'étais servi pendant la vingtième séance pour appeler Robert.

— Vous vous rappelez cet objet ?

— Pas le coup du pipeau ! Oh mon Dieu ! Tout, mais pas le coup du pipeau ! lança prot avec une panique feinte, en agitant les bras devant lui.

Je devinais qu'il m'avait vu venir. J'avais prévenu tout le monde et tous les autres adultes présents, notamment Giselle, nous fixaient d'un air quelque peu anxieux. Je la rassurai d'un clin d'œil. Les garçons, y compris les petits Huey, Louie et Dewey, se tenaient eux aussi immobiles, les chiens à leurs pieds. Tout me parut soudain très calme.

Impossible de savoir si cette méthode allait marcher ici, si Robert serait prêt à faire une apparition, hors de la sécurité relative de mon cabinet. Dès que mes lèvres effleurèrent le sifflet,

il laissa sa tête retomber un instant, puis la releva. Je n'eus même pas à souffler.

— Bonjour, docteur Brewer, dit-il, les yeux papillonnant comme deux insectes apeurés. Où suis-je ?

Il retira les lunettes de soleil de prot afin d'y voir plus clair.

— Vous êtes chez moi, dans le Connecticut. C'est votre deuxième refuge. Je vais vous présenter nos invités.

Mais, avant que j'aie pu bouger, Oxeye déboula vers lui en agitant la queue. Il posa ses pattes avant sur ses épaules et se mit à lui lécher le visage. De toute évidence, il avait reconnu son vieux compagnon et était enchanté de le revoir. Shasta se montra quant à elle moins expansive. Elle n'avait rencontré Robert qu'une seule fois, le jour où il avait hurlé quand le système d'arrosage de la pelouse s'était mis en route.

Enchanté de revoir Oxie, Rob le tint plusieurs minutes dans ses bras.

— Tu m'as manqué ! s'exclamat-il.

Le chien se mit à remuer la queue, puis à batifoler aux quatre coins du jardin, sans oublier de venir régulièrement saluer Rob. Un peu plus tard, il me demanda si nous pouvions « lui garder son chien encore un petit peu ». Je lui assurai que ce serait avec plaisir, me réjouissant de le voir aussi positif.

En dehors de l'enceinte de l'hôpital et libéré de l'influence de prot, Robert montrait un aspect de lui que je ne lui connaissais pas. Il devenait un homme courtois et pondéré, qui adorait les enfants ; il fit d'ailleurs aux garçons une démonstration de boxe, avant de se lancer avec eux et les deux chiens dans une partie de Frisbee acharnée. Il aurait été impossible à quiconque ignorait que Robert était un pensionnaire de notre établissement de deviner les démons qui le rongeaient et le torturaient sous ses dehors placides.

Steve essaya d'engager avec lui une conversation sur le ciel - qui tourna vite court lorsqu'il devint évident que les connaissances de Rob sur le sujet se limitaient à quelques noms de planètes et de constellations. Ils se lancèrent en revanche avec plaisir dans la comparaison des résultats de leurs équipes de football favorites -

même si Robert avait perdu le fil de l'actualité sportive depuis le milieu des années 80.

Mais c'est Giselle qui occupa l'essentiel de son temps. Si, au début, elle sembla lui en vouloir d'être là, elle finit par discuter gentiment avec lui de leurs enfances respectives (ils venaient tous deux d'une petite ville) et je me gardai bien de les interrompre. Plus Rob se familiariserait avec cet environnement nouveau et inconnu, plus il nous ferait confiance et meilleures seraient nos chances. En les regardant, je ne pus m'empêcher de me demander lequel des deux, de Robert ou de prot, repartirait pour l'hôpital en compagnie de Betty et de sa famille.

Rob ne tint cependant pas tout l'après-midi. Lorsqu'il se rendit aux toilettes, c'est prot qui en revint, ses lunettes noires sur le bout du nez. Je ne sais si l'intérieur de la maison lui avait rappelé ce jour fatal de 1985, mais je ne tentai rien pour faire revenir son alter ego. J'étais déjà ravi de son apparition.

Quand Will comprit que prot était de retour, il le pressa immédiatement de questions sur le « code secret » de Dustin.

— Tu veux dire que tu n'as pas encore compris ? Le truc de la carotte, et tout ? Eeeeh... croc-croc-croc... Quoi de neuf, docteur ?

— Une carotte ? bégaya Will. Je croyais que c'était un cigare.

— Et pourquoi il mâchonnerait un cigare ?

— Euh... d'accord... mais la carotte, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu es plus malin que ton père. Tu n'as qu'à trouver. Will n'était pas le seul à vouloir parler à prot. Steve l'assomma avec sa propre spécialité, la formation des étoiles, et Giselle essaya de le faire «

parler » avec Shasta, pour voir si elle pouvait apprendre des choses sur son passé. Quant à Abby, elle cherchait à savoir comment sensibiliser plus de gens dans le monde au calvaire des animaux.

— Il ne faut pas empêcher les enfants d'exprimer leurs sentiments aux animaux, conseilla-t-il.

Même les garçons le cuisinèrent toute la journée, curieux de savoir à quoi ressemblait la vie sur k-pax. Star, pour sa part, se demandait si cette planète était aussi jolie que la Terre.

Le regard de prot se couvrit d'un voile.

—

C'est tellement beau que vous n'en croiriez pas vos yeux, répondit-il dans un murmure. Le ciel passe du rouge profond au bleu vif, ou l'inverse, selon le soleil qui est levé. Les rochers, les champs de blé, les visages, tout est illuminé par l'énergie éclatante des soleils. Et tout est si calme qu'on entend voler les korms au loin, et tous les autres êtres respirer...

Je n'eus pas l'occasion de lui soumettre le milliard de questions que je me posais moi-même. Comme beaucoup d'autres choses, elles devraient attendre encore un peu.

Même si j'avais déjà réussi à communiquer avec Robert en hypnotisant prot, il se trouvait que, pour des raisons techniques, je voulais joindre directement le premier, sans passer par le second.

J'avais programmé le test de sensibilité à l'hypnose (ou échelle de susceptibilité hypnotique de Stanford) de Rob le mardi suivant, tôt dans la matinée. Je ne fus pas surpris cependant de voir débarquer prot. Je saisis cette occasion de lui demander, non sans une certaine tension, ce qu'il avait pensé de ma famille et comment il les avait trouvés. (C'était lui qui, cinq ans plus tôt, m'avait révélé le problème de drogue de Will.)

— La salade de fruits de votre femme est épatante, me répliqua-t-il en s'empiffrant de framboises.

— Rien d'autre ? fis-je d'un ton aussi patient que possible.

Il écrabouilla les fruits entre ses dents ; un filet de jus rouge sang lui coula le long du menton.

— Abby semble l'un des rares êtres humains à comprendre ce qu'il faut faire pour sauver la Terre. Bien sûr, elle n'est pas toujours très diplomate... nuança-t-il avec un sourire narquois qui laissa glisser de sa bouche une framboise à demi mâchée. Mais ça me plaît.

— Bon sang, prot ! Et Will ?

— Quoi, Will ?

— Est-ce qu'il se drogue toujours ?

— Seulement au sexe et à la caféine. Vous autres humains, vous ne renoncez jamais à chercher quelque chose qui puisse remplir vos vies ennuyeuses, pas vrai ?

— Je vais peut-être vous surprendre, mon ami, mais il n'y a personne sur terre de plus humain que vous.

— Pas la peine d'en venir aux insultes, gino. J'éclatai de rire, peut-être aussi de soulagement.

— Alors, vous pensez que Will s'en sort bien ?

— Il fera un grand médecin, amigo.

— Merci. Voilà qui me fait très plaisir.

— À votre service.

À son sourire de côté, je voyais bien qu'il n'avait toujours pas l'intention de me dire quand il repartirait, ou qui il emmènerait avec lui. Une autre idée m'était toutefois venue sur le chemin de l'hôpital, ce matin-là.

— Prot?

— Foui, monfieu ?

Il avait repris sa voix de Daffy Duck. Je songeai qu'il traînait trop avec Milton.

— Betty m'a dit qu'elle vous avait vu en train de lire K-PAX.

— C'était par curiosité.

— Et vous y avez trouvé des inexactitudes ?

— Non, sauf votre spéculation stupide selon laquelle je ne serais que le produit de l'imagination de Robert.

— Voilà qui soulève une question importante que j'avais l'intention de vous poser : comment se fait-il que je ne vous ai jamais vus ensemble, vous et Robert ?

Il se frappa le front de la main.

— Gene, gene, gene. Est-ce que vous nous avez déjà vus ensemble, moi et la tour Eiffel ?

— Non.

— Et vous en déduisez que la tour Eiffel n'existe pas?

— Vous savez, il y a un moyen très simple de déterminer une fois pour toutes si vous et Robert êtes la même personne. Vous accepteriez une prise de sang ?

— Vous m'en avez déjà imposé une la dernière fois, vous avez oublié ?

— Mais l'échantillon s'est malencontreusement égaré. On pourrait vous en reprendre un petit peu ?

— Je ne crois pas aux accidents, mon ami. Enfin, pourquoi pas ? J'en ai plus qu'il n'en faut.

— Je vais organiser ça avec le Dr Chakraborty pour cette semaine, d'accord ?

— D'acc...

— Maintenant, il faut que je parle à Robert un moment. Vous voulez bien le prévenir ?

— Le prévenir de quoi, docteur Brewer ?

— Oh, bonjour, Robert. Comment vous sentez-vous ?

— Ça va, je dirais.

— Bon. Je vous ai emmené ici pour voir si vous seriez un bon candidat à l'hypnose, vous vous rappelez ?

— Je me rappelle.

— Bien. Détendez-vous un instant.

Je lui détaillai la procédure. Il écouta attentivement, acquiesça quand il fallait et nous commençâmes.

L'opération prit environ une heure. Je testai sa réaction à des stimulations hypnotiques simples telles que l'immobilisation des bras, l'inhibition verbale, et cetera. Alors que prot avait obtenu un score parfait de douze lors du même test, je fus surpris de constater que Robert n'obtenait qu'un petit quatre, soit bien en dessous de la moyenne. Je me demandais s'il s'agissait d'un manque réel d'aptitude, ou bien s'il résistait. N'ayant pas de solution miracle, je décidai de mener la séance suivante comme prévu, avec moins d'assurance cependant que je ne l'aurais souhaité.

Si je voulais que Robert se rétablisse, il fallait qu'il trouve davantage de raisons de sortir de sa coquille protectrice que de s'y réfugier.

C'est pourquoi j'avais besoin de l'aide de Giselle, en dépit de ses sentiments très forts pour prot. Sa position stratégique lui permettait de servir d'intermédiaire entre Rob et le monde. J'attendis le déjeuner pour savoir ce qu'elle pensait de lui.

— Il est bien, plutôt sympa. Je l'aime bien.

— Voilà qui me fait plaisir. Giselle, j'ai une faveur à vous demander.

Robert se bat pour demeurer caché, jusque dans mon cabinet. Il a fait une brève apparition chez moi, hier, mais c'est à peu près tout.

Pour autant que je sache, il ne s'est jamais montré dans aucun service. Vous l'avez déjà vu, en salle 2 ?

— Non, jamais.

— Laissez-moi vous expliquer la situation : pour une raison ou pour une autre, le destin vous a

placée dans une position unique pour l'aider. Vous voulez bien essayer ? Vous me rendriez service, à moi comme à lui. Je vous donnerai un libre accès... plus aucune limite de temps.

— Pourquoi vous ne vous contentez pas de le siffler, comme vous le faisiez jusqu'à maintenant ?

— C'était exceptionnel. Je ne voudrais pas provoquer un choc en cherchant à le pousser trop tôt à se manifester.

— Et qu'est-ce que je peux faire ?

— Ce que je ne veux pas que vous fassiez, c'est embobiner Rob pour qu'il se manifeste. Je voudrais que vous le mettiez à l'aise, pour qu'il reste un peu quand il apparaîtra.

Elle haussa les sourcils.

— Et comment je dois m'y prendre ?

— En étant gentille avec lui, tout simplement. Aussi gentille que possible. Parlez-lui. Essayez de découvrir ce qui l'intéresse. Jouez à un jeu de société. Faites-lui la lecture. Tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il reste dans le coin. Je veux qu'il vous apprécie. Je veux qu'il puisse compter sur vous - et j'ajouterais presque : « Essayez de l'aimer », mais ce serait peut-être abuser. Vous vous sentez de taille ?

Il me sembla la voir sourire, mais j'en doutais au vu de sa bouche pleine.

— C'est le moins que je puisse faire pour vous, marmonna-t-elle, si vous me laissez vraiment passer tout le temps que je veux avec prot.

— Bien, fis-je en raclant mon assiette, déçu comme toujours qu'il n'y ait pas plus de fromage frais. Maintenant. .. où en sommes-nous ?

— Eh bien, on attend un anthropologue et un biologiste dans le courant de la semaine. Pour parler à prot, je veux dire.

— Que veulent-ils ?

— Je crois que l'anthropologue cherche les ancêtres de l'espèce dremer, sur k-pax, pour avoir une idée de ce à quoi ressemblaient les nôtres. Le biologiste, lui, veut l'interroger sur la flore de la forêt amazonienne, qu'il étudie depuis une vingtaine d'années. Il veut savoir où trouver les substances susceptibles de soigner le sida, diverses formes de cancer, et cetera.

— Répétez-moi ses paroles, si jamais il leur répond. Et le suivant sur la liste ?

— Un cétologue, la semaine prochaine. Il veut que prot parle à un de ses dauphins.

— Il amène un dauphin ?

— Il a un énorme aquarium qui lui permet d'aller de foire en foire. Il va l'amener devant l'entrée de l'hôpital afin que prot puisse discuter avec lui.

— Grands dieux... Qu'est-ce qui nous attend encore ?

— Comme dirait prot : « Tout est possible. »

Cet après-midi-là, je retrouvai plusieurs confrères en salle 3, là où sont logés les psychopathes. La raison de cette rencontre était l'arrivée d'un nouveau pensionnaire, qui avait prémédité et mis à exécution une série de meurtres, aux quatre coins de la ville. En général, Ron Menninger se chargeait de ce genre de patients, secondé par Carl Thorstein.

Tous les professeurs, à l'exception de ceux déjà pris par d'autres engagements, se rendent à cette première « séance » - non seulement pour aider le psychiatre à évaluer l'état de son nouveau patient et à définir un traitement possible, mais aussi pour estimer le danger potentiel pour le personnel et les autres pensionnaires.

La nouvelle recrue, affublée d'entraves en plastique orange vif, fut amenée par deux agents de sécurité. On la fit asseoir au bout de la longue table. Il est rare que je sois surpris par l'apparence physique d'un psychopathe, parce que ce genre de personnalité ne peut entrer dans aucun moule. Le « dingue », comme on l'appelle souvent, peut être jeune ou vieux, dur ou timide. Il a l'air d'un clochard ou bien de votre gentil voisin. À la vue de ce monstre criminel cependant, j'eus malgré moi un mouvement de recul. On m'avait bien sûr informé qu'il s'agissait d'une femme blanche mais, malgré une expérience de plusieurs décennies, j'avais du mal à imaginer qu'une femme aussi belle fût coupable des crimes qu'on lui reprochait. Pourtant, il y avait eu un procès, elle avait été déclarée mentalement irresponsable, puis envoyée au MPI pour le meurtre de sept hommes.

Les crimes en série, et la plupart des meurtres en général, sont commis par des hommes. On ne sait pas précisément si le phénomène est lié ou non à la psyché masculine (ou féminine), ou s'il s'agit seulement d'une question de circonstances. La psychopathie est un dysfonctionnement difficile à comprendre. Comme pour beaucoup d'affections mentales, il semble qu'il existe une anomalie génétique qui conduit à un défaut de sollicitation du système nerveux autonome. Les individus souffrant de cette anomalie ne montrent quasiment aucun signe d'anxiété lorsqu'ils sont confrontés à une situation dangereuse. Ils ont même l'air d'aimer cela.

En outre, les psychopathes sont souvent impulsifs et à la recherche de frissons immédiats. Ils agissent surtout sur un coup de tête, sans jamais réfléchir aux conséquences de leurs actes. La plupart du temps, il s'agit de sociopathes qui se soucient peu des sentiments des autres ou de l'opinion qu'on peut avoir d'eux.

Néanmoins, ils ont aussi un charme particulier qui endort la méfiance des victimes potentielles, inconscientes du danger. Comment deviner que « le gentil voisin » est aussi redoutable qu'un anaconda ?

Mais revenons à notre patiente. Cette femme âgée d'à peine trente-trois ans était soupçonnée d'avoir commis sept meurtres, voire neuf, tous des hommes venus passer un samedi soir dans la grande ville.

On les avait retrouvés dans des lieux déserts, les jambes dénudées, le pénis tranché. La meurtrière avait été appréhendée grâce à un jeune policier qui avait servi de leurre - et qui ne s'en était sorti que de justesse (sans parler de ses parties génitales).

Elle était charmante, et même très jolie. Elle souriait à la cantonade, en regardant chaque médecin dans les yeux. Aux questions habituelles, elle répondait de façon directe, parfois humoristique, pas le moins du monde asociale. Et je ne pus m'empêcher de penser : est-il possible de connaître vraiment quelqu'un, même quelqu'un de sain d'esprit ? Je savais que Ron se préparait à une expérience très intéressante. Toutefois, je ne l'enviais pas du tout, même lorsque la patiente s'humecta les lèvres et me fit un clin d'oeil qui sous-entendait : « On va s'amuser un peu. »

De retour dans mon bureau, je passai en revue la « fiche signalétique » de cette nouvelle venue, que j'appellerai Charlotte. Ses victimes avaient disparu une par une, et on n'avait plus jamais entendu parler d'elles. Si la police avait mis si longtemps à arrêter la coupable, c'est qu'il vient chaque week-end des jeunes hommes en quête d'une aventure d'un soir, et que, même dans les meilleures circonstances, il est presque impossible de localiser un tueur inconnu dans une ville de plusieurs centaines de milliers d'habitants. Personne ne remarque en général un jeune couple quittant le bar ou le restaurant où ils se sont rencontrés, bras dessus bras dessous, le sourire aux lèvres -

alors que déjà, l'araignée entraîne le moucheron au centre de sa toile.

C'est peut-être pour cette raison que j'ai du mal à compatir avec le sort des araignées, même lorsqu'elles se retrouvent piégées dans un lavabo.

Avant de quitter l'hôpital ce soir-là, je me mis à la recherche de Cassandra. Je la trouvai assise sur le vieux banc, sa chevelure noir corbeau scintillant sous le soleil, les yeux perdus dans le ciel immaculé, guettant l'inspiration (comme elle disait). Sachant qu'elle ignorait quiconque prétendait l'interrompre, j'attendis.

Lorsqu'elle détourna finalement son attention des cieux, je m'approchai avec précaution. Elle avait l'air plutôt de bonne humeur, et nous discutâmes quelques instants de la chaleur. Elle ne prévoyait pas de rafraîchissement prochain.

— Ce n'est pas pour ça que je suis venu vous voir.

— Ah bon ? Pourtant, c'est ce que veulent savoir les gens, en général.

— Cassandra, je me demandais si vous pouviez m'aider.

— L'équipe des Mets ne gagnera pas, en tout cas.

— Non, ce n'est pas pour ça non plus. Je dois savoir combien de temps prot va encore rester parmi nous. Est-ce que vous pouvez me dire quand il compte repartir ?

— Si vous prévoyez une petite virée sur k-pax, pas la peine de boucler vos valises tout de suite.

— Vous savez s'il va rester encore un certain temps ?

— Lorsqu'il aura terminé ce qu'il est venu faire, alors il pourra repartir.

— Il faut que je vous pose la question : c'est de prot que vous tenez cette information ?

Elle parut contrariée, mais admit qu'elle lui avait parlé.

— Vous pouvez m'en dire plus sur votre conversation avec lui ?

— Je lui ai demandé s'il voulait bien m'emmener, lâcha-t-elle d'un ton enjoué.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Que j'étais sur la liste des passagers possibles.

— Vraiment ? Et vous savez qui d'autre est dans le même cas ?

Elle se tapota le front de l'index.

— Il me l'avait bien dit, que vous me poseriez cette question.

— Et vous connaissez la réponse ?

— Oui.

— Qui d'autre, alors ?

— Tous ceux qui veulent partir.

Tout le monde ne pourrait pas partir, cependant, pensai-je avec amertume. Beaucoup d'entre eux allaient endurer une cruelle déception.

— **Très bien. Merci, Cassie.**

— **Vous ne voulez pas savoir qui va gagner la Coupe ?**

— **Qui?**

— **Les Braves.**

Je hurlai presque : — Mais vous êtes folle !

Lorsque l'arrivée d'un nouveau patient en salle 4 est difficile, je vais toujours faire un tour en salle 1, histoire de retrouver mon optimisme.

Je ne dérogeai pas à cette habitude le matin de ma rencontre avec Charlotte. Je croisai Rudolph dans la salle de gym, où il s'entraînait à ce qui ressemblait à un tout nouveau genre de danse classique. Il me rappela les contorsionnistes qu'on voyait dans les émissions sur le cirque. Je voulus savoir s'il s'en sortait. À ma grande surprise, il m'avoua qu'il avait encore beaucoup de pain sur la planche. Je ne savais pas s'il parlait de son traitement ou bien de sa chorégraphie, mais ce qui était certain, c'est qu'il ne resterait plus très longtemps parmi nous.

Michael lisait un recueil de poésie dans la bibliothèque. Je lui demandai de quoi il s'agissait.

— Oh, juste un peu de Keats et de Shelley, du Wordsworth, tous ces types-là. C'est une anthologie. J'ai laissé passer tellement de choses, dans ma vie. Au lycée, je voulais être prof de littérature anglaise.

— Vous pourriez encore le devenir.

— Peut-être. Pour l'instant, je cherche juste à rattraper le temps perdu.

— Vous vous êtes renseigné pour les cours de secourisme ?

— Je me suis déjà inscrit à l'un d'entre eux. Ça commence le 3 octobre.

Il me lança un regard plein d'espoir.

— Je suis sûr que vous allez y arriver. Je vais jeter un œil à mon emploi du temps et voir si je peux organiser une dernière séance, un jour prochain.

En retournant dans mon bureau, je fis une courte halte en salle 2, où ma bulle d'optimisme se dégonfla à toute vitesse. Bert était en train de mettre la salle commune sens dessus dessous ; il soulevait les coussins, tapait du pied sur la moquette, inspectait chaque rideau et chaque chaise. Dieu qu'il semblait triste, absorbé par sa quête impossible, tel un don Quichotte moderne.

Mais le cas de Bert était-il vraiment plus tragique que celui de Jackie, qui resterait une enfant à vie ? À celui de Russell, tellement obnubilé par la Bible qu'il n'avait jamais appris à vivre ? À ceux de Lou, Manuel et Dustin ? Ou encore, tant qu'on y était, à ceux des membres du corps médical ? À ceux des millions de gens qui errent dans le monde, à la recherche d'une chose qui n'existe peut-être pas ? Qui se fixent des objectifs impossibles à atteindre ?

Milton, remarquant peut-être ma soudaine mélancolie, se mit à pérorer :

— C'est un type qui est allé voir le docteur. Il avait des douleurs dans la poitrine, il voulait un électrocardiogramme. Le docteur lui en a fait un, il lui a dit que tout allait bien. Le type revenait tous les trois mois.

Même résultat. Il a enterré trois docteurs. Et puis, à quatre-vingt-douze ans, les résultats de son ECG ont changé. Il a regardé le type dans les yeux et il a crié : « Ah ! Je vous l'avais bien dit ! »

Milton avait dépassé la cinquantaine, il mesurait parfaitement la dureté de la vie et tentait en vain de remonter le moral de tous ceux qu'il croisait. Malheureusement, il n'avait jamais su soulager sa propre souffrance. Il avait perdu toute sa famille - son père, sa mère, ses frères, une sœur, sa grand-mère, plusieurs oncles et tantes et ses cousins, durant l'Holocauste. Il était le seul à en avoir réchappé, protégé par une inconnue, une goy qui, devant les supplications de sa mère, l'avait pris dans ses bras et l'avait fait passer pour son bébé à elle.

Devait-on cependant juger son histoire plus triste que celle de Frankie, cette femme dans l'impossibilité de nouer la moindre relation ? Elle n'était pas sociopathe comme Charlotte, ni autiste comme Jerry et les autres, elle restait juste totalement indifférente à toute forme d'affection et pathologiquement incapable d'aimer ou d'être aimée. Quoi de plus triste ?

Villers quittait la salle à manger lorsque j'y entrai. Je lui fis signe, mais il ne me vit pas. Il semblait ailleurs, perdu dans ses pensées, probablement en train de ruminer un nouveau moyen de gagner de l'argent.

C'est Menninger qui se joignit à moi, et je le cuisinai au sujet de sa nouvelle patiente.

— Elle est d'une froideur inhumaine, une sorte d'Hannibal Lecter au féminin. Tu devrais lire les détails de son dossier.

— Merci, je crois que je vais m'abstenir.

Mais Ron s'amusait - il adorait jouer avec le feu.

— À cinq ans, elle a tué un chiot. Et tu sais comment elle s'y est prise ?

— Non.

— Elle l'a mis au four.

— Et elle a vu un spécialiste, à l'époque ?

— Nan. Elle a prétendu qu'elle ne savait pas qu'il était dedans.

— Et après, ç'a été l'engrenage.

— La spirale infernale.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'entendre le reste, dis-je en finissant mes crackers.

— Je vais faire court. Après quelques autres galops d'essai avec des animaux domestiques, dont un cheval qu'elle a poignardé jusqu'à ce que mort s'ensuive, elle a tué son jeune voisin, à seize ans.

— Et comment elle s'en est sortie ?

— Elle ne s'en est pas sortie. Elle a purgé quelques mois en maison de redressement, puis on l'a transférée dans une institution psychiatrique, où elle a agressé un des gardiens. Ne me demande pas ce qu'elle lui a infligé, si tu veux digérer correctement. Elle a réussi à s'échapper et à disparaître de la circulation.

— Quel âge avait-elle, à l'époque ?

— Vingt ans. Elle a été arrêtée l'année suivante.

—

Tu veux dire qu'elle a tué ces sept ou huit types en un an seulement ?

— Et ça n'est pas le pire. Tu sais, quand elle a tué son voisin...

— Oui, eh bien ?

— Elle l'a laissé dans la cour et elle est allée au cinéma. Après ça, elle a dormi comme un bébé, au dire de ses parents.

— Si j'étais toi, je me montrerais très prudent. Son regard s'alluma.

— Ne t'inquiète pas. On tient quand même un cas incroyable, tu ne trouves pas ? C'est la première fois que je rencontre quelqu'un comme elle.

Il paraissait dans un état second et bouillait d'impatience à la perspective de son premier entretien avec Charlotte.

— Fais quand même attention. Elle n'a rien d'une enfant de chœur.

— Ça ne changerait rien, si elle l'était.

— Comment ça ?

— Les enfants de chœur cachent parfois de véritables monstres.

Tandis que j'attendais Robert/prot pour sa vingt-quatrième séance, je griffonnai sur mon bloc-notes certaines des pièces manquantes que j'espérais obtenir de Rob -la question centrale étant : qui était le père de Rebecca ? Qu'est-ce que cela avait à voir avec les troubles mentaux de Rob ? Pourquoi appelait-il son père son « protecteur » ?

Que lui était-il arrivé à cinq ans, et qu'il refusait de se rappeler ? Tout cela ne serait pas facile à affronter pour lui, mais j'étais presque certain que les racines de son mal dataient de sa petite enfance troublée, comme l'avait suggéré ma femme avec beaucoup d'intuition.

Il existait une autre difficulté, plus inattendue, celle-là. Les résultats du test prouvaient que Robert essayait de toutes ses forces de résister à l'hypnose. Regrettait-il d'avoir accepté de collaborer avec moi et de plonger au fond de ce borborygme qu'était sa vie depuis si longtemps ? Je décidai pour l'instant d'aborder son enfance uniquement de façon indirecte.

Grâce à ses confidences, je savais à peu près quand Sarah était tombée enceinte - j'avais donc une idée du moment où elle l'avait annoncé à Robert. J'essayai de m'imaginer ce qu'il avait ressenti en l'apprenant, et j'étais encore en train de fixer le vide lorsque j'entendis frapper à ma porte.

— Bonjour, docteur Brewer.

— Bonjour, Rob. Comment vous sentez-vous ? Il haussa les épaules.

— Vous vous rappelez que vous arrivez de la salle 2 ?

— Non.

— Quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez ?

—

Vous me faisiez passer un test pour savoir si on pouvait m'hypnotiser.

— Eh bien, vous l'avez réussi. Ses épaules s'affaissèrent.

— Et vous savez que dans cette pièce, vous êtes à l'abri de tout danger. Aucune raison de s'inquiéter, d'accord ? Vous êtes prêt à tenter l'expérience ?

— Il faut croire.

—

OK, alors asseyez-vous et détendez-vous. Bien. Maintenant, concentrez-vous sur ce petit point sur le mur, derrière moi.

Il fit mine de ne pas le voir. Au bout d'un moment, il finit par s'incliner.

— Voilà, c'est ça. Détendez-vous. Bien. Très bien. Je vais compter de un jusqu'à cinq. À un, vous commencerez à avoir sommeil, peu à peu vos paupières deviendront de plus en plus lourdes, et quand j'arriverai à cinq, vous dormirez profondément, mais vous entendrez toujours tout ce que je dirai. Vous avez compris ?

— Oui.

— Bien. À présent, laissez pendre vos bras...

Les bras de Rob retombèrent et il ferma les yeux très fort. Il se mit à ronfler doucement. De toute évidence, il ne jouait pas la comédie.

— Très bien, Rob. Ouvrez les yeux. Ses yeux s'ouvrirent aussitôt.

— C'est déjà fini ?

— Rob, il va falloir y mettre du vôtre. C'est la procédure qui vous effraie ?

— Non, pas vraiment.

— Bien. Alors on va recommencer. Vous êtes bien installé ?

— Oui.

—

Bien. À présent, je voudrais que vous vous détendiez complètement. Tous vos muscles deviennent mous. Voilà. Parfait.

Maintenant, concentrez-vous sur le point au mur. Bien. Détendez-vous. Un... vous commencez à avoir sommeil. Deux... vos paupières sont lourdes...

Robert fixait le point blanc. Il continuait de résister, visiblement écartelé entre la peur et la méfiance. À trois, il se mit à cligner des yeux et lutta pour les garder ouverts. À cinq, il finit par céder et sa tête bascula vers l'avant.

— Rob ? Vous m'entendez ?

— Oui.

— Bien. Maintenant, relevez la tête et ouvrez les yeux.

Il s'exécuta. Je pris son pouls et toussai bruyamment. Aucune réaction.

— Comment vous sentez-vous ?

— Ça va.

— Très bien. Rob, nous allons remonter dans le passé. Imaginez les pages d'un calendrier qui tournent en arrière. Vous rajeunissez, vous êtes de plus en plus jeune. Vous avez trente ans, vingt-cinq ans, vingt ans. Maintenant, vous êtes au lycée, en terminale. Nous sommes en mars 1975. C'est presque le printemps. Vous avez rendez-vous avec Sarah, votre petite amie. Vous êtes venu la chercher. Où allez-vous ?

— Au cinéma.

— Voir quel film ?

— Les Dents de la mer.

— OK. Comment Sarah est-elle habillée ?

— Elle porte son manteau et son écharpe jaunes.

— Il fait froid ?

— Non. Elle a laissé son manteau ouvert. Elle a un chemisier blanc et une jupe bleue.

— Vous êtes en voiture ou à pied ?

— À pied. Je n'ai pas de voiture.

— D'accord. Vous êtes au cinéma. Vous entrez. Que se passe-t-il, ensuite ?

— J'achète du pop corn. Sarah adore le pop corn.

— Et pas vous ?

— Je vais en prendre un peu du sien. Je n'ai plus assez d'argent.

— OK. Bon, Robert Shaw se fait dévorer par le requin. Puis le film se termine et vous sortez du cinéma. Où allez-vous, maintenant ?

— On retourne chez Sarah. Elle veut parler.

— Vous savez de quoi ?

— Non. Elle ne veut rien dire avant d'être arrivée.

— Voilà, vous êtes arrivés chez Sarah. Que voyez-vous?

Robert parut soudain nerveux.

— C'est... c'est une grande maison blanche avec des lucarnes dans le toit. On s'assied sous la véranda, on va discuter un petit peu. On est dans la balancelle.

— Et que vous dit Sarah ?

— Elle a la tête posée sur mon épaule. Ses cheveux sont si doux. Je sens l'odeur de son shampoing. Elle me dit qu'elle est enceinte.

— Comment le sait-elle ?

— Elle a deux mois de retard.

— Et vous êtes le père ?

— Non. On n'a jamais rien fait ensemble.

— Vous n'avez jamais eu de relations sexuelles avec Sarah?

Il serra les poings.

— Non.

— Vous savez qui est le père ?

— Non.

— Sarah ne veut pas vous le dire ?

— Je ne lui ai jamais posé la question.

— Pourquoi?

— Si elle voulait que je le sache, elle me l'aurait dit.

— D'accord. Qu'est-ce que vous allez décider ?

— C'est de ça qu'elle veut qu'on parle.

— Et elle, qu'est-ce qu'elle voudrait que vous fassiez ?

— Qu'on se marie. Seulement...

— Seulement quoi ?

— Seulement, elle sait bien que je veux aller à la fac.

— Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Moi aussi, je veux me marier.

— Et laisser tomber votre carrière ?

— Je n'ai pas vraiment le choix.

— Mais ce n'est pas vous le père.

— Peu importe. Je l'aime.

— Alors vous lui avez dit que vous alliez l'épouser ?

— Oui.

— Que se passe-t-il, maintenant ?

— Elle m'embrasse.

— Vous aimez ça, quand elle vous embrasse ?

— Oui, répondit-il d'un ton étrangement monocorde.

— Elle vous a déjà embrassé ?

— Oui.

— Mais vous n'êtes jamais allés plus loin ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Très bien. Que se passe-t-il, maintenant ?

— On va à l'intérieur.

— Il fait trop froid pour rester sous la véranda ?

— Non. Elle veut aller dans sa chambre.

— Elle ne se sent pas bien ?

— Si. Elle veut que je l'accompagne.

— Dites-moi ce que vous voyez.

— L'escalier. On essaie de le monter sans bruit, parce que les marches craquent. Il fait noir, sauf dans l'entrée. Tout le monde est couché.

— Continuez.

— On traverse l'entrée sur la pointe des pieds, mais ça craque quand même. On arrive dans sa chambre. Elle ferme la porte.

J'entends le verrou. On retire nos manteaux.

— Ensuite ?

— On se prend dans les bras, on s'embrasse, elle se serre contre moi. Je suis désolé, je n'y peux rien. Je glisse la main sous sa jupe, et je la soulève.

— Continuez, Rob.

— On se dirige vers le lit. Sarah se laisse tomber dessus. Je suis sur elle. Non ! Pitié ! Je ne veux pas faire ça !

— Pourquoi ? Pourquoi vous ne voulez pas faire l'amour avec Sarah ?

— C'est horrible, il ne faut pas. Il faut que je dorme, maintenant.

— Tout va bien, Rob. C'est fini. Tout est fini. Que se passe-t-il, maintenant ?

— Je me rhabille.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je ne sais pas. Mieux, je crois.

— Et Sarah, que fait-elle ?

— Elle est allongée, elle me regarde boutonner ma chemise. Il fait noir, pourtant je vois qu'elle sourit.

— Continuez.

— Je mets mon manteau. Il faut que j'y aille.

— Pourquoi faut-il que vous partiez ?

— J'ai dit à ma mère que je serais rentré à 23 h 30 au plus tard.

— Et quelle heure est-il ?

— 23 h 20.

— Et ensuite ?

— Sarah se lève et elle passe ses bras autour de moi. Elle ne veut pas que je parte. Elle est toute nue. J'essaie de ne pas regarder, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Que voyez-vous ?

— Elle est toute nue. Je ne peux pas regarder. J'ouvre la porte. « Au revoir, Sarah. À demain. » Je traverse le couloir sur la pointe des pieds. Je descends l'escalier. Je sors. Je me mets à courir. Je cours jusque chez moi.

— Et votre mère vous attend.

— Non. Mais elle m'entend rentrer. Elle demande si c'est moi. « Oui, M'man, c'est moi. » Elle veut savoir si on a passé une bonne soirée. «

Oui, M'man, on a passé une très bonne soirée. » Elle me souhaite une bonne nuit. Je monte dans ma chambre.

— Vous vous couchez ?

— Oui. Mais je n'arrive pas à dormir.

— Pour quelle raison ?

— Je n'arrête pas de penser à Sarah.

— Qu'est-ce que vous vous dites ?

— Je pense à son odeur, au goût de sa peau.

— Vous aimez tout ça ?

— Oui.

— Mais vous n'arrivez pas à aller jusqu'au bout ?

— Non.

— Rob, pouvez-vous me parler de quelque chose, quelque chose qui serait arrivé quand vous étiez petit et qui vous pousserait à détester le sexe ? Quelque chose qui vous aurait blessé, ou effrayé ?

Pas de réponse.

— Très bien. Maintenant, écoutez-moi bien. Imaginez le calendrier.

Les pages tournent rapidement, mais cette fois, on avance. Vous vieillissez. Vingt ans. Vingt-cinq ans, trente ans, vous vieillissez encore. Vous avez trente-huit ans. Nous sommes le 6 septembre 1995, c'est le présent. Vous comprenez ?

— Oui.

— Bien. Maintenant, je vais compter de cinq à un. Et vous vous réveillerez en douceur. Quand j'arriverai à un, vous serez complètement réveillé, vous vous sentirez bien, en pleine forme.

Cinq... quatre... trois... deux... un...

— Bonjour, docteur Brewer.

— Bonjour, Rob. Comment vous sentez-vous ?

— Vous venez de me poser la question.

— Vous avez été placé sous hypnose. Vous vous en souvenez ?

— Non.

— Très bien. Je peux vous poser encore quelques questions ?

— Bien sûr.

Il semblait soulagé que l'expérience soit terminée.

— Bien. Rob, vous n'aviez que cinq ans lorsque votre père s'est blessé au travail, n'est-ce pas ?

— **Oui.**

— **Vous lui rendiez visite à l'hôpital ?**

— **Ils disaient que j'étais trop jeune. Mais ma mère allait le voir tous les jours.**

— **Et qui s'occupait de vous quand elle était là-bas ?**

— **Mon oncle Dave et ma tante Catherine.**

— **Ils venaient chez vous ? Il s'agita soudain.**

— **Non, c'est moi qui ai vécu chez eux quelque temps.**

— Combien de temps ?

Il répondit lentement, dans un murmure : — Longtemps.

— Pendant cette période, s'est-il passé quelque chose dont vous voudriez me parler ?

— Je n'en sais rien, gino. Je n'y étais pas.

— Bon sang, prot ! Vous ne pouviez pas nous accorder encore quelques minutes ? Où est Robert ? Est-ce qu'il va bien ?

— Il s'en sort étonnamment bien, à mon avis, compte tenu des circonstances.

— Quelles circonstances ?

— Votre... comment dire... acharnement thérapeutique ?

— Il va revenir ?

— Pas pour l'instant.

— Prot, que savez-vous sur son oncle Dave et sa tante Catherine ?

— Je viens de vous le dire : je n'étais pas là.

— Il ne vous a jamais rien raconté à leur sujet ?

— Jamais entendu parler d'un oncle Dave ou d'une tante Catherine.

— OK. Prenez donc un fruit.

— J'ai cru que vous ne me le proposeriez jamais.

Il attrapa un melon et mordit dedans à pleines dents. Je le vis dévorer la peau, les pépins, tout. Je lui en voulais toujours, mais je ne pouvais pas me permettre de perdre du temps.

— Maintenant que vous avez fait irruption, le Dr Villers m'a demandé de vous questionner sur l'émission de télé.

— De me cuisiner plutôt.

— Bref, vous comptez y aller ?

— Qui ramasse l'argent ?

Voilà bien des paroles d'homo sapiens ! pensai-je.

— Eh bien, l'hôpital, je suppose. Vous n'avez pas besoin d'argent, si ?

— Aucun être n'a besoin d'argent.

— Que suggérez-vous qu'on en fasse ?

— Je suggère que la chaîne le garde.

— Sinon, vous n'y allez pas ?

— Vous avez tout compris.

— Je ne pense pas que Klaus appréciera vraiment l'idée. Le principal argument en faveur de cette émission était l'argent qui permettrait de financer le nouveau bâtiment.

— Il s'en remettra.

— Vous voulez passer à la télé ?

— Ça dépend. Pourquoi les gens voudraient-ils entendre ce qu'un fou a à dire ?

— Vous seriez surpris de voir les invités de ce genre d'émission. En fait, ils vont peut-être essayer de vous ridiculiser.

— Ça a l'air amusant ! J'y serai !

— D'accord. Je transmettrai votre décision à Villers.

— Rien d'autre, doc ?

— La sortie au zoo a été programmée le 14. Ça vous convient ?

— Ouai. Quel endroit incroyable !

Il engloutit une nouvelle bouchée de melon. Je renonçai à relever son commentaire, qui pouvait signifier tout et son contraire. Au lieu de quoi, je saisis l'occasion de discuter des patients avec lui.

— Je vous ai vu parler à Bert, ce matin.

— Quel sens de l'observation !

— Auriez-vous par hasard une idée de ce qu'il cherche ?

— Bien sûr.

— C'est vrai ? Et qu'est-ce que c'est, bon sang ?

— Ah, gene. Il faut vraiment que je fasse tout le boulot à votre place ?

— Je vous en prie, prot. Tout ce que je demande, c'est un minuscule indice.

— Oh, d'accord. Il cherche sa fille.

— Mais il n'a pas de fille !

— C'est pour ça qu'il n'arrive pas à la trouver ! Il se dirigea vers la porte.

— Une minute. Où allez-vous ? — Je ne fais pas d'heures sup.

— Et Frankie, vous pourriez l'aider? criai-je à tout hasard.

Mais il était déjà parti.

Dès le lendemain matin, j'appelai Chakraborty et partis à la recherche de prot. Aux alentours de la salle commune, je tombai nez à nez avec Betty, à qui je rapportai ce qu'il avait dit au sujet de Bert.

Elle me fit sa réponse classique : — Ce prot, c'est vraiment quelque chose. Peut-être que vous devriez lui donner un bureau et lui envoyer tous les patients.

— On en a déjà parlé, lui répondis-je d'un ton résigné. Le poste ne l'intéresse pas.

Je le trouvai entouré de sa cour habituelle, dont Russell, qui affirmait à présent que la fin du monde était imminente. Je leur demandai de me laisser en tête à tête avec notre ami extraterrestre. Après avoir beaucoup pesté, ils finirent par s'écarter.

— Prot, le Dr Chakraborty est prêt à vous faire cette prise de sang.

— Je rrreviendrerrrai, promit-il à ses fidèles. Le comte Drrrrracula attend dans la crrrrypte.

Puis, sans un mot, il se dirigea vers la porte. Je le rappelai, mais compris qu'il savait exactement où il allait. Soudain, j'eus le sentiment désagréable d'être cerné. Quelqu'un lança : — Vous essayez de vous débarrasser de lui, pas vrai ?

— De prot ? Bien sûr que non.

— Vous voulez qu'il parte. Tout le monde le sait.

— Non ! J'essaie de le garder ici ! Au moins pour un moment...

— Juste le temps que Robert aille mieux. Ensuite vous voulez qu'il meure.

— Je ne souhaite la mort de personne, Russell se mit à hurler : — « Si vous ne restez éveillés, je viendrai à vous comme un voleur, et vous ne saurez ni le jour ni l'heure. »

Tandis que tout le monde ruminait cette grande prophétie, je sortis à la hâte.

En fin d'après-midi, Giselle vint me rapporter l'entretien de prot avec l'anthropologue et le spécialiste de la forêt amazonienne.

— Avant toute chose : est-ce que Robert s'est manifesté ?

— Je ne l'ai plus revu depuis la fête chez vous.

— D'accord. Continuez.

— Il se trouve que les deux savants étaient frère et sœur. Brouillés depuis des années. J'ai eu l'impression qu'ils ne s'aimaient pas beaucoup.

— Que leur a-t-il dit ?

— Le biologiste avait l'air de se méfier des connaissances et des compétences de prot. Il a exigé le nom de toutes les plantes produisant des substances naturelles susceptibles d'être utilisées dans la lutte contre le sida.

Et?

— Prot s'est contenté de secouer la tête et de répliquer : « Pourquoi vous autres humains parlez-vous toujours en termes de lutte? Les virus ne vous veulent aucun mal. Ils sont programmés pour survivre, comme tout le monde. »

— C'est bien de lui, ça. Et ensuite ?

— Le type a reformulé la question.

— Et prot lui a-t-il fourni les informations qu'il demandait ?

— Non, mais il lui a dit où les chercher.

— Où ça?

— Quelque part au sud-ouest du Brésil. Il a même décrit la plante.

Elle a de grandes feuilles et donne de petites fleurs jaunes. Il a précisé que les indigènes l'appelaient otolo, ce qui veut dire « amer ». Le biologiste a tout noté. Il avait toujours l'air sceptique, mais prot lui a aussi parlé d'une substance qu'on trouve dans une autre plante de cette région et qui soulage certains types d'arythmie cardiaque.

L'homme maîtrisait le sujet à fond. En fait, il était l'un de ceux qui avaient isolé le principe actif. Là, il a carrément baisé la main de prot.

Et puis il a été temps de partir, et il a disparu comme une chauve-souris.

— Et l'anthropologue ?

— Prot lui a dit qu'il y avait probablement plusieurs « chaînons manquants » sur Terre. Elle a voulu savoir où les trouver.

— Mais ils ne le savent pas déjà ?

— Non. Ils ne sont pas en Afrique.

— Où, alors ?

— Il a suggéré qu'elle se rende en Mongolie.

— En Mongolie ? Comment les premiers hommes ont-ils pu passer par la Mongolie en partant d'Afrique ?

Elle me lança un regard exaspéré, à la prot.

— Ils n'avaient pas de voiture, à l'époque, docteur B. Il faut croire qu'ils y sont allés à pied.

— J'en conclus qu'elle est en route pour la Mongolie ?

— Elle part la semaine prochaine.

— Vous vous rendez évidemment compte qu'il nous faudra un temps considérable avant de savoir si prot avait raison.

— Pas du tout. On le sait déjà.

— Comment ça ?

— Que doit-il faire, à la fin, pour vous prouver qu'il ne raconte pas n'importe quoi ? Jusqu'ici, tout ce qu'il a dit au Dr Flynn était exact, non ?

— Peut-être. Mais les érudits comme lui ne connaissent que ce qui a déjà été découvert. Il ne peut pas déduire des choses que tout le monde ignore encore.

— Ce n'est pas un érudit. Il vient de k-pax.

Nous nous étions déjà retrouvés dans ce genre de situation. Je la remerciai de son compte-rendu et lui dis que j'avais une autre faveur à lui demander.

— Tout ce que vous voudrez, docteur B.

— Nous devons vérifier si Bert a eu une fille, dans le passé. On n'en a aucune trace, mais peut-être l'info s'est-elle perdue, de même que la disparition de Robert s'est transformée en suicide, en 1985.

— Je vais entreprendre des recherches. Mais d'abord, j'ai besoin de précisions.

Je lui tendis une feuille arrachée à mon bloc-notes, sur laquelle j'avais résumé toutes les données pertinentes. En un éclair, elle avait disparu. J'espérais seulement qu'elle obtiendrait le même succès que lorsqu'elle avait découvert la véritable identité de prot, cinq ans plus tôt.

Juste après son départ, Kaus Villers entra. Je crus qu'il venait m'entretenir de l'un de ses patients, ou me faire une suggestion concernant l'un des miens, chose qu'il adorait en général. Au lieu de quoi, il passa un quart d'heure à se lisser le bouc en me racontant l'histoire de Robin des Bois. Il désirait savoir ce que je pensais des implications morales de ce mythe dans la société moderne. Je lui répondis que, selon moi, les gens ne devraient pas rendre la justice eux-mêmes, mais que s'ils prenaient cette décision, ils devaient être prêts à en payer les conséquences. À en juger par la nature de ses grognements, je crus comprendre qu'il n'appréciait pas la réponse.

Le matin précédant ma nouvelle séance avec Rob, je restai un moment assis dans mon bureau, à penser à lui et à Sarah. Qu'avait-il pu se passer qui l'avait empêché d'avoir une relation intime avec sa future femme, qu'il aimait tendrement? Était-ce lié au fait qu'elle portait l'enfant d'un autre ?

Même dans les circonstances les plus favorables, les relations sexuelles font partie des choses les plus complexes auxquelles sont confrontés les êtres humains. La plupart d'entre nous découvre cette réalité petit à petit, à l'école, dans la rue, dans les films ou à la télé.

Certains ont droit à un exposé de la part de leur père ou de leur mère, souvent tiré d'un manuel emprunté à la bibliothèque municipale. La majorité des parents sont cependant aussi ignorants dans ce domaine que leurs enfants.

Le meilleur endroit où tout apprendre, sur le sexe comme sur tout le reste, reste l'école. Mais ce principe est très contesté depuis quelques années. Résultat de ce vide flagrant : le nombre de grossesses parmi les adolescentes et les maladies vénériennes qui ravagent notre société. Les gosses apprennent plein de choses sur le sexe, mais entre eux.

Ma première expérience dans ce mystérieux domaine fut des plus mal informées. Par un après-midi d'août caniculaire, ma mère partit faire des courses, nous laissant seuls à la maison, Karen et moi. À

l'époque, nous avions quatorze ou quinze ans. Nous avons passé le temps à jouer avec le système d'arrosage du jardin, à passer sous le jet, tant et si bien que nous nous sommes retrouvés trempés, nos shorts et nos T-shirts rendus quasiment transparents par l'eau. Nous nous sommes « accidentellement » rentrés dedans et, de fil en aiguille... eh bien, c'est toujours la même histoire. Après ça, Karen était persuadée d'être enceinte, et moi d'être un violeur. Nous ne nous sommes plus touchés pendant deux ans.

Pourtant, en dépit de tous les tabous et de tous les obstacles, au prix de quelques faux pas et erreurs, la plupart d'entre nous finit par trouver un partenaire qui lui convienne et par vivre une vie sexuelle plus ou moins épanouissante. Pourquoi pas Rob ?

Plus tard dans la matinée, Will, qui avait repris les cours mais faisait toujours un saut de temps en temps au MPI pour discuter avec Dustin et d'autres patients, passa dans mon bureau et m'invita à déjeuner à l'extérieur avec lui. Bien que ce ne soit pas dans mes habitudes, je le suivis dans un restaurant du quartier.

Sachant que je devrais manger léger si je ne voulais pas m'écrouler de sommeil une heure après, j'optai pour une soupe et une salade.

Will, qui a un bon coup de fourchette, commanda un menu plus conséquent.

Alors qu'il est en général plein d'une insatiable énergie, je le trouvais réservé et anxieux. Il se contenta de picorer dans son assiette, ayant visiblement eu les yeux plus gros que le ventre. Je ne suis peut-être pas le meilleur père au monde, mais même moi, je voyais que quelque chose le tracassait et j'avais mon idée sur la question : Dawn, sa petite amie, devait être enceinte.

Mon propre père, qui a vécu durant la Dépression - et n'a jamais pu l'oublier -, ne me laissait jamais sortir de table s'il restait une miette de nourriture dans mon assiette. C'est là une habitude que j'ai reprise à mon compte ; je vidai donc l'assiette de Will dans mon reste de salade.

Sa petite amie n'était toutefois pas enceinte (du moins, à ma connaissance). C'était pire que ça. Il doutait d'avoir fait le bon choix en se lançant dans la médecine ! Ce refrain m'était familier, puisque j'avais traversé les mêmes turbulences, trente-cinq ans plus tôt. Et j'avais connu des étudiants qui, faute de pouvoir supporter la pression, avaient finalement abandonné. L'un d'eux s'était suicidé, un autre avait sombré dans la drogue. Voilà ce qui m'inquiétait le plus, Will ayant déjà eu ce problème.

Tout en engloutissant son déjeuner, je lui parlai de mes propres doutes, à son âge, et l'assurai qu'il était naturel pour un étudiant en médecine, et même pour un médecin, de remettre en question ses capacités, de se sentir parfois débordé par cette responsabilité effrayante, la vie et la mort de ses patients. Mais je lui rappelai aussi que tels étaient les risques du métier. Que, comme tout le monde, lui aussi commettrait des erreurs. Que personne n'était parfait et qu'on ne pouvait que donner son maximum. Et que, dans son cas, ce maximum était de grande qualité. Même prot l'avait dit.

— Prot a dit ça, p'pa ?

— Il affirme que tu seras un très bon médecin.

— Eh bien, si prot le dit, c'est peut-être que j'en suis capable, finalement.

Bien qu'un peu jaloux que ce soit une remarque de prot et non une des miennes qui ait finalement fait pencher la balance du bon côté, je me sentis soulagé de voir que le problème semblait résolu. Will avait soudain retrouvé l'appétit. Comme j'avais mangé tout son plat, il commanda un énorme dessert. Pour lui tenir compagnie, j'en fis autant, et nous discutâmes de Dustin et d'autres patients. Il finit par repousser son assiette et passa au café.

Je lui demandai s'il avait terminé. Il acquiesça. Comme il n'avait pas tout à fait fini, je raclai ce qui restait de son dessert.

Ç'avait été un déjeuner merveilleux, comme je n'en avais jamais eu avec mon propre père. Mais

il me fallait retourner travailler et essayer d'être un bon médecin en dépit de mes propres appréhensions, le tout un vendredi après-midi, et le ventre bien rempli.

— Ah ! Des cerises ! Impossible de s'arrêter à une !

— Prot ! Où est Robert ?

Slurp, scronch, scronch, scronch.

— Il a pris sa journée.

— Qu'est-ce que vous entendez par « Il a pris sa journée » ?

— Il ne veut pas vous parler, aujourd'hui. Accordez-lui son week-end. Il reviendra. Cronch, cronch. Une cerise ?

— Non, merci. Pourquoi serait-il plus disposé à me parler lundi qu'aujourd'hui ?

— Il faut qu'il retrouve la force psychique de le faire.

— Nous allons manquer de temps, prot.

— On a déjà abordé le problème, non? Ayez un peu confiance en moi, doc. Ce genre de choses, ça ne se commande pas. À moins que vous préfériez souffler dans votre petit sifflet et le replonger dans le même état qu'il y a un mois ?

— Il est aussi mal en point ?

— Vous êtes en train d'aborder un sujet qu'il a tenté d'oublier tout au long de sa vie.

— De quoi s'agit-il ? Vous savez ce qui lui est arrivé ?

— Nan. Il ne me l'a jamais raconté.

— Alors comment savez-vous que...

— Je lui rends visite depuis 1963, ça vous revient ?

— Alors que fait-on maintenant ?

— Il est presque prêt. Laissez-lui juste un peu de temps.

À ce stade de l'entretien, le seul bruit audible sur la cassette est celui d'un pied qui tape contre une chaise -probablement le mien.

— Prot?

— Que voulez-vous, kemo sabe?

— Pensez-vous qu'il serait plus à l'aise s'il vous en parlait à vous, pour commencer ?

— Je n'en sais rien. Vous voulez que je lui demande ?

— Oui, s'il vous plaît.

Prot contempla le plafond pendant un long moment. De façon totalement impardonnable, je bâillai. Sans relever cette grossièreté évidente, prot s'exclama :

— Bien joué, docteur b. ! Il préfère effectivement se confier à moi en premier. Mais il ne veut pas que je vous répète tout ensuite. Il tient à le faire lui-même.

— Et il est d'accord pour vous en parler maintenant ? Dans un geste de frustration qui m'était devenu familier, prot tendit les mains devant lui.

— Gene, gene, gene ! Combien de fois faudra-t-il que je vous le rabâche ? Attendez lundi. Il me parlera à moi le matin, et à vous l'après-midi. Moi, je trouve que c'est un marché équitable, non ? Je serais vous, j'accepterais.

— C'est d'accord.

— Voilà qui est raisonnable.

À travers mes paupières lourdes, je le regardai engloutir avec entrain un kilo entier de cerises.

— Eh bien, il nous reste un peu de temps, fis-je remarquer. Peut-être que vous, vous voudrez bien répondre à quelques questions.

— Volontiers. Sauf si elles portent sur le moyen de concevoir des bombes plus efficaces ou de contaminer d'autres PLANÈTES.

Je ne lui demandai pas de préciser avec quoi nous étions censés les contaminer. Je préférais ressortir ma vieille liste, celle que j'avais rédigée pour le pique-nique, mais que je n'avais jamais eu l'occasion de lui soumettre. Bien sûr, j'avais un but précis : j'espérais que ses réponses me renseigneraient sur le fonctionnement de son esprit imprévisible - et de celui de Robert.

— Lors de votre première visite, il y a cinq ans, vous m'avez déclaré plusieurs choses qui sont restées en suspens. Pouvons-nous y revenir aujourd'hui ?

—• Je ne vois pas ce qui pourrait vous empêcher de poser vos questions sans fin, gino.

— Merci, je prends ça pour un compliment. Au fait, certaines m'ont été envoyées par des lecteurs de K-PAX.

— Magnifique !

— Vous êtes prêt ?

— Allez-y, tirez !

— Pas la peine de vous montrer sarcastique, prot. Tout d'abord : que veut dire « k-pax » ?

Il prit une posture raide et pompeuse et se mit à articuler clairement : — Le « K » désigne la catégorie de PLANÈTES la plus élevée, la dernière étape dans le processus d'évolution, la perfection en termes de paix et de stabilité. « pax » signifie « lieu de plaines et de montagnes violettes ».

— À cause de vos deux soleils rouge et bleu.

Il se détendit à nouveau.

— Bingo !

— Alors, « b-tik », qui désigne la Terre, est l'avant-dernière catégorie ?

— Exact ! Mais ne me demandez pas comment est la catégorie « A ».

— Pourquoi?

— Parce qu'il s'agit de MONDES qui ont déjà été détruits par leurs habitants. Avant ça, ils étaient au stade B.

— Je vois. Et le « tik » ?

— « Belle eau bleue mouchetée de nuages blancs. »

— Ah, je comprends.

— Je commençais à en douter...

— D'accord. Et Tersipion ?

— Oh, ça, c'est le nom qu'eux lui ont donné. Nous, nous l'appelons f-sog.

— OK. Parlez-moi des créatures que vous avez eu l'occasion de croiser. Comme les insectes géants sur... euh... f-sog, par exemple.

— Un peu d'imagination, doc. Tout ce qu'il est possible de concevoir, et bien plus, existe quelque part. Rappelez-vous qu'il y a plusieurs milliards de planètes habitées, rien que dans notre GALAXIE, sans parler de quelques comètes. Votre espèce ne parvient pas à imaginer quoi que ce soit qui fonctionne différemment d'elle. Vos «

experts » n'arrêtent pas de répéter que la vie est impossible à tel endroit, parce qu'il n'y a pas d'eau ou pas d'oxygène, ou je ne sais quoi. Eh, oh, ouvrez les yeux, prenez un petit hoobah !

Ce qui devait vouloir dire « café », en pax-o. J'aurais rêvé d'en siroter un. Je repensai à l'un de mes anciens patients, qui s'endormait n'importe quand, même en plein acte sexuel.

— Passons à des questions plus générales.

— Euh... Eisenhower?

— Non, pas lui. Vous m'avez dit un jour que les K-PAXiens envisagent de voyager dans le temps, dans l'avenir, notamment. Vous vous rappelez ?

— Bien sûr.

— Ce qui implique que vous êtes déjà capables d'aller dans le passé ?

— Pas dans le sens où vous l'entendez. Réfléchissez, si des êtres étaient capables de revenir de, disons, 2050, pourquoi ne l'auraient-ils pas déjà fait ?

— Peut-être l'ont-ils fait.

— Je n'en vois aucun dans le coin. Et vous ?

— Alors voyager dans le passé est impossible ?

— Pas du tout. Mais peut-être que les êtres du futur ne veulent pas mettre les pieds ici, ou que l'avenir de la TERRE est limité.

— Et k-pax ? Elle grouille d'êtres venus du futur ?

— Pas que je sache.

— Est-ce que ça signifie que...

— Qui sait?

— Très bien. Vous aviez aussi mentionné une « quatrième dimension spatiale ». Vous l'avez déjà

vue ?

— Une fois ou deux.

— Alors, elle existe ?

— De toute évidence. En fait, en retournant sur k-pax, j'ai réussi à tomber dessus. C'était merveilleux, j'en avais toujours rêvé. - Il marqua une pause. - Mais je suis retombé assez vite. Question de gravité, probablement.

— Sûrement, oui. OK, revenons sur Terre, une minute.

— Je sais que c'est joli, mais...

— C'est ravissant. Voyons... Vous m'avez dit il y a longtemps que nous autres humains étions « obsédés par l'énergie solaire, éolienne, géothermique, et que nous n'avions aucune idée des conséquences de nos actes ». Pouvez-vous préciser votre pensée ?

— Écoutez, que se passe-t-il quand on endigue un fleuve et qu'on exploite toute son énergie ? On inonde tout et le fleuve lui-même n'est plus qu'un mince filet d'eau. Alors que se passerait-il, selon vous, si vous aviez des moulins à vent partout ?

— Je ne sais pas. Quoi ?

— Servez-vous de votre caboche ! Pour commencer, votre climat s'en trouverait modifié. Au point que vous auriez l'impression de ne plus être dans le même MONDE. D'ailleurs, c'est déjà ce qui est en train de se passer, ça vous a échappé ? Les inondations, la sécheresse, les tornades et les ouragans à la chaîne... vous avez l'embarras du choix.

— Mais on n'a pas tant de moulins à vent que ça, sur Terre.

— C'est bien ce que je dis ! Et que va-t-il se passer quand il y en aura encore plus ? Sans parler des dégâts sur les marées, et sur les températures. Et puis vous en profitez aussi pour consommer le peu d'énergies fossiles qu'il vous reste et pour tout ravager, comme si demain n'existait pas.

— Mais, prot... tout a des conséquences sur l'environnement, tout pollue. Jusqu'à ce que nous maîtrisions la fusion nucléaire, comment sommes-nous censés chauffer nos maisons ? Ou faire tourner les machines ?

— Comment, je vous le demande.

— Alors nous sommes condamnés ?

— Vous pourriez essayer de réduire la population de cinq ou six milliards.

À ce stade de l'entretien, j'avais beaucoup de peine à garder les yeux ouverts.

— Mais vous ne pensez pas que nous sommes sur la bonne voie ? On s'inquiète beaucoup de l'environnement, ces temps-ci.

— De l'environnement ? Vous voulez parler de votre environnement.

— Eh bien, oui.

— Et pour que votre environnement soit plus supportable pour vous, vous vous mettez à recycler les canettes de bière et à planter des arbres... C'est de ça que vous me parlez ?

— C'est un début, non ?

— Recycler, c'est comme mettre un pansement sur une tumeur, doc.

Et vous allez les planter où, vos arbres, quand il n'y aura plus de place nulle part ?

— C'est ce que vous vouliez dire, dans votre rapport, quand vous écriviez que nous n'étions encore que des enfants ?

Le regard de prot glissa sur le plafond, comme souvent lorsqu'il essayait de trouver des mots que je sois capable de comprendre. Je tentai vainement de réprimer un nouveau bâillement.

— Je vais le formuler autrement : lorsque vous arrêterez d'encenser la tuerie, lorsque la maternité deviendra un concept moins important que celui de la simple survie - pas seulement votre survie, mais celle de toutes les autres créatures sur cette planète -, vous serez en voie de devenir adultes.

— Les lions tuent, eux aussi ! Ainsi que les aigles, les ours et...

— Ils n'ont pas le choix. Vous, si.

— Vous tuez des plantes, n'est-ce pas ?

—

Les plantes n'ont ni cerveau, ni système nerveux. Elles ne ressentent ni douleur, ni angoisse.

— C'est votre critère principal ?

— C'est le seul critère qui compte.

— Et les insectes ?

— Ils ont un système nerveux, non ?

— Et vous pensez qu'ils ressentent la douleur ?

— On vous a déjà marché dessus ?

— Pas littéralement, non.

— Alors essayez d'imaginer l'effet que cela produit.

— Et les bactéries ? Les champignons ?

— Servez-vous !

— J'en déduis que vous êtes contre l'avortement ?

— Vous parlez de fœtus humains, je suppose ?

— Oui.

— S'il est en mesure de ressentir la douleur et l'angoisse, alors oui, je suis contre.

— Et c'est le cas ?

—

La veille de la naissance, c'est certain. Le lendemain de la conception, il n'est pas plus sensible qu'un grain de sable.

— Alors où placez-vous la limite ?

— Gene, c'est un débat sans fin, vous ne croyez pas ? Je sentis qu'il fallait mettre fin à la séance, ou bien je m'endormirais sur mon bureau.

— Prot... quand partez-vous ?

Il roula de gros yeux durant quelques instants - sa version à lui du petit sourire narquois.

— Je ne sais toujours pas, mon pote. Mais une chose est sûre, j'ai arrêté trois dates, ce coup-ci... au cas où.

Je me sentis soudain parfaitement réveillé.

— Trois dates ?

— Au cas où les choses se compliqueraient encore.

— Avec Robert?

— Avec tout.

— Pouvez-vous au moins me dire si vous comptez emmener des patients avec vous ?

— Ad hocforgal *Vous n'allez pas remettre ça !* >

— Cassandra?

Il haussa les épaules.

— Jackie ?

— Nan.

— Pourquoi?

— C'est elle la plus heureuse, dans ce foutu trou !

— Et...

— Peut-être bien. Elle n'est pas heureuse, à l'évidence. Mais vous avez tellement à apprendre d'elle !

— De Frankie ? D'une femme incapable d'aimer ?

Il me regarda d'un air de dégoût, presque de colère.

— Parfois, j'ai vraiment l'impression que ces petites visites sont une perte totale de temps. Ce que vous appelez « aimer » est au coeur de votre problème. Vous avez tendance à limiter ce concept à vous-même et à votre famille. Discutez avec Frankie, doc. Vous apprendrez beaucoup. Et cela vaut aussi pour tous vos autres patients.

Et je me demandai soudain si le problème de Robert n'était pas davantage lié à l'amour qu'au sexe. Avait-il été d'une manière ou d'une autre trahi par sa femme et sa fille ? Ou par un autre être proche ?

— Il me reste beaucoup de questions à vous poser, mon cher ami extraterrestre. Mais... disons que je vais les garder pour plus tard.

— Ça tombe très bien. J'ai plein d'autres choses à faire.

— À propos, au cas où je n'aurais pas l'occasion de vous en reparler, merci pour tout. Non seulement pour Robert, mais aussi pour Rudolph, pour Michael et pour certains des autistes, aussi. Vous avez obtenu plus de résultats en quelques semaines que nous tous en cinq ans.

— Au risque de me répéter, vous en êtes aussi capable. Tout ce qu'il faut, c'est éliminer toutes ces conneries que vous avez dans la tête.

— Facile à dire, pour vous.

Ce soir-là, après le dîner, ma femme refusa de me laisser travailler, consulter mes papiers ou même feuilleter une revue médicale. Elle mit la cassette de La Maison du docteur Edwards, un de mes films préférés, et suggéra que je commence à chercher une maison pour notre retraite. Dans les minutes qui suivirent, et avant même que Gregory Peck n'entre en scène, je l'avais quant à moi quittée, pour sombrer dans le sommeil. Je rêvai que prot s'était complètement intégré à Robert, qui n'était plus ni timide ni déprimé, mais ouvert et confiant. Il ne manifestait aucun des traits de caractère de prot - il ne voyait pas les rayons ultraviolets, par exemple. D'autres signes apparaissaient pourtant clairement, qui prouvaient la présence de ce dernier. Son talent pour les maths et la science s'était considérablement développé et il envisageait d'entrer à l'université.

D'un autre côté, son complexe d'ordre sexuel n'avait pas disparu.

Puis mon rêve prit un tour inattendu. Prot entra en volant, accompagné de Michael. Tous deux avaient des ailes dans le dos, ainsi que Robert, et tous trois tourbillonnaient dans les airs, me faisant signe de les rejoindre. Puis Russell, semblable à un ange tout droit sorti de l'Apocalypse, avec une auréole et tout le reste, décolla à son tour. Les autres patients apparurent un à un, volant en formation parfaite, de plus en plus haut, prot en tête, jusqu'à ne plus former qu'un point sur fond de soleil. Et moi je battais désespérément des bras, incapable de quitter le sol. J'essayais d'appeler à l'aide, mais aucun son ne sortait de ma gorge. En fait, j'arrivais à peine à respirer...

Lorsque je me réveillai, je vis Karen qui me regardait avec un sourire - ce sourire qui sous-entend : « Comme c'est mignon. » Je devinai que j'avais ronflé. Le film était terminé.

— Tu as trouvé où on pourrait prendre notre retraite ?

— Non, mais je suis bien décidé à y réfléchir.

Le lendemain, un samedi, je me rendis à l'hôpital. Mon travail ne fut cependant pas des plus efficaces. Je me sentais mou, sans énergie, pas moi-même. Sur mon bureau, je retrouvai un article que je n'avais pas eu le temps de corriger, ainsi que deux billets pour le Carnegie Hall

L'après-midi même, et que j'avais complètement oubliés. C'était Howie, ancien patient et lui-même musicien émérite, qui me les avait envoyés. J'appelai Karen, mais elle avait un tournoi de bowling qu'elle ne voulait pas manquer.

Dieu sait pourquoi, je pensai à prot. Il n'était pas dans les locaux, aussi tentai-je le jardin. Je le trouvai en train d'examiner les tournesols, qui devaient ressembler pour lui à une rangée d'étoiles en feu.

— J'adorerais entendre Howie jouer ! s'exclamat-il devant mon offre.

— Alors dépêchez-vous de vous préparer, il faut qu'on parte tout de suite.

— Je suis prêt, me répliqua-t-il, déjà en route vers le portail.

Prot s'engagea immédiatement dans une conversation avec le chauffeur de taxi, qui avait vu sa photo à la télévision.

— Content de vous voir de retour, lança-t-il à notre extraterrestre.

J'espérais que vous pourriez faire quelque chose contre cette foutue chaleur.

— Désolé, vieux, répondit prot. Ça dépend de vous. Ce qui coupa court aux effusions. Plus tard, nous passâmes devant des gosses qui se tiraient dessus avec des mitraillettes en plastique.

— Je vois que vous apprenez toujours à vos enfants à tuer, me lança-t-il.

Et je songeai : Je ne peux vraiment l'emmener nulle part!

Le monde dans les rues sembla le mettre d'humeur massacrate.

Lorsque je lui demandai quel CD il emporterait s'il devait s'échouer sur une île déserte, il aboya :

— Où voudriez-vous que je trouve un lecteur de CD sur une île déserte ?

Cependant, le concert remporta un franc succès. Prot sembla capable de distinguer le jeu de Howie de celui des autres violonistes de la formation.

— Joli vibrato. Mais il joue un peu plat, comme toujours.

Lorsque les musiciens attaquèrent le morceau final, le fameux octuor de Mendelssohn, quelqu'un au balcon cria : « Mais vous allez arrêter de tousser, bon sang ! » Les nuisances cessèrent brusquement, de même que la musique. Tout l'orchestre et la moitié du public se levèrent pour applaudir. Prot éclata de rire. Puis la salle replongea dans un silence absolu.

Jamais je n'avais entendu une interprétation aussi magnifique de ce morceau.

Après le concert, nous rendîmes une petite visite à Howie. L'air beaucoup plus jeune que cinq ans auparavant, il fut ravi de revoir prot et voulut tout savoir de son retour. Prot éluda la question. Howie s'enquit également de la santé de Bess, et demanda quels patients étaient toujours chez nous.

— Ils me manquent, se lamenta-t-il. En fait, c'est tout l'hôpital qui me manque.

— Vous voulez revenir ? lançai-je comme une boutade.

— J'y réfléchis, répondit-il le plus sérieusement du monde. Sauf s'il reste une place pour moi dans le car puor K-PAX.

Prot n'acquiesça pas, mais ne refusa pas non plus.

Le lundi matin, Villers arriva en retard à la réunion du personnel. Il expliqua que sa femme était malade et qu'il avait dû l'emmener chez le médecin. Ils avaient ensuite été retardés près de la voie ferrée de Long Island, un Dummkopf ayant tiré le signal d'alarme sans raison apparente.

Il fut donc encore plus abattu par la volonté exprimée par prot de refuser l'argent de la chaîne pour son apparition télévisée. Mais il proposa un plan de rechange : un appel de fonds auprès des téléspectateurs, avec un numéro gratuit pour les promesses de dons. La date arrêtée tombait le mercredi 20 septembre. Le 20

septembre ! Le jour du départ de prot ! À moins bien sûr qu'il n'ait changé d'avis et décidé d'avoir recours à une autre de ses trois dates, quelle qu'elle fût...

Goldfarb souleva un nouveau problème, qui ne m'avait pas traversé l'esprit. Puisque mes tentatives pour faire sortir Robert de sa coquille avaient été couronnées de succès, était-il possible que ce soit lui, et non prot, qui apparaisse lors de l'émission ? J'expliquai que cela me paraissait peu probable, compte tenu de la réticence de Robert à se manifester hors de mon cabinet. Beamish souligna qu'avec prot, on n'était jamais sûr de rien. Je ne sus que répondre à cela.

Je me contentai donc d'évoquer la nouvelle information que prot avait obtenue de Bert, laquelle passa complètement inaperçue face au compte-rendu enthousiaste de Menninger. Charlotte avait réussi à amadouer un des agents de sécurité et à l'attirer dans sa cellule, où elle lui avait pratiquement arraché le nez et un testicule, le tout avec les dents. Notre chef de la sécurité avait bien sûr été informé de ce malheureux incident et chargé de mettre en garde tous ses hommes.

Villers, toujours d'une humeur massacrant, évoqua ensuite la visite prévue du cétologue et d'autres scientifiques. Il voulait savoir combien nous récolterions pour ces « consultations » avec prot, et la réponse ne fit qu'ajouter à son irritation. Thorstein, qui se comportait décidément de plus en plus comme l'homme de main de Klaus, proposa d'exiger des sommes faramineuses en échange d'entretiens avec l'alter ego de Robert, notamment si des informations utiles ou rentables se dégageaient desdits entretiens.

Le dernier point à régler était la visite le lendemain matin de l'un des plus éminents psychothérapeutes du monde, qui venait passer la journée chez nous (on fit circuler une brève biographie) ; en outre, une personnalité de la télévision, auteur de *La Psychologie populaire*, devait débarquer elle aussi un peu plus tard dans le mois.

C'est alors que la conversation, comme souvent, se mit à dévier vers le base-ball, les restaurants, le week-end d'un tel, les prouesses au golf d'un autre... Quant à moi, je réfléchissais au départ de prot, me demandant quand il surviendrait. Pas avant l'émission de télé, en tout cas. Et si l'appel de fonds était un succès et qu'il réussisse à faire rentrer assez d'argent

pour financer les nouveaux bâtiments, que diable se passerait-il ensuite ?

Après le déjeuner, prot lança une chasse au trésor improvisée, sans préciser la nature du trésor en question.

Les patients ne se firent pas prier et passèrent le reste de l'après-midi à ratisser joyeusement la salle commune, la salle à manger et la salle de lecture, en quête du trésor « enfoui ». Personne ne savait ce qu'il cherchait, mais la joie et l'excitation étaient à leur comble.

J'étais un peu contrarié. Prot ne m'avait pas prévenu, même si, techniquement parlant, il ne s'agissait pas d'une « activité thérapeutique » - dont il était convenu qu'il m'informerait à l'avance.

J'observai avec un mélange d'amusement et de mélancolie nos pensionnaires se jeter à corps perdu dans cette entreprise, remuant ciel et terre pour trouver un moyen de rendre leur vie plus gratifiante ou, du moins, plus supportable.

Certains membres du personnel se joignirent même au jeu et soulevèrent chaises et tapis. Pour être franc, je mis moi-même la main à la pâte, espérant dénicher quelque chose qui me remonterait le moral, qui éclairerait ma journée. Peut-être cherchais-je la vie parallèle que j'avais perdue, celle dans laquelle mon père n'était pas mort, où j'étais devenu chanteur d'opéra, cette vie dont je rêve de temps en temps.

Pendant toute la durée de la chasse, prot demeura introuvable.

Personne ne l'avait vu partir. Ainsi devint-il l'objet de nos recherches.

Bien qu'assez frustré par ce nouveau rebondissement, je ne me montrais pas vraiment inquiet - cela s'était déjà produit. J'étais certain qu'il serait de retour pour la séance suivante. Et ce n'est que peu de temps après sa disparition que je vis Giselle accourir, hurlant qu'il avait reparu, ce qui provoqua les hourras de ses disciples. Ce pour quoi il était parti ne lui avait visiblement pas demandé beaucoup de temps.

Ce jour-là, mon rêve ne se réalisa pas, pas plus que ceux des autres.

Mais chacun des patients avait poursuivi son fil de soie, si ténu, invisible aux autres. De quoi leur donner l'espoir d'un monde meilleur, comme un second souffle, fragile mais réel.

Lorsque prot entra, suivi d'un chat, je me demandai si ma frustration se lisait sur mon visage. Il s'assit et arrêta son choix sur une prune, qu'il partagea avec son « ami ». Je ne savais même pas que les chats aimaient les fruits.

— Où est Robert?

— Il ne va pas tarder. Il reprend des forces. De plus, ajouta-t-il d'un air malicieux, je n'ai plus

souvent l'occasion de manger des fruits.

— Vous voulez me raconter où vous êtes allé, ce matin?

— Pas vraiment.

— Vous aviez promis de me prévenir de vos projets, n'est-ce pas ?

— Ça n'avait rien d'un projet, c'était un coup de tête.

— Où êtes-vous allé ?

— J'avais des invitations à distribuer.

— En personne?

— Je ne suis pas une « personne », rappelez-vous. Je suis un être.

— Pourquoi ne pas les avoir mises au courrier ?

— Je voulais être certain qu'elles arriveraient à destination.

— C'est-à-dire aux gens que vous projetez d'emmener avec vous sur k-pax ?

— Certains sont des gens, d'autres non.

— Alors, combien d'invitations y avait-il ?

Je n'attendais pas de réponse, pourtant il répliqua d'un air ravi : — Jusqu'ici, une petite douzaine. Il reste beaucoup de places.

Je le fixai du regard.

— La prochaine fois que vous serez pris d'un « coup de tête », vous voudrez bien m'avertir ?

— Avec plaisir.

— Merci. Maintenant... où en est Robert ?

— Et où en est hi...

— Bon sang, prot, vous a-t-il appris ce qui lui était arrivé, quand il avait cinq ans ?

— Oui, et permettez-moi de vous dire que vous autres humains, vous êtes tous malades !

— Pas tous, prot. Seulement certains d'entre nous.

— D'après ce que j'ai vu, vous êtes tous capables d'à peu près n'importe quoi.

Nous restâmes ainsi à nous observer pendant un moment. Cinq ou six prunes plus tard, il cracha le dernier noyau dans le saladier et, le chat confortablement blotti sur ses genoux, croisa les mains derrière sa nuque, visiblement rassasié. Ses paupières se fermèrent. Soudain il se pencha en avant et serra ses bras autour de lui. Les yeux de Robert s'ouvrirent avec difficulté. Il paraissait affaibli, ébranlé, comme s'il avait perdu toute confiance en lui. En somme, il semblait revenu en arrière. D'instinct, il caressa le chat, qui se mit à ronronner bruyamment.

— Bonjour Rob, c'est un plaisir de vous revoir. Comment vous sentez-vous, aujourd'hui ?

— J'ai peur.

— Faites-moi confiance. Rien de mal ne vous arrivera ici. C'est votre refuge, vous vous souvenez ? Nous allons juste discuter un peu, de ce que vous voudrez. De ce qui vous passera par la tête. On ira à votre rythme.

— D'accord. Mais j'ai quand même peur.

— Je comprends.

Il resta assis là, à me regarder en silence pendant plusieurs précieuses minutes. Je saisis l'occasion.

— Est-ce que vous voudriez me parler de l'époque où votre père était à l'hôpital ?

Son regard se posa sur le sol.

— Oui.

J'exultais. Grâce à prot, Robert avait fait de tels progrès que même l'hypnose ne se révélait plus nécessaire.

—

Vous êtes allé vivre chez votre oncle Dave et votre tante Catherine, c'est bien ça ?

— Oui, fit-il dans un murmure.

— Ils sont du côté maternel ou paternel de la famille ? Rob releva lentement les yeux.

— **Oncle Dave était le frère de maman.**

— **Et Catherine sa femme ?**

— **Non. Sa sœur. La sœur de maman.**

— **Ils vivaient ensemble ?**

— **Aucun des deux ne s'est jamais marié.**

— **D'accord. Vous pouvez m'en dire un peu plus, sur eux ?**

— **Ils étaient tous les deux gros. Costauds. Ma mère est un peu ronde, elle aussi.**

— **Quoi d'autre ? Comment étaient-ils ?**

— **Pas très gentils.**

— **Plus précisément ?**

— **Ils étaient méchants. Cruels. Mais personne ne le savait, quand je suis allé vivre chez eux.**

— **En quoi se montraient-ils méchants ?**

— **Oncle Dave a tué mon petit chat. Inconsciemment, il prit l'animal dans ses bras et le serra contre lui.**

— **Il l'a tué ? Pourquoi ?**

— **Il voulait me donner une leçon.**

— **Quelle leçon?**

Robert devint soudain très pâle. Son visage se tordit de tics incontrôlables.

— **Je... je ne sais plus.**

— **Essayez de vous rappeler, Rob. Je pense que vous êtes prêt à en parler. Qu'est-ce que votre oncle vous a fait ? Vous voulez bien me raconter ?**

Il y eut un long silence. J'étais sur le point d'avoir recours à l'hypnose, lorsqu'il articula, d'une voix à peine audible : — Je dormais sur le canapé du salon. La première nuit, il est descendu et il m'a réveillé.

— **Pourquoi vous a-t-il réveillé ?**

— Il voulait venir dans le lit avec moi.

— Et c'est ce qu'il a fait ?

— Oui. Je ne voulais pas. Il n'y avait pas assez de place pour nous deux, sur le canapé. Mais il s'est allongé quand même.

— Et ensuite ?

— Il a mis la main dans mon pyjama. Je répétais : « Non ! », mais lui, il ne m'écoutait pas. Il m'écrasait contre le dossier du canapé, je ne pouvais plus bouger.

— Ensuite ?

— Il m'a léché le visage avec sa grosse langue. Et puis il m'a touché pendant longtemps, jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que quoi, Rob ?

— Jusqu'à ce que ça grossisse.

— Qu'avez-vous ressenti ?

— J'avais peur. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Je ne savais pas quoi faire.

— Que s'est-il passé alors ?

— Il a fini par se lever et il est reparti.

— Comme ça ?

— Il a dit que, si j'en parlais à quelqu'un, il tuerait mon petit chat.

— Et ?

— Devant, sur mon pyjama, c'était tout collant et tout froid. Je ne savais pas pourquoi.

— Où est-il allé ?

— À l'étage.

— Est-ce que ça s'est reproduit ?

— Presque tous les soirs. J'étais allongé là et je priais pour que l'oncle Dave ne descende pas.

— Ça se passait toujours de la même façon ?

— Non. Parfois, il mettait sa bouche en bas. Et puis... et puis, il...

— Je sais que c'est difficile, Rob. Mais il faut essayer de continuer.

— Il voulait que moi je mette ma bouche sur lui ! Oh Papa, au secours !

— Et vous avez accepté ?

— Non ! Je disais : « Non ! Je veux pas ! »

— Et il vous a laissé tranquille, après ?

— Non. Le lendemain, il a tué mon petit chat. Il l'a ramassé et il lui a tordu le cou.

— Et vous étiez présent ?

— Oui.

— Quoi d'autre ?

— Il a dit qu'il m'arriverait la même chose si je ne lui obéissais pas.

— Et il est revenu, cette nuit-là ?

— Oui.

— Et vous l'avez fait ?

— Non. Je ne sais plus. Je... je... je ne m'en souviens plus.

— Quelle est la chose que vous vous rappelez, ensuite ?

— Il est revenu presque toutes les nuits, mais je crois qu'il ne m'a plus embêté. Je dormais.

— Vous arriviez à vous endormir, tout en sachant que votre oncle allait venir vous agresser ?

— Pas exactement. Je ne m'endormais que quand il arrivait et qu'il s'installait sur le canapé. Alors je crois qu'il n'a pas fait grand-chose, après ça.

— Et votre tante Catherine, où était-elle pendant ce temps-là ?

— Elle restait en haut. Elle avait des problèmes cardiaques. Mais parfois, j'ai cru la voir, assise dans les escaliers. Et je l'ai entendue, une fois ou deux.

— Que disait-elle ?

— Rien. Elle faisait juste des petits bruits bizarres. Comme si elle avait du mal à respirer.

— Et ça a continué jusqu'à ce que votre père sorte de l'hôpital?

— Oui. Ils ont tué un chien, aussi.

— Quel chien?

— Je ne sais pas. Un chien errant, je crois. Ils l'ont tué avec un couteau.

— Pourquoi?

— Ils disaient que c'était ce qui m'attendait si je parlais. Oncle Dave m'étranglerait, et tante Catherine me frapperait avec son couteau.

— Vous en avez parlé à quelqu'un ?

— Jamais.

— Très bien, Rob. On va s'arrêter un peu. Visiblement soulagé, il poussa un profond soupir.

— Merci de m'avoir fait confiance. Ça va ?

— Je ne sais pas. Je crois.

Il se remit à caresser le chat. Je le laissai récupérer une minute.

J'aurais déjà dû le renvoyer dans son service, mais je savais que prot pouvait partir à tout moment.

— Rob, je voudrais vous mettre sous hypnose. Vous êtes d'accord ?

Ses épaules s'affaissèrent.

— Je croyais qu'on avait fini pour aujourd'hui.

— Presque.

Il regarda à gauche puis à droite, comme s'il cherchait un moyen de s'échapper.

— D'accord. Si vous pensez que ça peut aider...

Comme la fois précédente, il n'entra pas immédiatement en transe, à la différence de prot. Il se débattit tout le long, résistant de toutes ses forces. Lorsque je fus certain qu'il était « endormi », je l'obligeai à retourner dans le passé mais, cette fois, jusqu'à son cinquième anniversaire. Il me décrivit le gâteau, comment il avait soufflé toutes les bougies. Mais il ne voulut pas me dire son vœu, parce que, sinon, il ne pourrait se réaliser. La scène se passait peu de temps avant que son père soit blessé aux abattoirs et que le petit Robin (son surnom à l'époque) se retrouve contraint d'aller passer quelques semaines chez son oncle Dave et sa tante Catherine. L'idée lui avait plu, au départ. Il les aimait bien ; ils étaient un peu âgés et lui avaient offert un chaton pour son anniversaire. Ses soeurs étaient parties vivre chez une autre tante, à Billings.

— Très bien, Robin. Tu es chez ton oncle et ta tante, et c'est l'heure d'aller se coucher. Où vas-tu dormir ?

— Tante Catherine m'a installé le canapé. Je l'aime bien, le canapé.

Il sent bizarre, mais il est doux et chaud.

— Bien. Tu vas dormir, maintenant ?

— Oui.

— Où est ton chaton ?

— Oncle Dave l'a mis dans la cuisine.

— Très bien. Que se passe-t-il, maintenant ?

— Je suis allongé, j'écoute les criquets. Le chat miaule. Oh... il y a quelqu'un. C'est oncle Dave. Il essaie de venir dans mon lit. Il me pousse.

— Il vient dormir avec toi ?

— On dirait. Mais on est trop serrés. Il me pousse contre le dossier du canapé. Il met son bras autour de moi. Il me touche ! « Non, oncle Dave ! Je veux pas ! » Il met la main dans mon pyjama. Il touche mon truc. « Oncle Dave ! Je t'en prie, non. Je vais le dire ! »

— Et comment réagit-il ?

Le petit Rob, cinq ans, se mit à pleurer.

— Il dit que, si j'en parle, il tuera mon petit chat.

—

Tout va bien, Robin. C'est terminé. Il est retourné en haut.

Repose-toi un petit peu.

Il continua à sangloter, jusqu'à ce que ses pleurs ne soient plus que de petits gémissements.

— C'est bien, Robin. Maintenant, on est une semaine plus tard, tu vas sur le canapé. Comment te sens-tu ?

— J'ai très peur. Il va descendre. Je sais qu'il va descendre. Je peux pas dormir. J'ai trop peur.

— Où est ton chaton ?

— Oh, il l'a tué. Je crois qu'il va me tuer, moi aussi - il se mit à trembler violemment. Oh, il arrive. « S'il te plaît, oncle Dave. Je t'en prie. Je t'en prie, pas ce soir ! »

— Il vient sur le canapé ?

— Non. Il m'arrache ma couverture. Je m'accroche, mais il est trop fort. Maintenant il me retire mon pyjama. Je veux pas voir ça. Je vais dormir, maintenant.

Il ferma les yeux de toutes ses forces.

— Robin ? Tu dors ? Robin ?

Ses yeux se rouvrirent. Mais la peur avait disparu de son regard, remplacée par de la haine à l'état pur. Tous ses muscles étaient tendus à craquer. Il ne souffla mot.

— Rob?

— Non, lâcha-t-il, les dents serrées.

— Qui êtes-vous ?

Il se mit à balancer les pieds.

— Harry.

J'étais abasourdi. Non seulement parce qu'une nouvelle personnalité venait de surgir, mais parce que je compris tout de suite qu'il y en avait probablement d'autres que je ne connaissais pas encore, en train de tout observer et de tout écouter.

—

Harry, s'il vous plaît, dites-moi ce qui se passe. Ses pieds s'immobilisèrent.

— Il s'agenouille à côté du canapé. Son truc est contre ma figure. Il veut que je le mette dans ma bouche.

— Et c'est ce que vous faites ?

— Il le faut, sinon il va tuer Robin. Mais moi, c'est lui que je vais tuer.

S'il touche à un cheveu de Robin, je le tue. Je le déteste ! Je peux pas le blairer ! Je déteste son truc pourri ! S'il touche à Robin, je vais le lui arracher avec les dents. Et puis je le tuerai. Je jure que je le tuerai ! Et elle aussi, cette grosse truie.

Il semblait tout à fait sérieux.

— Ça va, Harry. C'est terminé, maintenant. Oncle Dave et tante Catherine sont remontés. Tu es tout seul. Vous êtes tout seuls, Robin et toi.

Harry continuait de souffler violemment et de cracher, les yeux révulsés, tandis qu'il revoyait le mouvement des silhouettes qui remontaient lentement l'escalier.

— Harry ? Écoute-moi bien. Tu vas dormir, maintenant. J'attends qu'il se calme et qu'il ferme les yeux. Au bout de quelques instants, je murmurai :

— Très bien, Robin. C'est le matin. Robin, réveille-toi.

— Hein?

— C'est toi, Robin ?

— Oui.

— C'est l'heure de se lever.

— Je veux pas me lever, fit-il d'une toute petite voix.

Les tremblements effrayants avaient cessé cependant.

— Je comprends. Tout va bien. Reste un peu allongé, alors. On va avancer dans le temps. Tu grandis. Tu as six ans, sept ans, dix ans.

Tu as quinze ans, maintenant, vingt ans, vingt-cinq ans, trente ans, trente-cinq ans, trente-huit ans. Rob ?

— Oui?

— Comment vous sentez-vous?

— Je n'ai pas très chaud.

— Très bien, je vais vous réveiller, à présent. Je vais compter de cinq à un. Quand j'arriverai à un, vous serez totalement réveillé, vous vous sentirez bien. Cinq... quatre... trois... deux... un - je claquai des doigts. Bonjour, Rob. Comment vous sentez-vous ?

Question inutile. Il ne se sentait peut-être pas si mal, mais il avait l'air malade et épuisé.

— Je peux retourner dans ma chambre, maintenant ?

— Bien sûr. Rob ?

— Oui?

Je me levai, lui posai la main sur l'épaule et le raccompagnai jusqu'à la porte. Il tenait toujours le chat dans ses bras.

— Je pense qu'on a passé le plus dur. Tout ira bien, maintenant.

— Vous le croyez vraiment ?

—

Oui. Dans une ou deux séances, je pense qu'on y verra complètement clair. Et alors vous commencerez à vous sentir mieux.

— Ça a l'air trop beau pour être vrai.

— Pourtant, ça l'est. Et quand vous irez mieux, prot pourra partir sans aucun problème. Vous n'aurez plus besoin de lui.

— J'espère. De toute façon, je n'ai pas l'impression qu'il compte rester très longtemps dans le coin.

— Vous avez une idée ?

— Vous remettez ça, chef. Il n'en sait rien, et moi non plus.

— Prot ! Rob allait juste remonter en salle 2 ! Il haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

—

Avant de partir, dites-moi une chose : y a-t-il des violeurs d'enfants, sur k-pax ?

— Non. Et il n'y a pas de violeurs d'adultes non plus.

Le mardi matin, l'un des plus éminents psychiatres au monde arriva au MPI, afin de passer la journée avec les médecins et le personnel et d'animer une conférence sur son domaine de recherche. Je ne l'avais jamais rencontré, mais j'avais lu la plupart de ses ouvrages, notamment les célèbres Anecdotes sur les maladies mentales et j'avais assisté à ses interventions dans des congrès partout dans le monde. J'étais donc très impatient de le rencontrer.

Il débarqua à l'hôpital vêtu d'une jaquette et d'un chapeau haut-de-forme, sa marque de fabrique. Âgé de plus de quatre-vingts ans, il en paraissait vingt de moins et entretenait sa forme physique à raison de dix kilomètres courus chaque matin avant le petit déjeuner, de cinquante pompes le midi et d'une heure de natation en fin d'après-midi. Entre ces séances, il avalait des vitamines et des sels minéraux par poignées. Il demanda à tous ceux qu'il croisait où se trouvait la piscine. Malheureusement, le Manhattan Psychiatric Institute ne dispose pas encore de ce type d'équipement.

Je n'eus l'occasion de le voir que plus tard. J'avais en effet fait l'impasse sur la toute première réunion pour rendre visite à Russell à l'infirmerie, car celui-ci souffrait d'une grande fatigue physique et psychologique. En dehors de quoi il semblait bien portant, prêchant toujours en vue de la fin du monde prochaine.

Je discutai avec Chak de l'état de Russell, mais il n'entrevoyait pas plus que moi les causes de son mal.

— Ne vous inquiétez pas, m'assura-t-il. Il n'est pas en réel danger.

Il envisageait de le faire transférer à l'hôpital Columbia Presbyterian, pour procéder à de plus amples examens.

— Faites ce qu'il faudra, du moment qu'on ne le perd pas.

En repartant, je passai la tête par la porte de la chambre de Russell pour lui dire au revoir, et le trouvai en pleurs. J'entrai pour lui demander ce qui n'allait pas.

— Quand j'irai au ciel, me répondit-il, j'espère qu'il y aura des hamburgers, le samedi soir...

Je crois que c'était la première fois que je l'entendais dire autre chose qu'une phrase tirée de la Bible.

À 14 heures, ce fut à mon tour de m'entretenir en privé avec mon illustre confrère, dont les livres occupaient une grande partie de la bibliothèque de mon bureau. Il arriva frais comme un gardon - l'effet des pompes, sans doute -, engloutit quelques pilules et s'endormit immédiatement sur sa chaise. L'espace d'un instant, je crus qu'il était tombé raide mort, mais en y regardant de plus près, je vis sa poitrine se soulever sous sa cravate. Désireux de ne pas le déranger, je le laissai dormir. Plus tard, j'appris qu'il s'était écroulé ainsi dans le bureau de tout

le monde. Il réservait visiblement ses forces pour la conférence de 16 heures.

Lorsque je revins le réveiller un peu plus tard pour l'emmener voir Beamish, il acheva la phrase qu'il avait commencée en entrant dans mon bureau et bondit de sa chaise comme s'il avait vingt ans. J'eus du mal à le suivre dans les couloirs.

Disposant d'environ une heure avant la conférence, je décidai de faire un tour dehors. Je rencontrai Lou, qui haletait près du terrain de jeu. Ne l'ayant pas vu depuis longtemps, je fus sidéré de voir combien il avait pris du poids. Son pantalon de maternité était sur le point de craquer. Il avait déboutonné son chemisier jaune vif, qui retombait sur son ventre gonflé comme les pétales d'un tournesol géant. Il était évident qu'il se nourrissait littéralement d'illusions.

Il souffla sur une mèche qui lui pendait dans les yeux.

— Si j'avais su quel calvaire c'était, je n'aurais jamais accepté de devenir mère, grogna-t-il.

On aurait dit qu'il jouait avec quelque chose entre ses doigts.

Probablement son fil de soie à lui.

J'aperçus Dustin qui marchait d'un pas lourd près du mur d'enceinte.

Il paraissait toujours plus agité en fin d'après-midi.

— Pourquoi vous ne fichez pas la paix à Dustin, pour changer? me lança Lou. Si vous disiez à ses parents de le laisser tranquille, ce soir ?

— Ils sont gentils, Lou. Et puis, ce sont ses seules visites.

— Mais ils le rendent dingue !

C'est à ce moment-là que Milton passa près de nous sur son vieux monocycle, jonglant avec des raisins secs et marmonnant dans sa barbe :

— Et alors j'ai balancé au maestro : « Ah non, merci bien ! Je veux entendre toute la ramide, ou pas de ramide du tout ! »

Virginia Goldfarb arriva par l'autre côté et me rappela qu'il était temps de rejoindre notre distingué visiteur. Je la suivis jusqu'à l'amphithéâtre.

Quand tout le monde fut assis et que Villers eut présenté notre invité dans les termes les plus flatteurs, ce dernier bondit de son siège et monta sur l'estrade. Son intervention promettait d'être enrichissante pour nous tous. Hélas, à peine les lumières éteintes, le grand homme sombra à nouveau dans un profond sommeil et resta là, à ronfler doucement comme un vieux cheval en

chapeau haut-de-forme. Le projectionniste, un de nos brillants jeunes internes, continua gravement à faire défiler les diapositives de l'exposé, par ailleurs assez explicatif en soi. Une fois la projection terminée, la lumière revint ; notre intervenant se réveilla en sursaut, fit une brève conclusion à son discours et demanda s'il y avait des questions.

Il n'y en eut aucune. Peut-être que tout le monde, moi le premier, réfléchissait aux limites physiques de cet illustre psychiatre, qui se produisait au Congrès et à la Cour suprême, et s'endormait pour ainsi dire sur commande.

Revigoré par sa sieste, notre auguste collègue alla passer une heure à la piscine du quartier, avant de reprendre son petit somme, cette fois au dîner, dans l'un des meilleurs restaurants de Manhattan.

(Villers, dont la femme était toujours malade, s'était fait excuser, de sorte que je dus me débrouiller seul avec ce problème.) Il réussit tout de même à mettre le feu à sa carte avec la chandelle et, un peu plus tard, piqua directement du nez dans son assiette, écrasant ainsi sa «

farandole de jeunes légumes en julienne, relevée d'une mousseline de beurre parfumée à la marjolaine et à l'aneth ». Après l'avoir aidé à manger, je fis monter notre invité somnolent dans un taxi jusqu'à l'aéroport, sans avoir eu le temps de lui essuyer les derniers restes de légumes sur le visage. Il traversa le terminal d'un pas vif, mais Dieu seul sait s'il réussit finalement à retrouver le chemin de sa maison.

Pendant le trajet du retour, je repensai à la réussite de cet homme, dont la majeure partie avait dû s'accomplir tandis qu'il dormait profondément. Et je me demandai s'il ne décuplerait pas son énergie en s'acharnant moins à se maintenir en forme.

En tout début d'après-midi, ce mercredi-là, juste avant ma séance avec Robert, je déjeunai rapidement avec Giselle, histoire de passer en revue quelques détails. Elle me rapporta qu'un ophtalmologiste de sa connaissance tenait absolument à déterminer si oui ou non, prot pouvait voir les rayons ultraviolets. Je la priai de le mettre en attente, pour l'instant.

— Prot n'est peut-être plus là pour très longtemps, et il nous reste beaucoup à faire.

— C'est précisément pour cette raison qu'il faudrait qu'il le voie sans tarder.

Je lui répondis que je l'informerai dès qu'une occasion se présenterait.

Malheureusement, elle ne put rien m'apprendre sur prot que je ne savais déjà. En fait, elle se contenta de déplorer qu'il passât moins de temps avec elle qu'auparavant, et me demanda une copie des enregistrements de nos dernières séances. J'étais triste pour elle -

elle était devenue comme une fille, pour moi -, mais je refusai de la laisser écouter ces cassettes.

— Pourquoi ? Vous allez mettre tout ça dans votre livre, pas vrai ? Et alors le monde entier saura tout ce qu'il vous aura raconté.

— Pas tout. De plus, qu'est-ce qui vous rend si sûre que je vais écrire un second livre ?

— Vous voulez prendre votre retraite. En tout cas, votre femme y tient.

— Un livre ne changera pas grand-chose.

— Ce sera un bon début.

— Peut-être, mais je ne vous dirai rien. Vous connaissez le principe du secret professionnel. Et si je rédige ce livre, je changerai le nom de tous les patients.

Tout en mâchant le sandwich qui lui gonflait la joue, elle répliqua : — Alors ne me dites pas qui est sur ces cassettes !

— Pourquoi vous ne demanderiez pas à prot de vous parler de ses séances ? Il semble avoir une très bonne mémoire !

— J'ai déjà essayé.

— Et ?

— Il ne veut pas violer votre intimité !

— Ça veut dire quoi ?

— Je crois qu'il sait tout ce qu'il y a à savoir sur vous.

— Il n'y a pas tant de choses à savoir, répondis-je, mal à l'aise.

— Il dit qu'on a tous des tas de secrets qu'on ne veut divulguer à personne.

— Eh bien, il a probablement raison.

— Oui, et sur tout le reste, aussi. En fait, c'était l'idée de prot, que j'écoute ces cassettes. Il prétend que je serais plus à même d'aider Robert si je savais ce qui se passe.

La douce cloche de la retraite se mit à tinter à mon oreille.

— Je vais y réfléchir.

C'est avec un sourire inhabituel aux lèvres que Robert arriva à sa vingt-septième séance. Pas un rictus à la prot, mais un vrai sourire.

Pour la première fois, il semblait avoir vraiment hâte de parler. Il n'avait même pas amené de chat.

— Rob, vous vous sentez prêt à me parler de Sarah et de Rebecca.

Son sourire faiblit un peu, mais il répondit : — Oui, je crois que oui.

— Bien. On s'arrêtera, si vous vous sentez mal à l'aise. Il acquiesça.

— Rob, comment pouvez-vous être certain que vous n'êtes pas le père de Rebecca ?

— Sarah et moi, on n'a jamais eu de relations... euh... sexuelles.

— Qu'est-ce que vous faisiez, alors ?

— On s'embrassait et on se caressait, c'est tout.

— Même après votre mariage ?

— Oui.

— Vous vous êtes déjà retrouvé nu ?

— Quelquefois.

— Et comment c'est arrivé, d'après vous ?

— C'est arrivé quand on s'embrassait et qu'on se caressait.

— Mais il ne s'est rien passé d'autre ?

— Non.

Robert parut soudain moins confiant. Il se mit à contempler ses pieds.

— Comment ça va ?

— Bien.

— Vous savez ce que c'est, une relation sexuelle ? Vous savez comment ça marche ?

— J'ai une vague idée, fit-il, mal à l'aise.

— Mais vous ne l'avez jamais fait.

— Non.

— Ça n'intéressait pas Sarah ?

— Oh si !

— C'est vous qui ne vouliez pas faire l'amour avec elle ?

— Oui. Non. Je ne sais pas. On n'a jamais...

— D'accord. Ne perdons pas plus de temps. Si vous êtes prêt, j'aimerais à nouveau vous mettre sous hypnose.

Il détourna le regard.

— Rob, ce sera probablement la dernière fois. Nous approchons du cœur de vos difficultés. Est-ce que vous avez confiance en moi ?

Il prit une profonde inspiration, puis souffla violemment.

— Oui.

— Bien. Vous êtes prêt ?

Il inspira de nouveau et hocha la tête. Doucement, en battant des pieds et en les traînant par

terre, il tomba en transe. Je le ramenai au 9 juin 1975.

—

Rob, Sarah et vous, vous venez de vous marier. Vous vous rappelez cet instant ?

— **Bien sûr que oui. Nos familles étaient là, c'était une très belle messe.**

— **Et après ça?**

— **Il y a eu une réception, dans le sous-sol de l'église. Du gâteau, du punch, des noix de cajou, et puis des petites boules de sucre, dans des coupelles en argent.**

— **OK. La réception est terminée. Que se passe-t-il, maintenant ?**

— **Les gens nous prennent en photo.**

— **Et ensuite?**

— **On quitte l'église. Tout le monde nous lance du riz au moment où on descend les marches en courant pour rejoindre la voiture.**

— **Vous vous êtes acheté une voiture ?**

— **Oui. Une Ford Fairlane 57.**

— **Où avez-vous trouvé l'argent ?**

— **On a utilisé l'argent du mariage, pour l'acompte.**

— **Continuez.**

— **On démarre.**

— **Où allez-vous ?**

— **On n'a pas assez pour la lune de miel, alors on se fait juste une virée dans la région. C'est une belle journée de printemps. C'est merveilleux d'avoir Sarah à côté de moi comme ça, avec sa tête sur mon épaule.**

— **J'en suis sûr. Très bien, le soir tombe. Où êtes-vous?**

— **Au Hilltop House.**

— **Qu'est-ce que c'est, le Hilltop House ?**

—
C'est un bon restaurant, à Maroney. À environ soixante-dix kilomètres de Guelph.

— Le dîner est comment ?

— Génial. Le meilleur qu'on ait jamais eu.

— Vous avez pris quoi ?

— Du homard. C'est la première fois qu'on en mange.

— OK, vous avez fini de dîner. Où allez-vous, maintenant ?

— On rentre à la maison.

— Où est-ce, la maison ?

— À Guelph. Dans un camping qui s'appelle Le Havre de paix.

— Vous avez une caravane ?

— Sarah préfère qu'on dise « mobile home ».

— Il est à vous, ou vous le louez ?

— C'est un cadeau de la famille de Sarah. Il est d'occasion.

— Bien. Vous êtes à la maison. Que se passe-t-il ?

— On entre. J'ai oublié de porter Sarah dans mes bras pour passer le seuil, alors on revient en arrière, je la soulève et je l'emmène à l'intérieur. Elle m'embrasse.

— Et maintenant que vous êtes entré, qu'est-ce que vous voyez ?

— Quelqu'un a mis un paquet de couches sur la table de la cuisine.

C'est une blague, je suppose.

— Sarah est enceinte ?

— Oui.

— Et qui est au courant ?

— Tout le monde, je pense.

— Vous voulez dire que les nouvelles vont vite.

— Oui.

— Et le père, il est au courant ?

— Je ne sais pas qui c'est. Peut-être que Sarah l'a prévenu. On n'en a jamais parlé.

— Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ?

— La nuit commence à tomber. Je ne suis pas fatigué, mais Sarah veut se coucher.

— C'est ce qu'elle est en train de faire ?

— Oui. Elle est dans notre petite salle de bains... voilà, elle sort. Elle porte une nuisette. Pendant qu'elle se changeait, je me suis déshabillé et je me suis glissé dans le lit.

— Et Sarah vient vous rejoindre ?

— Oui. En fait, elle saute sur le lit en rigolant.

— Que ressentez-vous ?

— J'ai peur.

— De quoi avez-vous peur ?

—

On n'a jamais couché ensemble. Je ne l'ai jamais fait avec personne. Sauf...

— Oui, je suis au courant, pour l'oncle Dave. Pas de réaction.

— Bon. Que se passe-t-il, à présent ?

— Sarah se blottit contre moi, elle passe sa main sur mon torse. Elle m'embrasse le cou et la figure. Et tout à coup, je me sens très fatigué. Je m'endors.

— Rob ? Vous dormez ?

— Vous voulez rire ? Dans un moment pareil ?

Son comportement changea subitement. Il devint tendu, les yeux presque exorbités. Il parut

agité. Mais ce n'était ni prot, ni Harry.

— Qui êtes-vous ?

— Pas de tracas quand Paul est là.

— Paul ? Que faites-vous ici, Paul ?

— Je donne un coup de main.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Sarah est tout excitée. Elle a besoin de moi. Et Rob aussi.

— Rob ? En quoi Rob a-t-il besoin de vous ?

— C'est moi qui lui montre comment aimer sa femme.

— Mais il dort.

— Ouais, comme d'habitude. Mais c'est pas mon problème.

Il se retourna et commença à émettre des bruits de baisers.

— D'accord, Paul. Une heure s'est écoulée; C'est terminé. Sarah dort. Que faites-vous, maintenant ?

— Je reste là, allongé. J'ai la tête de Sarah sur mon épaule. Elle dort profondément. Je l'entends respirer. Je sens son haleine. Ça sent comme ça, le homard ?

— Vous n'avez pas sommeil ?

— Si, un peu. Je vais rester là, à en profiter, jusqu'à ce que je m'endorme.

Il souriait.

— Combien de fois c'est arrivé ?

—

Pas beaucoup, jusqu'ici. C'est difficile de trouver un peu d'intimité.

— Paul, c'est vous, le père de l'enfant ? Il claqua des doigts.

— Comment vous avez deviné ?

— Ça n'était pas sorcier. Dites-moi : vous entendez tout ce qui se passe avec Rob ?

— Bien sûr.

— Il sait qui vous êtes ?

— Nan.

— Et vous apparaissez souvent ?

— Uniquement quand Sarah a besoin de moi.

— Pourquoi pas à d'autres moments ?

— Quel intérêt ? C'est moi qui ai le beau rôle, vous pensez pas ?

— Si vous le dites. OK, juste une ou deux questions.

— Allez-y, accouchez.

— Quand êtes-vous apparu pour la première fois ?

— Oh, Rob devait avoir onze ou douze ans.

— Il fallait qu'il se masturbe ?

— Il flippait à la moindre érection.

— D'accord. Une dernière chose : vous connaissez Harry ?

— Évidemment. Un vrai sale gosse.

— D'accord. Restez couché là un moment. Il est tard. Vous vous endormez.

Le sourire aux lèvres, il ferma les yeux et ses doigts se relâchèrent.

— À présent, c'est le matin. Il est temps de se lever.

Il ouvrit les yeux, mais il ne souriait plus.

— Rob, c'est vous ?

— Oui, bâilla-t-il. Quelle heure est-il ?

— Il est encore tôt. Sarah est avec vous ?

— Chut. Elle dort. Mon Dieu, qu'elle est belle. Je baissai d'un ton.

— J'en suis sûr. Maintenant, nous allons avancer dans le temps.

Imaginez un calendrier, dont les pages tournent à toute vitesse. On est en 1975, en 1980, en 1985, en 1990, puis en 1995. Nous sommes de retour dans le présent. Au 13 septembre 1995, vous comprenez ?

— Oui, je comprends.

Je le réveillai. Il me parut fatigué, mais pas autant qu'après la séance précédente, loin de là.

— Rob, est-ce que vous vous rappelez ce qui vient de se passer ?

— Vous alliez me mettre sous hypnose.

— Oui.

— C'est fait ?

— Oui. Et je crois que nous détenons presque toutes les pièces du puzzle.

— Je suis content de l'entendre.

Il semblait très soulagé, bien qu'ignorant encore le contenu de son histoire.

— Je vais maintenant vous dire une chose qui va peut-être beaucoup vous perturber. Alors n'oubliez surtout pas que j'essaie de vous aider à soulager votre chagrin et votre douleur, qui sont tout à fait compréhensibles.

— Je sais.

— Et rappelez-vous que vous pouvez à tout moment intervenir, et dire tout ce qui vous passe par la tête. Vous êtes ici dans votre refuge.

— Je m'en souviens.

— Bien. La majeure partie de ce que nous avons appris sur votre passé a resurgi à travers l'hypnose. En effet, quand une personne est plongée dans cet état, elle est en mesure de se rappeler beaucoup de choses que son conscient a refoulées. Vous comprenez ?

— Je crois, oui.

— Je vous ai placé à plusieurs reprises sous hypnose, et à chaque fois, vous m'avez révélé des éléments de votre passé que vous aviez consciemment oubliés.

En grande partie parce qu'ils sont trop douloureux à affronter.

Robert s'immobilisa un instant, puis se détendit d'un seul coup. Et c'est là que je m'aperçus soudain de son énorme volonté d'aller mieux. Je m'en sentis très gratifié.

— Un jour prochain, je vous ferai écouter les enregistrements de nos séances. Pour l'instant, je vais juste vous résumer tout ce qui en est ressorti. Si cela devient trop difficile, arrêtez-moi, nous reprendrons ce travail plus tard.

— Je vous fais confiance. Je vous en prie, dites-moi ce qui s'est passé.

Je lui racontai tout, en commençant par le jour où il s'était brûlé la main, jusqu'à l'oncle Dave et à la tante Catherine, en passant par l'accident et l'hospitalisation de son père. Il m'écouta avec une attention totale, jusqu'au moment où l'oncle Dave descendait l'escalier. Alors il se prit la tête dans les mains et hurla : « Non ! »

Quelques secondes plus tard, il releva la tête. J'étais certain qu'il s'agirait de prot, ou d'une autre de ses personnalités. Mais c'était toujours Rob. Il avait comme on dit « franchi le cap ».

Il me demanda de poursuivre. Je lui parlai de Harry. Il secoua la tête comme s'il n'y croyait pas. J'abordai le sujet de la mort de son père et des premières apparitions de prot, jusqu'à son année de terminale et son premier rendez-vous avec Sarah, sa grossesse, leur mariage, et Paul. De nouveau il secoua la tête mais, cette fois, le regard dans le vide, comme s'il cherchait une logique derrière tout cela.

— Paul, espèce de salopard, cracha-t-il avant de se laisser aller à un long sanglot.

Le sanglot que j'attendais.

— Paul est le père de votre enfant.

— J'avais compris.

— Vous comprenez ce que ça implique ?

— Quoi ?

— Je veux dire que c'est vous, le père de Rebecca. Paul, c'est vous.

De même que Harry. Et que vous le croyiez ou non, prot aussi.

— J'ai un peu de mal à avaler ça.

— Pourtant, je pense que vous êtes prêt. Je vais vous faire une copie des cassettes et je veux que vous les écoutiez. Vous voulez bien ?

— Oui.

— Parfait. Le mieux serait que vous le fassiez ici, sans prot. Je n'ai aucune séance prévue vendredi matin. Je peux demander à Betty de vous emmener, ce jour-là. Vous pourriez venir écouter les trois ou quatre premières, et la suite plus tard, si ça marche.

— Je vais essayer.

— Je vais aussi vous donner de la lecture. Des études cliniques de cas de personnalités multiples.

— Je vous promets de les lire. Je ferai tout ce que vous me direz.

— Bien.

— Seulement...

— Seulement, quoi ?

— Seulement... qu'est-ce qui se passera, ensuite ?

—

Il y a encore quelques maillons à raccrocher. Nous nous attellerons à cette tâche lors de la prochaine séance. C'est là que le vrai travail commencera.

— Quel genre de travail ?

— On l'appelle la phase d'intégration. Elle consistera à vous réunir, vous, Harry, Paul et prot en une seule personnalité. Ce ne sera pas facile. Ce qui fera la différence, c'est votre volonté d'aller mieux.

— Je ferai de mon mieux, docteur Brewer. Mais...

— Quoi ?

— Qu'est-ce qui va leur arriver ? Ils vont disparaître, et voilà ?

— Non. Ils seront toujours avec vous. Ils feront toujours partie de vous.

— Je pense que ça ne va pas plaire à prot.

— Pourquoi vous ne lui poseriez pas la question ?

— Oui, vous avez raison. Mais pour l'instant il hiberne encore.

— Bien. Je veux que vous retourniez dans votre chambre et que vous réfléchissiez à tout ce qu'on vient de se dire.

Il se dirigea vers la porte. Il s'arrêta soudain et se tourna vers moi.

— Docteur Brewer ?

— Oui?

— Je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie. Et je ne sais même pas pourquoi.

— Nous allons essayer de le découvrir, Rob. Une dernière chose. À

part chez moi, dans le Connecticut, vous n'avez pu me parler que dans cette pièce. À partir de maintenant, je veux que vous considériez toute la salle 2 comme votre refuge. D'accord ?

— Je vous promets d'essayer.

La séance était terminée. J'étais en retard pour la réunion du comité, mais c'était bien le cadet de mes soucis.

Tout ne se passa pas aussi facilement que prévu, bien sûr - c'est prot qui retourna dans la chambre de Rob. Toutefois, je reçus le soir même un appel de Betty. Elle-même avait été prévenue par une des infirmières de nuit que Robert avait fait sa première apparition en salle 2. Cela s'était produit dans la salle commune, alors qu'il suivait une partie d'échecs. Il avait lancé une partie de Scrabble ! Il était impensable que prot ait pu se livrer à de telles « futilités ». Il n'était pas resté très longtemps - il venait juste tâter le terrain -, mais c'était là un début très encourageant.

Juste avant la sortie au zoo, je mis un point d'honneur à rechercher prot, et cela pour deux raisons. Tout d'abord, je voulais m'assurer que ce serait bien lui qui viendrait, et non Robert. Ensuite, je voulais l'interroger au sujet de Russell, qui dépérissait lentement à l'hôpital, sans qu'aucun médecin réussisse à diagnostiquer quoi que ce soit.

Je le trouvai sur la pelouse, entouré de sa coterie habituelle de pensionnaires et de chats. Comme toujours, j'eus droit à quelques grognements lorsque je demandai à être seul avec prot, même si, en raison de l'excursion prévue, tout le monde était plutôt de bonne humeur. Il leur adressa un clin d'œil et promit de vite les rejoindre.

— Qu'est-ce qui ne va pas, avec Russell ? lui demandai-je dès que je me trouvai seul avec lui.

— Rien.

— Comment ça, rien ? Il ne veut plus manger. Il ne sort même plus de son lit.

— C'est assez courant quand un être se prépare à mourir.

— À mourir ? Mais vous venez de dire qu'il n'y avait rien d'anormal.

— Je sais. Tout le monde meurt. C'est tout à fait normal.

— En somme, il veut mourir ?

— Il est prêt à quitter la TERRE. Il veut rentrer chez lui.

— Euh... vous voulez dire, au ciel ?

— Ouaip.

J'aperçus Jackie qui effectuait des roulades sur la pelouse. Elle aussi se réjouissait d'avance de leur aventure du jour.

— Mais vous n'y croyez pas, au ciel, n'est-ce pas, prot ?

— Non, mais lui, si. Et pour les êtres humains, la croyance et la vérité reviennent au même, pas vrai ?

— Vous pouvez l'aider ?

— À mourir?

— Mais non, bon sang. À vivre !

— S'il veut mourir, c'est son droit, vous ne croyez pas ? Par ailleurs, il reviendra.

L'espace d'une seconde, je crus qu'il parlait de résurrection. Puis je me rappelai sa théorie sur la destruction de l'univers et l'inversion du temps. Je levai les bras au ciel et repris mon chemin. Comment faire entendre raison à un fou ?

Alors que je pénétrais dans le bâtiment, je croisai Giselle, accompagnée de quelques infirmières et de gardiens de sécurité. Ils allaient tous, le sourire aux lèvres, aussi euphoriques que les patients d'avoir une sortie. Je n'aurais rien eu non plus contre une petite excursion, en dépit de

la chaleur et de l'humidité, mais je devais remplacer Villers en réunion, car sa femme se faisait opérer -

dans l'hôpital même où Russell attendait tranquillement la fin.

Ce jour-là marquait aussi le départ de Rudolph et Michael du MPI, et c'est avec une joie immense que je signai les papiers et les accompagnai jusqu'au portail. Pas avec autant de joie qu'eux, de toute évidence. Surtout Mike, qui commençait ses cours de secourisme la semaine suivante. Rudolph, devenu quant à lui un autre homme, me serra la main en me souhaitant bonne chance avec le reste de mes patients.

— Mais ne laissez pas prot repartir, me recommanda-t-il vivement.

C'est votre meilleur médecin.

Ce soir-là, quand tout le monde fut rentré du zoo, Rob demanda à Dustin - qui se comportait tout à fait normalement dès qu'il croisait un échiquier-s'il voulait bien entamer une partie avec lui. Rob perdit cette bataille, et presque toutes les suivantes mais, à l'évidence, il était en train de gagner la guerre.

On me rapporta que Villers avait de nouveau passé une nuit mémorable au MPI, où il avait discuté jusqu'à l'aube avec Cassandra.

Il n'était pas rasé et ne portait pas de cravate, ce qui était une grande première. Je n'arrivais pas à croire qu'il cherchait seulement à obtenir des tuyaux pour les courses et j'en vins à me demander si la maladie de sa femme n'était pas plus grave que ce qu'il avait laissé entendre. Je me promis de le lui demander dès que possible.

Le zoo du Bronx figure parmi les plus importants des États-Unis.

Situé au cœur d'une agglomération de premier ordre, il occupe plus de cent hectares de terrain, ce qui en fait le plus grand sanctuaire urbain du monde. Connu pour les efforts qui y sont menés en vue de la préservation de nombreuses espèces menacées, il abrite des spécimens aussi variés que des cerfs Père David et des bisons d'Europe, sans parler d'espèces très rares de rongeurs, de serpents et d'insectes.

L'idée de cette sortie était de n'emmener que les patients des salles 1 et 2 capables de se prendre en main dans une occasion de ce genre. Prot s'était fermement opposé à ce principe, arguant que les dommages psychologiques pour ceux à qui on aurait interdit de venir pourraient être considérables. C'est ainsi que trente-cinq de nos pensionnaires embarquèrent dans le car ce matin-là, c'est-à-dire tous ceux qui en avaient exprimé le désir, à l'exception des patients de la salle 4. On les avait répartis en groupes de six, chacun accompagné de trois responsables - un externe, une infirmière et un aide-soignant ou un agent de sécurité - et d'un volontaire du zoo.

Le lendemain matin, Giselle me rapporta que la sortie avait remporté un franc succès et remonté le moral de tous, personnel et patients confondus, tant et si bien qu'on étudiait à présent la possibilité d'organiser quatre sorties annuelles de ce genre: au zoo, au Muséum d'histoire naturelle, à Central Park et au Metropolitan Museum of Art.

La réaction de prot passa de l'extase devant tant d'animaux différents, à l'abattement lorsqu'il constata qu'ils avaient tous été «

incarcérés sans même bénéficier d'un procès sommaire ». Il passa de cage en cage, s'arrêtant partout pour parler aux animaux. Dès qu'il

approchait, les

zèbres

accouraient et

les

éléphants

l'accueillaient en barrissant de toutes leurs forces. Il parvenait à les « rassurer » grâce à des sons particuliers ou à de petits gestes.

D'après Giselle, les animaux semblaient vraiment l'écouter, aussi incroyable que cela puisse paraître.

Plus expressifs, les chimpanzés et les gorilles poussèrent des cris stridents et gémirent comme des enfants. Prot, de son côté, ajouta à la confusion générale en sautant par-dessus les barrières et en passant les doigts à travers les grillages de protection - ce qui eut pour effet immédiat de calmer les singes, sinon le personnel du zoo.

On ne put savoir avec certitude si des informations avaient été échangées, mais les responsables du zoo nous apprirent que le comportement des animaux avait évolué de façon significative depuis la visite de Prot. Les tigres et les ours, par exemple, avaient cessé d'aller et venir dans leur cage et les cas de crises de colère et d'automutilation chez les primates avaient baissé de façon notable.

Lorsque Giselle demanda à Prot ce que les animaux lui avaient « dit », il répliqua : « Ils n'ont dit qu'une chose : Au secours ! Laissez-nous sortir ! » Et que leur avait-il répondu, lui ? « Je les ai encouragés à tenir le coup... au train où vont les choses, les humains ne seront plus là très longtemps. »

Il est évident que rien ne prouve qu'il se soit passé quoi que ce soit entre Prot et les pensionnaires du zoo.

Pour en avoir le cœur net, Giselle lui demanda de noter par écrit toutes les informations qu'il avait reçues des animaux, à savoir leur histoire personnelle, que ni Prot ni elle ne pouvaient connaître. Elle avait prévu, dès qu'elle recevrait ce petit compte-rendu, d'organiser une rencontre avec les responsables du zoo, afin d'en déterminer la fiabilité.

Le seul aspect négatif de cette sortie fut que l'avis de Prot trouva un écho chez un certain nombre de patients, qui exigèrent de savoir pour quels crimes on avait enfermé ces animaux. Peut-être cette préoccupation

était-elle directement liée

à

leur

propre

emprisonnement virtuel que, pour beaucoup, ils estiment injustifié.

Prot, quant à lui, ne manqua pas de me rappeler une fois de plus que c'étaient les gens vivant hors des institutions psychiatriques qui devraient être enfermés, et non nos patients.

J'ignore toujours si Prot peut parler aux animaux, mais tout cela devient très relatif comparé à ce qui se produisit en fin de matinée.

Comme toujours, je n'y assistai pas, mais les témoins veillèrent à me fournir tous les détails.

Je cherchais Lou, pour voir s'il continuait de prendre du poids, lorsqu'un bataillon de maniacodépressifs, de mythomanes et de compulsifs accoururent vers moi en criant et en secouant les bras.

Je sentis l'angoisse m'étreindre - étaient-ils en colère de voir prot disparaître en laissant Robert à sa place ? - quand l'un d'eux se mit à crier qu'il était temps de renvoyer Manuel chez lui.

— Pourquoi ça ? demandai-je.

— Parce qu'il a réussi à voler !

— Où est-il?

— Il est encore dans le jardin !

Toujours escorté de mon bataillon de patients, je descendis l'escalier et sortis. Je tombai sur Manuel, assis sur les marches du perron, la tête dans les mains. Il pleurait.

— Ça fait tellement longtemps que j'essaie, san-glota-t-il. À présent je peux mourir,

— Vous voulez mourir, Manny ?

— Non, non, non, c'est pas ça. C'est juste que j'avais peur de mourir sans avoir volé, et alors ma vie aurait été fichue. Mais maintenant que je peux mourir, je veux bien vivre. Je n'ai plus peur.

Son raisonnement se tenait. Pour lui, du moins.

— Comment avez-vous réussi à voler, Manny? Comment avez-vous pu décoller du sol ?

— Je n'en sais rien, avoua-t-il avec sa petite pointe d'accent hispanique. Prot m'a dit qu'il fallait juste que j' imagine ce que ce serait exactement, de voler, jusqu'au plus petit détail. Et j'ai essayé.

Je me suis concentré très fort - il ferma ses yeux noirs et brillants, pencha la tête à gauche, puis à droite, comme s'il revivait son vol imaginaire -, et tout à coup, j'ai su comment faire !

— Je vais demander au Dr Thorstein de vous voir dès que possible, d'accord ? Je pense que vous passerez rapidement en salle 1.

Tout en reniflant doucement, il me répondit d'un air détaché : — Tout va bien, maintenant.

Entre-temps, certains membres du personnel s'étaient joints à nous.

Je demandai à l'une des infirmières si elles avaient vu Manuel décoller. Elle me répondit que seuls les patients avaient assisté à cet incroyable événement.

Mentaient-ils tous? J'en doutais. Manuel s'était-il vraiment envolé ?

J'en doutais aussi, même s'ils prétendaient qu'il avait plané tel un aigle. L'important était que lui le croie. À partir de ce jour, il ne battit plus jamais des bras. Le rêve de toute une vie s'était accompli, il était heureux et confiant, en paix avec le monde. J'en oubliai complètement Lou.

Dès son arrivée dans mon cabinet, je demandai à Rob s'il avait lu les ouvrages que je lui avais donnés, et s'il avait écouté les cassettes.

— Oh, oui. C'est difficile à croire, mais je pense que tout ce que vous m'avez dit est vrai.

Je le regardai droit dans les yeux, à la recherche d'un signe de doute, ou de manipulation - je n'en vis aucun. Il ne détourna pas non plus le regard.

— Moi aussi, je le pense. Et je crois que nous possédons presque tous les éléments de l'histoire. Il n'y a plus qu'une seule pièce manquante. Voulez-vous m'aider à la trouver ?

— Je vais essayer.

— Elle a un rapport avec votre femme et votre fille. Il poussa un profond soupir.

— Je me demandais quand vous alliez y venir.

— Il est temps, Rob. Et je crois que vous êtes prêt à voir la réalité en face.

— Je n'en suis pas sûr. Mais je veux essayer.

— Bien. Je pense qu'on peut y arriver sans hypnose. Je veux juste que vous me disiez tout ce que vous pouvez sur ce jour où vous êtes rentré des abattoirs et où vous avez vu un homme sortir de chez vous.

Rob regarda droit devant lui et resta silencieux.

— Vous l'avez poursuivi à l'intérieur de la maison, commençai-je.

Dans la cuisine, jusqu'à la porte de derrière. L'arrosage marchait toujours. Vous vous rappelez tout ça ?

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé ensuite, Rob ? C'est très important.

— J'ai rattrapé le type et je l'ai jeté par terre.

— Et après ?

Les larmes lui roulaient sur les joues. Je voyais bien qu'il réfléchissait de toutes ses forces, essayant de se rappeler ce qu'il avait fait à l'intrus qui avait tué sa femme et sa fille. Ses yeux allaient et venaient le long du mur, au plafond, sur ma chaise. Il finit par se lancer : — Je ne sais pas vraiment. La seule chose dont je me souviens, c'est quand je suis entré dans la maison en portant Sarah et Becky, pour les mettre dans leur lit.

— Et puis vous avez nettoyé la cuisine, vous avez fait vos adieux et vous vous êtes dirigé vers la rivière.

— Moi aussi, je voulais mourir.

— D'accord, Rob. Ça suffit. Je suis fier de vous. Ça a dû être très difficile.

Il s'essuya les yeux sur sa manche, mais ne dit rien.

— Maintenant, je veux que vous vous détendiez. Fermez les yeux et détendez-vous. Laissez votre corps se relâcher, jusqu'aux doigts et aux orteils. Je voudrais parler à Harry une seconde. Harry ?

Pas de réponse.

— Harry, pas la peine de vous cacher. Je pourrais mettre Robin sous hypnose et vous retrouver en deux secondes.

Je n'étais sûr de rien, mais j'espérais que Harry me croirait.

— Montrez-vous. Je veux juste vous parler une minute. Je ne vous ferai aucun mal, promis.

— Vous n'allez pas me punir ?

— Harry ?

Il avait l'expression amère et maussade d'un enfant de cinq ans.

— Je m'en fiche, si vous me punissez. Je recommencerais, s'il fallait.

— Qu'est-ce que tu ferais, Harry ?

— Je tuerais l'oncle Dave, si j'en avais l'occasion. Il avait l'air assez méchant pour tenir ce

genre de promesse.

— Tu as tué l'oncle Dave ?

— Ben quoi ? C'est pas la question que vous vouliez me poser ?

— Eh bien... si. Comment l'as-tu tué ?

— Je lui ai cassé son gros cou plein de lard.

— C'est arrivé où ?

— Dans la cour. C'était mouillé.

— L'oncle Dave avait fait du mal à Sarah et à Becky?

— Oui, fit-il d'un ton hargneux. La même chose qu'à Robin.

— Alors tu l'as tué.

— Je vous avais dit que je le ferais, et je l'ai fait.

— Maintenant, c'est très important, Harry. As-tu tué quelqu'un d'autre ?

— Non. Juste ce gros porc.

— D'accord. Merci d'être venu, Harry. Tu peux repartir. Si on a besoin de toi, je te préviendrai.

Le grognement se tut progressivement. J'attendis un moment.

— Rob?

— Oui.

— Vous avez entendu ?

— Entendu quoi?

— Harry était là à l'instant. Il m'a dit ce qui s'était passé. Il m'a dit qui a tué l'assassin de votre femme et de votre fille.

— C'est moi qui l'ai tué.

— Non, Rob, vous n'avez jamais tué personne. C'est Harry qui a tué l'intrus.

— Harry?

— Oui.

— Mais Harry n'a que cinq ans, n'est-ce pas ?

— C'est exact, mais il habite un corps très fort. Le vôtre.

Je vis presque s'allumer deux étincelles dans les yeux de Rob.

— Vous voulez dire que pendant toutes ces années, j'ai fui quelque chose qui n'est jamais arrivé ?

— C'est bien arrivé, Rob, et Sarah et Rebecca ont bien disparu. Mais ce n'est pas vous qui avez tué cet homme. C'est Harry.

— Mais Harry, c'est moi !

—

Oui, c'est une partie de vous. Seulement, vous n'êtes pas responsable de ses actes, pas tant qu'il n'aura pas intégré votre propre personnalité. Vous comprenez ?

— Je... je crois, oui. Il semblait dérouté.

— Et il y a un autre problème. Vous vous reprochez leur mort, parce que vous étiez allé travailler ce samedi-là, au lieu de rester à la maison avec elles.

— Il faisait très beau. Elles voulaient que je prenne ma journée.

— Oui.

— Mais je n'ai pas voulu, parce qu'on avait besoin d'argent.

— Oui, Rob. Vous êtes allé travailler ce samedi-là, comme tous vos collègues. Vous comprenez ? Rien de ce qui s'est passé ce jour-là n'est de votre faute. Rien du tout.

— Mais Sarah et Becky sont mortes parce que je n'étais pas là.

— C'est vrai, Rob, et on ne peut pas les ramener. Mais je pense qu'aujourd'hui vous êtes prêt à l'accepter. Vous ne croyez pas ?

Je vis sa poitrine se soulever et redescendre, encore et encore.

— J'imagine que c'est le moment d'avancer.

— Il est temps d'aborder la dernière phase de votre traitement.

— L'intégration.

— Oui.

Il y réfléchit un moment, en se concentrant.

— Et on procède comment ?

Sans s'en rendre compte, il saisit machinalement une banane et se mit à l'éplucher.

— La première étape consiste à vous faire rester vous-même le plus longtemps possible. À partir de maintenant, je veux que vous soyez Robert, sauf si je demande nommément à une autre identité de se montrer.

— Je ne sais pas si je réussirai à contenir prot.

— Nous allons avancer par tranche de vingt-quatre heures. Faites simplement de votre mieux.

— D'accord.

— Désormais, c'est tout l'hôpital qui est votre refuge. Compris ?

— Compris.

— Venez. Je vous ramène en salle 2.

C'est avec une profonde tristesse que j'appris qu'Emma Villers souffrait d'une forme incurable de cancer du pancréas, à dégénérescence rapide.

Je devinai tout de suite la gravité de la situation lorsque je vis Klaus surgir dans mon bureau après ma séance avec Robert, blanc comme un linge et le regard fixe. Je crus que c'était lui qui était malade et lui proposai de s'asseoir. Il secoua la tête et me raconta toute l'histoire d'une traite.

— Elle a fait peur tes métecins. Elle n'a jamais voulu y aller, et je ne l'ai pas poussée. Se reprenant, il ajouta : Je prends un conché.

Pendant mon absence, vous serez directeur par intérim.

Je commençai par protester - moi qui pensais en avoir fini avec toute la paperasserie -, mais comment refuser ? Il paraissait si égaré que, pour la première fois, je lui tapotai l'épaule en lui

disant de ne pas s'inquiéter pour l'hôpital. Il me donna les clefs de son bureau, je marmonnai quelques encouragements et il partit, le dos plus voûté que jamais. Soudain, je me remémorai le sermon de Russell, celui sur l'imminence de l'Apocalypse, et je compris enfin son message : pour lui, pour chacun d'entre nous, la mort équivaut à la fin du monde.

Je m'assis et tentai de faire le point sur ces événements malheureux.

Mais je ne réussis à éprouver que de la reconnaissance et du soulagement à l'idée que ce n'était pas un membre de ma famille qui était touché. Je me jurai de passer plus de temps avec Karen et d'appeler mes enfants plus souvent. Je pris alors conscience que mon nouveau rôle de directeur me laisserait encore moins de temps qu'auparavant ; c'est donc d'un pas réticent que je me dirigeai vers le bureau de Villers, espérant le trouver rutilant, comme il l'était toujours. Peine perdue. Il ressemblait plutôt au mien ce jour-là : couvert de lettres en attente, d'articles à corriger, de messages et de mémos à passer en revue. Son agenda était bourré à craquer pour des semaines. Empli de sentiments mitigés, je songeai que la retraite devrait attendre.

Dans le train qui me ramenait chez moi ce soir-là, je repensai aux progrès rapides de Rob et à la suite des événements. Tout s'était passé si vite et de façon tellement inattendue que je n'avais pas eu le temps de réfléchir au traitement à lui donner lorsqu'il sortait de sa coquille protectrice. Pour couronner le tout, je devais maintenant me charger du travail de Klaus, en plus du mien. Je savais que j'étais parti pour une nouvelle nuit blanche.

J'entamai une conversation avec un autre voyageur qui venait de passer l'après-midi avec son père, récemment victime d'une attaque cardiaque. Je lui racontai qu'un de mes collègues avait pris un congé afin de rester auprès de sa femme mourante. Il se montra très compatissant, l'histoire de Klaus lui ayant rappelé tous les bons moments de ses six ans de mariage, et me confia combien sa femme lui manquerait s'il lui arrivait quoi que ce soit. L'homme avait déjà été marié trois fois et allait passer le week-end avec sa maîtresse dont, à l'en croire, il était sincèrement très amoureux.

Et je me dis : ce n'est pas pour moi. En trente-six ans de mariage, je n'ai jamais été infidèle à Karen. Ni même avant notre mariage - elle était déjà ma petite amie au lycée. Je ne suis pourtant pas particulièrement loyal dans l'âme - je n'ai rien d'un saint -, mais il faudrait que je sois le dernier des imbéciles pour risquer de la perdre. À cet instant précis, j'espérai que son vœu se réaliserait, et que nous trouverions un petit coin tranquille à la campagne où prendre notre retraite.

Puis je pensai à Frankie, qui ne connaîtrait jamais les joies de l'amour et du mariage. J'étais aussi triste pour elle que pour Klaus et Emma Villers. Frankie avait été la patiente de Klaus et à présent, elle était sous ma responsabilité. Je me jurai de faire tout mon possible pour comprendre son problème, et pour insuffler un peu de joie dans son existence triste et sans amour.

Pendant le week-end, Will réussit à déchiffrer le code. Pour s'assurer qu'il avait raison, il avait écouté en boucle plusieurs des «

déclarations » de Dustin, et toutes concordaient. Mon fils était désormais la seule personne au monde, à part prot probablement, à pouvoir donner un sens aux paroles de Dustin.

Il m'appela de l'hôpital le dimanche après-midi, plus excité que jamais.

— Prot avait raison... c'était la carotte !

— Qu'est-ce que les carottes ont à voir avec le charabia de Dustin ?

— Ce n'est pas du charabia ! C'est comme un jeu. Il voit tout en terme de racines. Racines carrées, racines cubiques, et cetera. Il est très érudit !

Avec le recul, je me dis que j'aurais dû me montrer plus enthousiasmé par la découverte de Will. Voyant que je ne réagissais pas, il s'exclama :

— Tu te rappelles ce truc sur lequel on a travaillé, il y a quelques semaines : « Ta vie elle est jaune », *et cetera* ? Tu vois, la carotte est une racine, et les quatre mâchonnements permettent de calculer : il faut s'arrêter sur le deuxième, le quatrième, le huitième et le seizième mot de la phrase, et le cycle se répète quatre fois. Toutes ses autres déclarations sont des variations sur le même thème, tout dépend du nombre de répétitions et du nombre de fois qu'il mord la carotte. Tu comprends ?

— Je suis très fier de toi, fiston. C'est vraiment une grande réussite.

— Merci, p'pa. Je passerai te voir bientôt et on discutera de ce qu'on peut envisager pour Dustin. J'ai quelques idées à ce sujet.

— Vraiment ? J'aimerais beaucoup les connaître.

— Ses parents.

— Quoi, ses parents ?

— Je pense que c'est eux, le problème. Son père, en tout cas. Je suis passé quelquefois, le soir, et je les ai observés, quand ils étaient ensemble. Tu as remarqué comme il essaie toujours de rivaliser avec Dustin, sur tout ? C'est leur seul mode de communication. À la maison, ils ne faisaient rien d'autre que jouer à des jeux de société, ils étaient sans arrêt en compétition. Toute sa vie, Dustin a été étouffé par la nécessité de concurrencer son père, et à ce jeu, il ne pouvait pas gagner. Tu ne vois donc pas ? Il fallait qu'il imagine un terrain où son paternel ne viendrait pas le battre. Il faut que j'y aille, p'pa. Je passerai te voir dans quelques jours et on en reparlera, d'accord ?

— D'accord, mais on ne sort pas déjeuner !

— Comme tu voudras.

— Will, est-ce que tu as vu prot, aujourd'hui ?

— Non. Mais j'ai croisé Robert. Il s'est souvenu de moi. Est-ce que prot est parti, papa ?

— Pas encore. Mais ça ne saurait tarder, je crois.

— J'ai failli vous appeler chez vous, hier, fulminait Giselle en allant et venant dans mon bureau.

J'essayais de retrouver un article que je n'avais toujours pas corrigé pour le renvoyer avec un mot d'excuse.

—

Qu'est-ce qui se passe, encore ? jetai-je d'un ton irrité, me demandant ce qui l'en avait empêchée.

— Où est prot ? Qu'avez-vous fait de lui ?

— Quoi ? Il a encore disparu ?

— Personne ne l'a vu depuis vendredi dernier.

— Et Robert ?

— Non, lui, il est là. Mais prot est parti.

— Oh. Je ne crois pas qu'il soit reparti pour k-pax, si c'est ce qui vous inquiète.

— Et pourquoi il ne serait pas reparti ?

— Giselle, nous savions qu'il ne resterait pas éternellement. Il vous a prévenue, non ?

— Mais il m'a aussi dit qu'il ne partirait pas sans m'en informer avant.

— Il m'a dit la même chose. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il soit parti.

— Ce n'est pas tout. Quand je l'ai vu, vendredi, il m'a paru... je ne sais pas... différent. Préoccupé. Il n'était plus lui-même.

— Les choses ne se passent pas toujours de cette manière, mais ça ne me surprend pas.

Elle s'affala dans mon fauteuil.

— Il est mourant, c'est ça ?

Son inquiétude me radoucît un peu.

— Non, Giselle. Ce n'est pas comme ça que ça marche. À mon avis, prot est en train de

s'intégrer lentement à la personnalité de Robert.

En d'autres termes, vous l'avez toujours. Vous les aurez tous les deux.

— Vous voulez dire que Robert va lui ressembler ?

— Un peu plus, oui.

— Je comprends. Mais ça reste difficile à croire.

— Pour Rob aussi, vous savez.

— Dans tous les cas, vous allez avoir du mal à expliquer ça aux patients. Hier, ils ont ratissé tout l'hôpital à sa recherche.

— Et qu'est-ce qu'ils pensent en voyant Robert ?

— Ils voient un autre patient, pas prot.

— Ce n'est peut-être qu'une question de temps.

— J'en doute.

— Ça me rappelle la faveur que je vous ai demandée. Vous vous en souvenez ?

— Vous voulez dire, devenir amie avec Robert, et tout le reste ?

— Oui. C'est très important.

Elle observa ses mains pendant un long moment.

— Nous sommes déjà amis. En fait, je l'aime beaucoup. C'est juste que... il n'est pas prot.

— Une partie de lui l'est. Vous comptez cultiver cette amitié ?

Elle se détourna, et ce n'est qu'au bout de plusieurs secondes qu'elle répondit :

— Je ferai ce que je pourrai.

— Merci, Giselle. J'ai besoin de toute l'aide possible. Je compte sur vous.

Elle acquiesça et se leva. Arrivée à la porte, elle se retourna brusquement.

— Et le cétologue ? Je lui ai promis que prot...

— Faites-moi confiance. Tout se passera bien.

— OK, docteur B. Moi aussi, je compte sur vous.

En deux temps trois mouvements, je fus promu directeur par intérim.

Personne d'autre ne voulait s'en charger, pas même Thorstein, du moins pas à titre provisoire et avec un sac de nœuds pareil. Toute l'équipe passa le reste de la réunion à se répartir les patients de Villers. Je me chargeai de Jerry, de Frankie, et aussi de Cassandra, non pas parce que j'espérais m'enrichir en lui soutirant des prédictions, mais parce que je ne voulais pas que qui que ce soit en éprouve la tentation. Cette décision souleva des objections, que je fus néanmoins en mesure de faire taire en tant que directeur par intérim.

On passa ensuite brièvement en revue les événements à venir : la visite du cétologue et celle du fameux « psychiatre du peuple », ainsi que l'émission télévisée de prot. Goldfarb fit remarquer que prot était devenu l'Arlésienne et demanda, une fois encore, si on pourrait compter sur lui pour les entretiens. Je tentai de calmer ses peurs en annonçant que j'allais essayer de nous désengager de ce projet, ce qui sembla clore la discussion, du moins pour le moment.

Dès que la conversation s'orienta vers le golf et le merlot moelleux, je me concentrai sur la superbe reproduction des Tournesols de Van Gogh qui ornait le mur - œuvre d'une ancienne patiente, notre Catherine Deneuve à nous. Puis je m'imaginai dans la peau d'une abeille butinant dans le jardin et capable de voir les fleurs, l'herbe et les arbres avec une sensibilité accrue, un peu à la manière de prot.

Je me demandai à quoi pensaient ces insectes. Et la seule réponse qui me vint fut cette réplique d'Hamlet à Horatio : « Il y a plus de choses sur terre et dans le ciel que ne peut en rêver votre philosophie. »

Je décidai de traiter Rob comme s'il s'agissait d'un petit garçon peu informé des questions sexuelles, ce qui était le cas. J'envisageais de lui expliquer le processus en termes généraux et, dès que je le sentirais capable d'aller plus loin, de lui montrer des cassettes vidéo, pour rendre les détails plus vivants. J'allais devoir jouer le rôle du père, ce père qu'il n'avait jamais eu.

Cette situation n'était pas tout à fait inédite pour moi. Il est fréquent pour un psychiatre d'avoir à jouer le rôle de parent auprès d'un patient ayant eu une expérience désastreuse avec son propre père ou sa propre mère. Il n'est même pas exagéré de dire que beaucoup d'analystes sont les patriarches de substitution de grandes familles hétéroclites.

Rob arriva pour sa vingt-neuvième séance deux heures plus tôt que d'habitude, comme je le lui avais demandé. Il semblait plutôt de bonne humeur, et détendu. Il passa quelques minutes à discuter du week-end avec enthousiasme, tant il trouvait plaisant et excitant de se retrouver seul dans sa chambre.

— Mais j'ai l'impression que certains des patients ne m'aiment pas beaucoup, se lamenta-t-il.

— **Donnez-leur du temps. Ils viendront vers vous.**

— **J'espère.**

— **Aujourd'hui, nous allons essayer quelque chose d'un peu différent, Rob.**

Son comportement se modifia instantanément.

— **Je croyais qu'on en avait fini avec tout ça.**

— **Je ne parle pas d'hypnose, Rob. Soupir de soulagement.**

— **Le sujet d'aujourd'hui, c'est le sexe.**

Il eut une réaction parfaitement normale.

— **Ah? Très bien.**

— **Je vais vous donner les grandes lignes, et puis j'ai là quelques vidéos, que j'aimerais que vous regardiez.**

Il attrapa une pomme, ce qui trahit sa nervosité.

Je lui expliquai les bases. Bien sûr, il savait de quoi il était question, ayant eu l'occasion de se confronter au sujet au lycée et après. Je voulais juste m'assurer qu'il n'y avait aucun malentendu, et je souhaitais observer ses réactions. Il s'en sortit plutôt bien. Il évita de me regarder dans les yeux, mais ne montra pas de signe d'appréhension.

Lorsque j'eus fini mon exposé, je me tournai vers le poste de télévision que j'avais emprunté pour l'occasion.

— **Je vous ai apporté des cassettes. Elles seront beaucoup plus parlantes pour vous que ce que je pourrais vous dire. Je crois que vous êtes prêt à combler les zones d'ombre. Qu'en pensez-vous ?**

— **Je peux essayer, en tout cas.**

— **Je vous préviens : les images sont assez explicites. Classées X.**

Vous comprenez ?

— **Oui.**

Je l'observai, guettant une modification de son comportement. En vain.

— Si vous vous sentez mal à l'aise, éteignez la télé et venez me trouver. Je serai dans la pièce à côté, dans mon bureau. OK ?

— OK.

— Très bien. Vous savez vous servir d'un magnétoscope ?

— Oui. Dustin m'a montré comment faire.

— Dustin? Sans blague? Très bien, dans ce cas je vous laisse. J'ai des coups de téléphone à passer.

Personne ne viendra vous déranger, ajoutai-je en marquant une pause de quelques secondes pour qu'il comprenne bien le message.

Vous voyez cette horloge, derrière vous ? Je reviendrai à 17 heures.

Je le laissai seul.

Je passai les heures qui suivirent au téléphone afin d'annuler un maximum d'engagements pris par Villers (réunions, rendez-vous, discours) et d'essayer d'en placer d'autres dans mon emploi du temps déjà surchargé. J'appelai également l'avocat de l'hôpital, espérant sortir prot de cette histoire d'émission télévisée. Mais il était trop tard. Le contrat avait déjà été signé et il n'y avait pas d'autre solution que d'y aller ou de faire face à un procès. Je farfouillai ensuite un moment dans les papiers entassés sur mon bureau, déplaçant des piles sans grande efficacité. Lorsque l'heure dite arriva, j'allai frapper à la porte du cabinet. De l'intérieur, on cria : — Entrez !

Je trouvai Robert affalé sur son siège, dans la position exacte où je l'avais laissé.

— Comment ça va?

Il regardait un film en accéléré. — Bien, fit-il sans lever les yeux. Je fus heureux de constater que j'avais toujours affaire à Rob.

— Bon, ça suffit pour aujourd'hui, il me semble. Vous voudriez revoir certaines de ces cassettes, un de ces jours ?

— Ça n'a pas l'air bien compliqué, répondit-il d'un air malicieux. Je crois que je suis prêt à passer à la pratique.

— Je pense qu'on peut trouver quelqu'un pour vous aider, dis-je calmement.

Et intérieurement, je hurlai : « Ça marche ! »

Ce soir-là, Abby passa un coup de téléphone à la maison. C'est Karen qui prit l'appel. Après un moment, Rain et Star succédèrent à leur mère au bout du fil et voulurent me parler. Un nouveau

mot venait de faire son apparition dans leur vocabulaire. Par exemple, lorsque je m'aventurai à prédire que les Giants arriveraient en finale, la réponse fut :

— C'est des conneries, papy.

En fait, tout ce que j'avançais se résumait à « des conneries ». Je demandai à parler à leur mère.

— C'est vrai, ils disent « conneries » de temps en temps, soupira-t-elle. Et alors ?

— Ils sont trop jeunes pour ça. Ça fait vraiment mauvais genre.

— Papa, il y a des tas de gosses de riches, avec une petite coupe de cheveux bien nette et une petite cravate, qui surveillent leur langage et qui n'en ont rien à foutre de l'avenir de la planète ou des animaux qui les entourent. Comme petit-fils, tu préfères quel profil ?

— Je connais des gosses de riches très bien.

• — Oh, papa, tu es impossible. Mais je t'aime quand même. Tiens, voilà Steve. Il a quelque chose à te dire.

— Bonjour, Steve. Quoi de neuf ?

— J'ai pensé que vous voudriez être au courant, commença-t-il en gloussant franchement, un peu comme un chimpanzé. Charlie Flynn s'est cassé le gros orteil cet après-midi.

— Et en quoi est-ce si drôle ?

— Il avait hissé des projecteurs haute tension dans le télescope pour projeter la lumière sur un miroir. Forcément, il s'est cassé la figure.

— Pourquoi a-t-il fait une chose pareille ?

— Le rayon-guidage ! exulta Steve. Il essayait d'aller sur k-pax !

Avant de raccrocher, nous eûmes une petite discussion sur la distraction dont sont coutumiers les scientifiques.

— L'autre jour, par exemple, me raconta-t-il, nous avons eu la visite d'un plombier dans mon service ; il venait vérifier un évier bouché. Il a retiré le siphon et il l'a donné à un des étudiants qui se tenait là en lui disant : « Tenez, débarrassez-moi de ça. » Et le gosse a reversé toute l'eau dans l'évier !

J'avais l'impression d'avoir une armée de singes en fête à l'autre bout du fil.

Notre conversation terminée, j'avais à peine raccroché que le téléphone se remit à sonner. C'était l'infirmière en chef. Elle avait la voix qui tremblait.

— Docteur Brewer ?

— Oui?

— Docteur Brewer, vous n'allez jamais le croire.

— Quoi?

— Je ne sais pas par où commencer.

— Jane ! Que se passe-t-il ?

— Lou vient d'avoir un bébé !

— Vous voulez rire !

— Je vous avais bien dit que vous n'alliez pas en croire vos oreilles.

— Et où est-il?

— À l'infirmerie. Le Dr Chakraborty dit qu'ils vont bien tous les deux, lui et le bébé. C'est une petite fille. Trois kilos deux pour quarante-sept centimètres.

Je me la représentai presque en train de sourire, les yeux si plissés qu'on ne les voyait plus.

— Mais... Mais... C'est arrivé quand? C'est arrivé comment?

— Personne ne le sait. À part prot.

— Prot ? Que vient-il faire là-dedans ?

— C'est lui qui a donné naissance au bébé.

Tout tourbillonnait dans ma tête. Prot avait-il trouvé un enfant abandonné quelque part et l'avait-il amené à l'hôpital sans éveiller l'attention de quiconque ?

— D'accord, Jane. Merci. Je parlerai à prot et au Dr Chakraborty dès demain matin.

« Elle est ravissante, cette petite » fut tout ce qu'elle eut à ajouter.

Encore secoué par la nouvelle, je vins voir de mes yeux le bébé de Lou le lendemain, à la première heure. J'étais toujours persuadé qu'il s'agissait d'un coup de prot. Mais en arrivant à l'hôpital, j'aperçus un énorme camion stationné sur Amsterdam Avenue. J'avais oublié que l'ami cétologue de Giselle devait venir.

Dans la remorque se trouvait un dauphin, avec lequel il souhaitait que prot communique. Je n'étais pas certain que ce dernier serait disponible, malgré son retour soudain de la veille au soir. De fait, c'est Robert qui vint à ma rencontre, accompagné de Giselle.

Elle fit les présentations. Le biologiste marin était un jeune homme au teint hâlé, vêtu d'un jean et d'un T-shirt orné d'un gros logo bleu en forme de baleine et de la mention « Cétacés et associés ». Il n'avait qu'une hâte, se mettre au travail.

— Vous allez parler à ce dauphin, Rob ?

— Vous savez que je ne peux pas sortir, docteur Brewer.

— Je me demandais juste si vous aviez l'intention d'essayer.

— Pas encore, non.

Dès que nous fûmes arrivés au gros portail métallique, prot chaussa ses lunettes noires.

— Salut, Giselle, lança-t-il d'un ton joyeux. J'ai quelque chose pour vous - il lui tendit une retranscription manuscrite de sa conversation avec les animaux du 200. Salut, gino ! Ça boume ?

— Prot, d'où vient ce bébé ?

— Du ventre de Lou. Une vraie galère, cet accouchement, doc. Il lui aurait fallu une césarienne, je vous l'avais dit. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

La désinvolture de sa remarque me laissa sans voix, mais je le suivis sans un mot dans la remorque. Cette fois-ci, je ne voulais pas rater une miette du spectacle. Je laissai Betty expliquer aux autres patients pourquoi tout le monde ne pouvait y assister.

L'aquarium était assez grand pour que le dauphin décrive un petit ovale, mais guère plus. Dès que je fus à l'intérieur, j'entendis prot pousser une sorte de cri de gorge. Le dauphin se mit à nager plus vite et à produire des sons lui aussi. Il présentait des lésions sur la peau, peut-être les résidus d'une infection quelconque. Il s'arrêta brusquement face à prot. Giselle se pencha par-dessus le bord de l'aquarium et l'observa avec un grand sourire ; quant à moi, je me tins en retrait. Le cétologue avait un peu de mal à mettre en route son enregistrement. Je regrettai de ne pas avoir invité Abby à ces réjouissances.

La conversation, ou ce qui en tenait lieu, se poursuivit pendant quelques minutes encore. Les

motifs sonores n'étaient pas réguliers, ils variaient en hauteur et en intensité, à l'image d'un dialogue entre deux êtres humains. À la fin, le dauphin - baptisé « Moby », si l'on en croyait l'écriteau peint à la main sur le côté de l'aquarium-poussa un gémissement déchirant, comme s'il avait le cœur brisé.

Puis il se tut, entouré cependant des échos de son cri, qui se répercutaient dans les coins de l'aquarium. Prot se pencha et montra son visage au dauphin, qui le lécha.

— J'essaie de lui faire faire ça depuis des mois ! s'exclama alors le cétologue.

À son tour, prot se mit à lécher le museau du dauphin. Puis il poussa lui aussi un gémissement avant de sauter à terre et de se diriger vers la porte.

— Attendez ! cria le scientifique. Vous allez me répéter ce qu'il a dit, oui ou non ?

Prot se retourna et répondit distinctement : — Nan.

— Pourquoi?

— Vous avez les enregistrements. Débrouillez-vous.

— Mais je ne sais pas par où commencer. Giselle, vous m'aviez promis qu'il coopérerait. Parlez-lui !

Elle haussa les épaules.

— Très bien, ajouta prot. Si vous arrêtez de l'« étudier » pour le relâcher dans l'océan et si vous poussez tous vos confrères à faire de même, alors je vous dirai tout.

— S'il vous plaît, donnez-moi un indice, n'importe lequel !

— Nom de Dieu ! D'accord, je vous donne une piste. Ce qu'il exprime, c'est quasiment de l'émotion pure. La joie débridée, l'excitation à son comble, le chagrin sans fond... des choses que vous autres humains avez oubliées, même les enfants. Est-ce que vous êtes sourds et aveugles ? Il souffre, voilà. Il veut rentrer chez lui. Ça fait de lui un extraterrestre ?

Il sortit de la remorque avec une démarche solennelle, probablement pour aller rapporter aux autres patients son échange avec le dauphin.

Le jeune scientifique, à qui on semblait avoir imposé les douze travaux d'Hercule, le regarda s'éloigner d'un air maussade.

— Je voulais lui demander pourquoi beaucoup de cétacés se sont laissés échouer sur les plages récemment, pleurnicha-t-il.

Je ne pus que hausser les épaules, moi aussi. Je remarquai que le dauphin nous fixait.

Ce n'est pas prot, mais Robert, qui rejoignit ses comparses, lesquels l'attendaient dehors. Lorsqu'il se dirigea vers le grand arbre, cependant, il fut accompagné par un certain nombre d'entre eux.

Était-ce prot ou Robert qu'ils suivaient, ou quelqu'un entre les deux ?

Alors que je remontais l'allée centrale, j'entendis derrière moi une voix familière. Giselle me rattrapa.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit.

— Et alors ?

— Alors je pense que vous avez raison. Rob ressemble beaucoup à prot.

— Je suis bien content de l'entendre.

— Et même si vous vous trompiez, je crois qu'il a besoin de moi.

— Nous avons tous les deux besoin de vous, l'assurai-je avec conviction tandis que je me dirigeais vers la clinique pour voir Lou.

Je trouvai Chakraborty plongé dans l'observation de sonogrammes et de radios.

— Quelles sont vos conclusions ? demandai-je sans préambule.

— Selon ces images, il a un utérus et un petit ovaire reliés au rectum, m'apprit-il avec des yeux brillants d'émerveillement. Je n'ai jamais vu une chose pareille.

— Prot m'a toujours répété que nous devrions prendre le temps d'écouter ce que les patients ont à nous dire. Après une expérience de ce genre, j'ai tendance à lui donner raison. Quand pensez-vous que Lou pourra sortir ?

— Demain, il sera assez en forme. Vous voulez que je le renvoie en salle 2 ?

— Ça dépendra de Beamish. Je vais lui en toucher un mot. Allons voir Lou.

— Juste une dernière chose. Je suis désolé de vous annoncer cette nouvelle, mais j'ai reçu un coup de téléphone de l'hôpital. Russell est mort. Vous voulez le faire ramener ici ? Après l'autopsie, bien sûr.

Même si je m'attendais à cette nouvelle, elle me frappa de plein fouet.

Je connaissais Russell depuis si longtemps. Si pénible soit-il, je m'étais habitué à lui, tout comme le reste du personnel et des patients. À sa façon bien à lui, il était notre ami sincère à tous.

Pourtant, seule Maria, une ancienne patiente devenue religieuse, s'était trouvée à ses côtés au moment de sa mort.

— Oui. On l'entertera dans le jardin.

— Je pense qu'il aurait adoré cette idée.

Assis tranquillement, Lou buvait un jus de pomme. Près du lit, une infirmière donnait le biberon au bébé. N'en croyant pas mes yeux, je secouai la tête.

— C'est une petite fille ravissante, Lou. Vous avez déjà trouvé un prénom ?

— Quand je suis arrivé ici, avec les autres patients, on a décidé de l'appeler Protista.

Avec l'aide d'un fonctionnaire de sa connaissance, Giselle apprit que Bert avait mis sa petite amie enceinte, au lycée. Elle avait avorté à la sauvette, sans l'en informer, et, malheureusement, était morte pendant cette opération dans l'arrière-salle d'une prétendue «

clinique ». La nouvelle avait tellement terrassé Bert qu'il n'était plus jamais ressorti avec une femme.

Il avait fallu attendre trente ans et la visite à l'impro-viste de sa mère pour que celle-ci tombe chez lui sur un placard rempli de poupées et de vêtements d'enfant -signe d'une tentative désespérée pour ressusciter sa fille disparue. Cette découverte avait précipité les événements en provoquant chez lui une crise de violence et, de là, son

internement.

Une

série

de

traitements lourds

aux

antidépresseurs n'avait pas réussi à le débarrasser de ce deuil écrasant, et c'est ainsi qu'il était arrivé au MPI.

Fort de ces renseignements, je lui rendis une petite visite. Je le trouvai dans la salle commune, où il aidait Jackie à construire une maison en Lego. Il y avait aussi Frankie, dont la silhouette massive était perchée sur le rebord de la fenêtre. Elle regardait dehors d'un air maussade, indifférente à tous ceux qui l'entouraient.

J'approchai une

chaise

et

m'installai pour

observer

leur

construction. Très concentrée, Jackie semblait heureuse comme une enfant de neuf ans. Bert jouait le rôle du père, la félicitant à chaque nouvelle brique, la laissant se débrouiller seule, sauf lorsqu'elle avait besoin de son aide.

— Je suis au courant pour votre fille. Il continua d'aider Jackie.

— Elle doit vous manquer beaucoup. Il feignit de ne pas m'entendre.

— J'ai eu une idée, je pense qu'elle vous plaira.

Il jeta un bref regard dans ma direction, puis se concentra de nouveau sur Jackie, qui essayait de poser une fenêtre.

— Jackie a besoin d'un père. Vous, vous avez besoin d'une fille. Que diriez-vous de « l'adopter » ? Pas d'un point de vue légal, bien sûr-cela poserait quelques problèmes. Mais de façon officielle.

Il posa sur moi un regard poignant. Il fut toutefois incapable de prononcer une parole. Jackie plaça une nouvelle brique sur sa petite maison. Le menton de Bert se mit à trembler.

Je lui tapotai l'épaule et le laissai réfléchir à ma proposition, tandis que je me dirigeai tranquillement vers Frankie. L'air préoccupé, elle ne sembla même pas remarquer que je m'étais assis à côté d'elle, là où Howie s'était un jour installé pour attendre « l'oiseau bleu du bonheur ».

— J'ai parlé avec prot.

— Où il est? lâcha-t-elle d'un ton cassant, sans même me regarder.

Qu'est-ce que vous en avez fait, bande de salauds ?

— Il n'est pas loin. Il m'a tout expliqué. Elle me jeta un regard glacial.

— Vous avez déjà pensé faire quelque chose pour votre voix ? Elle est insupportable.

— Vous êtes incapable d'aimer quelqu'un, et lui aussi, pour les mêmes raisons. Vous trouvez ça déplacé.

Cela vous paraît stupide de concentrer vos sentiments sur une seule personne et d'oublier toutes les autres. Est-ce que je brûle ?

Elle posa sur moi un long regard fixe.

— Je crois que je vais gerber.

— Allez-y, gerbez. Mais écoutez-moi d'abord. Vous n'avez jamais rencontré personne qui ait la moindre idée de ce que vous ressentez.

D'ailleurs, même quand vous l'expliquez, on ne vous comprend toujours pas. En fait, on pense en général que vous êtes folle. Ou pire, sans cœur. J'ai raison ?

— Vous saviez que votre nez suffirait à étouffer un cheval ?

— Je vais être franc avec vous. J'ai du mal à comprendre comment vous pouvez vous montrer aussi indifférente aux autres. Ça me paraît contre nature. Mais grâce à prot, je saisis mieux ce que vous, vous ressentez. Est-ce qu'on pourrait travailler ensemble ? Peut-être qu'on pourrait apprendre quelque chose l'un de l'autre ?

Elle balança la tête en arrière et se mit à braire comme un âne.

J'étais très satisfait de constater combien Rob avait pris de l'assurance. Il était à l'aise avec Giselle, avec le personnel et avec les patients. Et lorsqu'il entra dans mon cabinet, il m'attrapa la main et la secoua vigoureusement.

En même temps, je me demandais si, avec de tels progrès, ce ne serait pas Robert qui se retrouverait nez à nez avec les caméras, en plein milieu de l'émission, au lieu de prot. Je ne voulais pas réfléchir aux conséquences d'une telle situation. Aussi passai-je une bonne partie de la matinée à tenter de défaire ce que j'avais mis des semaines et des années à bâtir, c'est-à-dire à expliquer à Robert qu'il devait rester dans l'ombre pendant l'intervention télévisée de prot. Il me répondit qu'il serait bien content de pouvoir rester à l'hôpital, son refuge, et de laisser le reste du monde à prot, du moins pour l'instant.

L'autre problème consistait à obtenir de prot, qui se montrait de plus en plus rarement, qu'il aille à l'émission. Mais il avait promis de faire « un tabac », comme il disait, et avec lui une promesse était une promesse.

— Vous voulez voir d'autres cassettes, Rob ? Ou bien est-ce qu'elles vous ennuiant ?

— Pas vraiment, mais...

— J'ai demandé à Giselle si elle voulait les voir, elle aussi. Ça vous ferait plaisir d'avoir de la compagnie pendant que vous les regardez ?

Son sourire me rappela vaguement celui de prot, même si ce dernier n'aurait eu aucune attirance pour ces films.

— Si elle est d'accord, je veux bien.

J'appelai Giselle, qui attendait dans mon bureau. (Il faut préciser qu'elle et moi avions discuté de l'opportunité d'utiliser des préservatifs, si on en arrivait là. En guise de réponse, elle en avait sorti deux de sa poche, qu'elle m'avait agités sous le nez). Je fus donc surpris de la voir rougir. Rob la prit par la main et la mena jusqu'au canapé que j'avais fait mettre dans la pièce. Je retournai dans mon bureau et fermai bruyamment le verrou, laissant la nature suivre son cours.

Dans la limousine qui nous conduisait aux studios de télévision, prot semblait songeur. Il ne fit aucune remarque concernant le bruit ou la saleté environnants, ni sur tous les gadgets de pointe de la voiture -le minibar, l'équipement stéréo et le réfrigérateur bourré à craquer de nourriture. Peut-être réfléchissait-il à ce qu'il allait dire devant les caméras. Ou peut-être se sentait-il mal à l'aise dans le nouveau costume que nous lui avions acheté pour l'occasion. Giselle et les agents de sécurité étaient silencieux, eux aussi. Tous trois regardaient distraitemment par la vitre de la limousine, tandis que les passants essayaient d'apercevoir l'intérieur du véhicule.

— Prot?

— Hmm?

— Je voulais juste que vous sachiez que je n'ai rien à voir avec tout ça.

— Bien sûr, chef. Je comprends très bien.

—

Mais maintenant que vous devez affronter cette situation, j'aimerais vous donner quelques conseils.

— Allez-y, balancez.

— Si j'étais vous, je ne cracherais pas au public qu'il n'est qu'une bande d'imbéciles, ou le cancer de la Terre.

— Oui... vous autres humains, vous avez du mal, avec la vérité.

— On peut voir les choses sous cet angle, oui.

— Vous vous tracassez trop, docteur b.

— Deuxième conseil : ne laissez pas Robert apparaître devant les caméras. Ce pourrait être catastrophique pour lui.

— Je ne l'encouragerai pas à se montrer, mais il a son petit caractère, vous savez.

On nous fit entrer dans le studio par une porte latérale et le producteur de l'émission vint à

notre rencontre, arborant un immense sourire qui révélait des dents absolument parfaites. Après l'échange de banalités de rigueur, on nous conduisit, Giselle et moi, dans une petite pièce verte meublée de deux chaises, d'une table sur laquelle était posée une cafetière et un énorme moniteur ; on nous laissa là, en compagnie d'une jeune assistante de production. Quant à prot, on l'emmena au maquillage.

— Bonne chance, lui criai-je, plus nerveux encore que lui.

Tandis que nous patientions, j'interrogeai Giselle sur la réaction de Robert aux cassettes porno. Elle eut un sourire qui concurrença celui du producteur.

— On n'a pas regardé de cassette.

— Vous êtes sûre que ce n'était pas Paul ?

— Certaine. J'aurais reconnu sa voix. Celle de Robert ne ressemblait pas du tout à celle de Paul, sur la bande que vous m'aviez fait écouter. C'était Rob, aucun doute. On aurait dit un gosse dans une boulangerie.

Prot arriva enfin, juste derrière la Lolita de service, dont le QI devait à peine atteindre 10, et la strip-teaseuse de l'émission. Le public l'accueillit très chaleureusement et la présentatrice (probablement une maniaque, sinon une accro aux amphétamines) parut sous le charme, comme presque tous ceux qui le connaissaient.

Elle commença de manière plutôt inoffensive, mâtinée d'un peu de second degré, en l'interrogeant sur sa vie sur k-pax. Apparut même en surimpression à l'écran une des cartes du ciel que prot avait dessinées au tout début, alors que je tentais d'évaluer ses connaissances astronomiques ; elle était superposée dans le cas présent à la vraie carte du ciel. J'avais déjà entendu la plupart des informations données par prot, mais la présentatrice lui posa également quelques questions que je n'avais pas anticipées - à tort.

Par exemple : comment s'arrêter, lorsqu'on voyage à la vitesse de la lumière dans l'espace interplanétaire ? (D'après ce que j'en avais déduit, cela était programmé à l'avance.) Prot répondit à tout très poliment, voire platement, sans quitter ses lunettes noires.

J'attendais que la fille en arrive à des points plus controversés, pour essayer de le prendre en défaut. Vint la pause publicité, annoncée sur fond sonore du générique de La Quatrième Dimension.

Je demandai à l'assistante si le hoobah était décaféiné. Elle me lança un regard bizarre.

Lorsqu'elle revint à l'antenne, la présentatrice, après un clin d'oeil à la caméra, demanda à prot de faire une petite démonstration de rayon-guidage.

— Pourquoi pas ? répondit ce dernier.

Giselle, l'assistante et moi nous penchâmes machinalement en avant, comme le reste du public, je suppose. Quelqu'un apporta un miroir et une lampe torche. Prot eut un grand sourire. À l'évidence, il s'était attendu à un coup de ce genre.

Il plaça la lampe torche sur son épaule droite et la pointa vers le miroir, qu'il tenait de la main gauche, à bout de bras. Dans la pièce où nous étions, le silence était si pesant qu'on entendait distinctement le va-et-vient de nos trois respirations. Soudain, il y eut un éclair et prot disparut de l'écran ! Le public poussa une exclamation de surprise. La caméra bascula et finit par le retrouver à l'autre bout du plateau, près du micro réservé aux chanteurs et aux comiques. Il portait un petit chapeau rigolo, que je reconnus aussitôt.

C'était celui de Milton. Prot se mit à tortiller une moustache imaginaire et dit :

— C'est un ours qui entre dans un bar. Il sort un pistolet et il descend tout le monde. Les flics arrivent et ils l'embarquent. « Qu'est-ce que j'ai fait de mal? demande l'ours. Les humains n'appartiennent pas aux espèces en voie de disparition. »

Personne ne rit.

— Je vais trop vite pour vous, les gars, ou quoi ? D'accord, que pensez-vous de celle-là : qui est toujours le premier à faire la guerre, à appuyer sur la détente, à tuer tout ce qui bouge, sous prétexte que ça a bon goût? Vous donnez votre langue au chat? Un commando anti-avortement ! Silence.

— Vous ne faites aucun effort, les gars. C'est qui, le chef, ici ? Allez, une dernière : ce sont deux chrétiens qui se marient. Quelle sera la religion de leurs enfants ? Je vous donne un indice. Ça marche aussi pour les musulmans, les juifs et les hindous... toujours rien ? OK.

C'est en rapport avec ce que vous appelez vos « idées »...

Le public, encore sous le choc de ce qu'il avait vu, ne riait toujours pas. La présentatrice, beaucoup moins policée, demanda à prot de regagner sa place.

— Comment... comment avez-vous fait ça ?

— C'est un de mes amis, à l'hôpital. Il est très fort en blagues.

— Non, je veux dire... comment avez-vous fait pour traverser la pièce ?

— Je vous l'ai dit il y a dix minutes, ça vous revient ? Elle demanda qu'on lui repasse les images. Mais, même en poussant le ralenti au maximum, prot disparaissait toujours de l'écran. Dans notre petite pièce, Giselle éclata de rire en tapant des mains. L'assistante se contenta de fixer le moniteur, bouche bée. La musique reprit, un numéro de téléphone spécial se mit à clignoter sur l'écran et il y eut une nouvelle pause publicité.

Après l'interruption, la présentatrice, à présent beaucoup plus sérieuse, sortit une liste de questions. En voici la retranscription exacte :

Présentatrice : Vous avez écrit [elle faisait allusion au « rapport » de prot] qu'il y a des choses que nous autres humains devons abandonner afin de pouvoir survivre en tant qu'espèce. L'une d'elles est la religion. Vous pouvez préciser votre raisonnement ?

Prot : Volontiers. Avez-vous remarqué que la plupart de vos difficultés actuelles viennent de l'intolérance de chaque religion vis-

à-vis des croyances d'une autre ?

Présentatrice : Vous n'avez pas tort, nous sommes tous d'accord sur ce point. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est comment nous pourrions abandonner cette partie intrinsèque de notre nature humaine ?

Prot : Ça dépend totalement de vous. Si je me fonde sur ce que j'ai vu jusqu'ici, tout prouve que vous n'en avez pas le courage. .

Présentatrice : Qu'entendez-vous par là ?

Prot : Le premier fondement de la religion, c'est la peur. C'est ainsi que les choses ont commencé, et c'est ainsi qu'elles se poursuivent, aujourd'hui encore.

Présentatrice : La peur de quoi ?

Prot : À vous de me le dire.

Présentatrice : De la mort, peut-être.

Prot : Notamment, oui.

Présentatrice : Et l'argent ?

Prot : Quoi, l'argent ?

Présentatrice : Comment pourrions-nous abandonner l'argent ?

Qu'aurions-nous, à la place ?

Prot : Pour faire quoi ?

Présentatrice : Pour acheter une machine à laver, par exemple.

Prot: Pourquoi avez-vous besoin de machines à laver ?

Présentatrice : Parce qu'elles permettent des économies de temps et d'énergie.

Prot: En d'autres termes, vous avez inondé cette planète de machines à laver, de voitures, de bouteilles en plastique et de postes de télé, tout ça pour avoir plus de temps et plus d'énergie ?

Présentatrice : Oui.

Prot : Et pour maintenir toute cette économie, il vous faut de plus en plus d'êtres humains, pour qu'ils achètent de plus en plus de produits. J'ai raison, jusqu'ici ?

Présentatrice: Eh bien, la croissance est bonne pour tous.

Prot: Pas pour les millions d'autres espèces qui peuplent votre PLANÈTE. Et quand votre MONDE sera plein à craquer d'individus, de voitures et de machines à laver, et qu'il n'y aura plus de place pour personne ?

[Intermède musical]

Je regardai Giselle, qui haussa les épaules. J'allai faire un tour aux toilettes. Au bout de quelques secondes, j'entendis Giselle crier : «

Docteur B. ! Ça recommence ! » Je me précipitai à ma place et vis sur l'écran que la présentatrice tenait un petit chien qui aboyait de façon frénétique.

Présentatrice : Que dit-il ? Prot : Il a juste envie de [bip].

Le public, plus détendu, éclata de rire. Et son amusement redoubla lorsque le chien se soulagea effectivement, comme sur commande, sur la table du plateau. L'hilarité se maintint pendant quelques minutes, durant lesquelles la présentatrice grimaça devant les caméras, se débarrassa du chien et appela quelqu'un pour nettoyer.

Lorsque arriva la nouvelle coupure publicitaire, les rires résonnaient toujours. Le brouhaha ne s'apaisa qu'à la reprise de l'interview.

Présentatrice : Vous nous trouvez décidément beaucoup de défauts, à nous autres humains. Mais vous devez bien avouer que nous avons aussi des bons côtés. Si vous deviez nous qualifier en un mot, ce serait lequel ?

[Prot roula les yeux pendant un moment, signe qu'il réfléchissait.

Comme c'était probablement le cas aussi pour le public, un certain nombre d'idées me traversèrent la tête : « La générosité, la persévérance, le sens de l'humour»...]

Prot : J'hésite entre l'ignorance et la stupidité pure et simple.

Présentatrice : Et c'est pour cette raison que, selon vous, l'homme ne saura pas prendre ce que vous appelez les « décisions nécessaires »

à sa survie en tant qu'espèce ?

Prot : Ni l'homme ni la femme.

Présentatrice : Cependant, nombreux sont ceux qui pensent que l'on parviendra à surmonter ces difficultés et à gagner la guerre.

Pourquoi n'êtes-vous pas de ceux-là?

Prot : Je ne dis pas que c'est impossible. Dans d'autres MONDES, certaines espèces y sont arrivées. Mais ici, il est déjà trop tard. Vous avez déjà commencé à détruire votre environnement. C'est le début de la fin.

Présentatrice : Alors que va-t-il nous arriver, d'après vous?

Prot : Vous n'aimeriez pas la réponse.

Présentatrice : Je voudrais vraiment savoir. Pas vous, le public ?

[Salve d'applaudissements]

Prot : La prochaine étape, ce sont vos obsèques. D'accord, le déclin sera d'abord progressif, comme un cancer ou le sida. Vous ne vous rendrez pas compte de grand-chose, juste de la disparition de quelques espèces non humaines, et de quelques petites guerres par-ci, par-là - la routine, quoi. Les ressources minérales et combustibles vont commencer à manquer. Il y aura des réunions extraordinaires entre les nations, mais ce sont les intérêts personnels qui primeront, comme toujours, et les plus désespérés ou les plus avides d'entre vous mettront en avant leurs exigences et poseront des ultimatums.

Et cela conduira à des guerres plus graves encore. Dans le même temps, tout votre environnement s'effondrera peu à peu. Tous les habitants de la TERRE souffriront abominablement, même ceux qui posséderont encore une richesse et un pouvoir relatifs. Dès lors, tout ne sera plus qu'une question de temps. La mort pourra venir de mille façons différentes, mais elle tombera aussi sûrement que les impôts.

[La présentatrice resta silencieuse, et le regarda fixement pendant quelques instants]

Prot : Je vous avais bien dit que vous n'aimeriez pas la réponse.

Présentatrice : Et la vie s'arrêtera sur Terre ?

Prot: Il y aura encore de la vie, mais les êtres humains ne reviendront jamais sur cette PLANÈTE. Des espèces similaires se développeront peut-être, mais la probabilité que l'homo sapiens en fasse partie est dérisoire. Vous êtes une espèce rare, dans l'UNIVERS, vous savez.

Une erreur de la nature, pour ainsi dire.

Présentatrice : Et il n'y a aucun moyen d'arrêter ça ?

Prot: Si. Tout ce que vous avez à faire, c'est de revoir toutes vos hypothèses de vie.

Présentatrice : Vous voulez parler du rapport à l'argent, à la famille, à la religion... des choses de ce genre ?

Prot : Ce n'est pas aussi difficile que ça en a l'air. Tout ce qu'il faut, c'est décider du plus important : ces choses-là, ou votre simple survie. Par exemple... vous avez arrêté de fumer, pas vrai ?

[En fond sonore, la musique de La Quatrième dimension.]

Présentatrice : Euh... oui, c'est vrai. Mais, euh...

Prot : Vous avez trouvé ça facile ?

Présentatrice : C'était l'enfer.

Prot : Mais maintenant, ça ne vous manque plus, pas vrai ?

[Retour de la musique, plus insistante.]

Prot : Alors, pourquoi ne pas agir de même avec les guerres, la religion, les massacres, et tout le reste, juste pour une décennie ou deux ? Si le résultat ne vous plaît pas, vous pourrez toujours revenir à l'ancienne méthode, celle de la haine, de la tuerie et de la croissance sans fin...

Présentatrice : Nous nous retrouvons après une page de publicité.

[Lorsque le programme revint à l'antenne, la Lolita de service décida d'intervenir et de tomber le masque de la niaiserie.]

Lolita : Vous avez oublié d'intégrer l'esprit humain à vos équations.

Prot : C'est un concept vide, concocté par un homo sapiens quelconque.

Lolita : Et Shakespeare, alors ? Mozart ? Picasso ? La race humaine a accompli de grandes choses, même selon vos critères à vous. En réalité, nous autres humains, nous avons transformé

ce monde en un lieu extraordinaire !

[Tonnerre d'applaudissements.]

Prot [Avec un regard vers la caméra mêlant exaspération et une once de mépris] : De quelle sorte de monde parlez-vous, quand non seulement la violence et la guerre sont tolérées, mais que l'on encourage la jeunesse à y avoir recours ? Un monde dans lequel vos dirigeants risquent sans cesse d'être assassinés, et où, dès qu'on prend l'avion, on redoute un attentat ? Où chaque tube d'aspirine contient peut-être de l'arsenic ? Où certains font fortune en jouant, alors que d'autres meurent de faim ? Où personne ne croit un mot de ce que racontent les politiciens et les industriels ? Où les courtiers et les stars de cinéma sont plus considérés que les enseignants ? Où le nombre d'êtres humains augmente sans cesse, quand d'autres espèces disparaissent ? Où...

[La Quatrième Dimension.]

Présentatrice : Ne zappez pas, nous revenons dans quelques instants !

Dans notre petite pièce, personne ne pipa mot. Nous regardâmes le défilé de spots publicitaires, perdus dans nos pensées respectives.

La présentatrice réapparut à l'écran.

Présentatrice : Nous étions donc en train de parler avec prot, un visiteur qui nous vient de la planète k-pax, où tout est beaucoup plus simple que sur notre bonne vieille Terre. Prot, c'est ici que s'achève notre émission. Vous reviendrez nous voir sur ce plateau ?

Prot: Pourquoi? Vous n'avez pas écouté ce que j'ai dit ?

[Il portait toujours son drôle de petit chapeau et son costume neuf, et je ne sais pas lequel des deux était le plus déplacé sur lui.]

Présentatrice : Bonne soirée à tous ! À bientôt sur notre antenne !

Il n'y eut pas d'applaudissements. De toute évidence, le public était encore sonné par les propos de prot1. Ou peut-être les gens se disaient-ils simplement qu'ils avaient eu affaire à un fou. Juste avant de rendre l'antenne, la régie repassa le ralenti de sa démonstration de rayonnage, et le numéro de téléphone se mit à nouveau à clignoter sur l'écran.

En nous rejoignant dans la pièce verte, prot souriait de toutes ses dents. Je lui tendis la main, car je me sentais aussi fier de lui que je l'aurais été de mon propre fils. Non pas fier de ses propos, mais fier qu'il ait tenu parole et empêché Robert de surgir pendant l'émission.

— À plus tard, doc, me lança-t-il.

Puis, à mi-voix, il glissa à Giselle : — Salut, bébé.

Elle le prit dans ses bras. Lorsqu'il se redressa, il était redevenu Rob, affublé des lunettes noires de prot et du chapeau grotesque de Milton.

J'étais désespéré. Je ne m'étais pas attendu à cela. Prot avait-il décidé de jeter Rob dans le bain, afin de voir s'il nagerait ou s'il coulerait comme une pierre ? Je lui expliquai la situation brièvement -

où il se trouvait, ce qui s'était passé. Il me regarda avec un soupçon d'amusement, à la manière de prot. Il quitta le studio heureux et détendu, alors que je n'aurais pas pu en dire autant de moi.

Sur le trajet du retour, il joua avec tous les gadgets de la limousine, adressa des signes aux passants et sembla se saouler de l'excitation de la ville, qu'il n'avait jamais vue.

1. D'autres propos de prot n'ont pu être insérés dans le texte, en raison d'un manque de place. Ils sont répertoriés à la fin de cet ouvrage, dans la rubrique intitulée « La sagesse (ou la folie) de prot ».

— À partir de maintenant, c'est le monde entier qui est votre refuge, lui dis-je, bien qu'il parût inutile de le préciser. Lorsque nous arrivâmes « à la maison », il s'était endormi profondément, la tête sur l'épaule de Giselle.

Le lendemain de l'émission télévisée, deux agents de la CIA m'attendaient dans le bureau de Villers. Ils exigèrent de parler à prot.

— Je ne sais pas où il est, répondis-je en toute sincérité.

— Vous voulez dire qu'il est parti ?

— On peut dire ça comme ça, oui.

Ils eurent l'air dubitatif, mais l'un d'eux sortit brusquement un petit carnet, dans lequel il se mit à gribouiller furieusement. Il arracha une page et me la tendit. C'était un numéro de bipeur.

— Si par hasard il se montrait, prévenez-nous immédiatement.

Je m'attendais presque à ce qu'ils m'ordonnent d'avalier le message, mais ils firent volte-face et se hâtèrent vers la sortie.

Après leur départ, je partis à la recherche de Rob. Je le trouvai dans sa chambre, en compagnie de Giselle. Ils étaient en train de lire, ou peut-être de travailler, tel un couple d'étudiants qui aurait révisé ses examens à la bibliothèque.

Je jetai un œil au tas de vieux livres posés sur la petite table de Rob, comme des coffres au trésor sur le point d'être ouverts : Les Oiseaux du Nord-Est, Moby Dick et quelques autres. Il avait dans les mains un ouvrage récent d'Oliver Sachs. Une scène tout à fait normale, pensai-je, le cœur rempli de joie.

Giselle, quant à elle, prenait des notes à partir d'un livre intitulé Les Mystères inexplicables. Au pied de sa chaise reposait un paquet de feuilles dactylographiées, le premier jet de son article sur les ovnis.

— Comment vous sentez-vous, Rob ?

— Plus heureux que jamais, doc.

— Je suis juste passé déposer ceci, expliquai-je en lui tendant la cassette de l'émission, que Karen avait enregistrée. Et aussi pour vous demander si vous accepteriez de vous soumettre à quelques tests très simples, lors de notre séance de demain.

— Tout ce que vous voudrez, fit-il sans même chercher à savoir en quoi consistaient les tests en question.

Je dus me dépêcher de me rendre à ma réunion, qui me parut interminable. Nous étions censés discuter des projets concernant les nouveaux locaux, mais le seul sujet qui contenta tout le monde fut la prestation de prot, la veille au soir. Ayant vécu la chose en direct, je finis par m'éclipser et par retourner dans mon bureau afin d'appeler la mère de Robert. Comme je pensais que Rob resterait un moment parmi nous, je lui fis part de mon pronostic plutôt optimiste, et l'invitai à rendre visite à son fils pour constater ses progrès de visu. Elle hésita un peu à la perspective de venir seule, mais elle affirma qu'elle serait ravie, si « cette charmante jeune fille » - Giselle, qu'elle avait rencontrée lors de sa visite précédente - voulait bien l'accompagner.

Je lui répondis qu'à mon sens, cela ne poserait pas de problème.

Je reçus ensuite un appel de Betty.

— Le Dr Villers a téléphoné hier, pendant votre absence. Il voulait parler à prot de toute urgence. Il a rappelé plus tard, mais je n'ai pas réussi à trouver prot -seulement Robert. Je lui ai suggéré de parler à Cassandra. Il a dit que c'était déjà trop tard.

— Il est peut-être trop tard pour prot aussi.

— Dommage. Il avait vraiment l'air désespéré.

Durant toute la fin de la semaine, les appels ne cessèrent de pleuvoir » promesses de don à l'hôpital, demandes d'admission pour un proche ou un ami, *etc.* Plusieurs producteurs de télévision voulurent inviter prot dans leurs émissions, afin qu'il « refasse son tour de passe-passe

». Néanmoins, la plupart des gens qui appelaient cherchaient à savoir où contacter prot, quand ils le reverraient, ou comment se rendre sur k-pax.

Nous eûmes droit aussi à quelques journalistes désireux d'obtenir l'exclusivité pour sa biographie. Ne pouvant les convaincre que prot n'existait peut-être déjà plus, je finis par les envoyer à Giselle.

Puis arrivèrent les lettres, des milliers de lettres, adressées pour la plupart à « prot, c/o MPI, New York ». Je n'en ouvris aucune, mais jetai un oeil à celles destinées aux « responsables chargés de prot », ou équivalents. Celles-là le qualifiaient parfois de « Diable » (comme Russell l'avait fait à une époque), quand elles ne le menaçaient pas physiquement. Pour d'autres, prot était une sorte de figure christique, le « messie de notre temps », venu sur Terre pour « nous sauver de nous-mêmes ». Curieusement, personne ne le voyait tel qu'il était - l'une des facettes d'un malade mental en voie de guérison.

Mais prot ne se montra pas cette semaine-là, au grand désespoir de Villers. Je me sentis trahi. Si vraiment il avait « quitté ce monde »

pour de bon, il avait oublié de nous prévenir, contrairement à ce qu'il m'avait promis. Rob, quant à lui, était devenu un autre homme, confiant et souriant. Peut-être était-ce ce que l'on pouvait espérer de mieux.

L'une des choses que je n'oublierai jamais, concernant prot, c'était sa faculté à communiquer avec les patients autistes. Peut-être cela explique-t-il le rêve que je fis la nuit qui suivit l'émission.

Je me trouvais dans ce qui ressemblait à une capsule spatiale. Par les minuscules hublots, j'apercevais un ciel d'un bleu éclatant. Dans la cabine scintillait une sorte de panneau de commandes, constitué de dizaines d'écrans et de cadrans, tous rouges ou verts, et lumineux.

Soudain, j'entendais un fracas assourdissant et tout se mettait à vibrer. Je sentais la gravité m'attirer vers le bas, toujours plus bas.

Au bout de quelques minutes, le bruit et les vibrations cessaient, et je me retrouvais à flotter en liberté, à des kilomètres au-dessus de la Terre, et à contempler la plus belle planète de l'univers.

Puis, brusquement, secoué, ballotté, englouti par une grande ombre qui me masquait la vue, j'atterrissais sur l'aire de lancement. Une tête géante apparaissait -celle de Jerry. Il m'avait offert un voyage dans sa maquette de navette. Un œil géant m'observait par le hublot, et je voyais sa bouche s'ouvrir très grand, en un beau sourire. C'était merveilleux... l'espace d'un instant, je le comprenais, je comprenais tout !

Je me réveillai alors et, comme toujours, je ne comprenais rien.

La visite du plus éminent psychiatre du pays était programmée pour le vendredi. Ses ouvrages, *La Psychiatrie populaire* et *Ramassez-moi vos saletés*, figuraient depuis des années en tête des meilleures ventes. J'étais dans le jardin, occupé à essayer désespérément d'attirer l'attention de Cassandra, lorsque j'appris la nouvelle, à savoir qu'un « engagement de dernière minute et de la plus haute importance » avait contraint notre illustre invité à annuler sa venue.

Dieu sait pourquoi, j'en fus très contrarié.

— Quel trou du... disons que le terme médical est « orifice anal », aboyai-je à l'intention de l'infirmière.

D'un autre côté, cette annulation me donnait un peu de temps libre inespéré, notamment pour rattraper mon retard en matière de paperasserie. Mais j'étais à peine assis que je reçus un coup de téléphone du Dr Sternik, l'ophtalmologiste dont m'avait parlé Giselle, qui tenait absolument à examiner les yeux de prot.

— Pas de problème, faites comme chez vous. Si vous le retrouvez.

La première chose que je demandai à Rob en le voyant arriver pour sa séance fut son avis sur la cassette de l'émission. Il saisit une pêche dans le saladier.

— Bizarre. Très bizarre.

— Comment ça ?

— C'était comme me regarder moi-même, sauf que ce n'était pas moi du tout.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, prot représente une partie de vous.

— Je comprends bien, mais ça reste difficile à croire.

— Vous l'avez vu, ces derniers jours ?

— Pas depuis que nous avons quitté le studio télé.

— Vous savez où il se trouve ?

— Nan. Ça veut dire que je suis prêt à rentrer chez moi ?

— Nous verrons.

J'entendis frapper doucement à la porte.

— Entrez, Betty ! Bon, Rob, je vais demander à Betty de vous faire passer ces quelques tests. Pour votre information, ce sont les mêmes que ceux auxquels nous avons soumis prot, il y a cinq ans. Je veux comparer les résultats, voir s'il y a des différences, OK ?

— Bien sûr.

— Parfait. Et quand vous aurez fini, Betty vous emmènera à la clinique pour une prise de sang. Ça ne prendra qu'une minute. Et le Dr Chakraborty vous fera un EEG, qui est un enregistrement rapide et indolore de votre activité cérébrale.

— D'accord.

Quand je les laissai seuls, ils souriaient tous les deux - Betty parce qu'elle adorait les examens de toutes sortes, et Rob parce qu'il était tout simplement heureux d'avoir retrouvé sa maîtrise de soi. Tous deux allaient manquer l'enterrement de Russell, mais Betty m'affirma qu'elle détestait ce genre de solennité - elle préférait se rappeler le défunt tel qu'il était. Quant à Rob, il l'avait à peine connu, pour ne pas dire pas du tout.

Il pleuvait, aussi la cérémonie eut-elle lieu dans la salle commune. On avait apporté des chaises pliantes et tout le monde faisait face au cercueil ouvert, qu'on avait posé sur la grande table. Il s'agissait d'une simple boîte en pin, non seulement parce que c'était l'usage pour les patients pauvres, mais aussi parce que Russell avait émis ce souhait de longue date, après que nous avions refusé la solution de la grotte avec un gros rocher en guise de porte.

Le père Green, notre aumônier, prononça un beau sermon sur la vie éternelle de Russell aux cieux, parmi les chemins dorés et les anges qui chantaient et aussi, oui, les hamburgers du samedi soir. Cela me donna presque envie de le rejoindre. Puis vint le tour de ceux qui l'avaient bien connu.

Certains employés de l'hôpital se levèrent pour dire combien il allait leur manquer, et plusieurs patients lui firent leurs adieux. Des anciens s'étaient même déplacés pour évoquer des souvenirs et des anecdotes ; parmi eux, Chuck et Mme Archer, ainsi que Howie et Ernie, qui avaient passé deux ans chez nous et le connaissaient très bien. Pour ma part, je me rappelais surtout sa façon de prêcher, de réciter avec emphase des passages entiers des Écritures, le tout avec force postillons. Je me remémorai ses premiers temps au MPI, quand il nous menaçait tous des flammes de l'enfer. Il valait vraiment le détour, avec sa tignasse blonde au vent et ses yeux gris enflammés, et on pouvait toujours compter sur lui pour venir nous donner l'avis de Dieu sur tout, même les événements les plus insignifiants de notre vie quotidienne. Au fil des ans, il s'était un peu adouci, mais n'avait jamais failli dans sa quête des âmes perdues. Et aujourd'hui, pour la première fois de son existence, il était en paix. Je me tus, soudain conscient de la tentation incroyable que représentait le suicide pour certains. J'espérais seulement qu'aucune des personnes présentes ne suivrait mon raisonnement.

Après la cérémonie, je fis le tour des anciens patients, qui s'en sortaient tous pour le mieux. Nous évoquâmes avec une grande nostalgie leur séjour à l'hôpital (il est étrange de penser que même la vie

dans

un

asile

psychiatrique peut

paraître

heureuse,

rétrospectivement). Chuck surtout semblait changé, capable de discuter sans critiquer l'odeur de son entourage. Ce n'est que lorsque tout le monde s'apprêta à partir qu'il me souffla : — Ça m'a fait du bien de revoir prot.

L'espace d'un instant, je pensai qu'il avait voulu dire « Russell », mais Mme A., Ernie et Maria renchérèrent avec enthousiasme.

— Il n'a pas changé d'un poil, déclara Ernie.

— Prot était là? demandai-je aussi calmement que possible.

— Vous ne l'avez pas vu ? Il se tenait debout, au fond. Je les saluai et retournai dans mon cabinet. Rob et Betty s'y trouvaient toujours, penchés sur leurs examens. Pensant que la présence de prot n'avait été que le fruit de l'imagination débordante de nos anciens patients, j'allai appeler Virginia Goldfarb de mon bureau.

— Non, je ne l'ai pas vu. Pourquoi ? Il était censé venir?

Beamish et Menninger me firent la même réponse.

Je courus dans le jardin interroger certains des patients qui y passaient le plus clair de leur temps. Tous l'avaient aperçu.

J'avais envie de tout quitter, mon bureau, l'hôpital, tout. Mais je ne savais où aller. J'errai quelque temps, pour finir dans le bureau de Villers, où je m'abrutis dans la correspondance en retard et les problèmes de budget. C'est alors que je reçus un appel de notre nouvel administrateur, Joe Goodrich, un garçon charmant et très compétent, malgré son jeune âge et son expérience limitée. Je sentis tout de suite qu'il avait quelque chose à m'annoncer, mais qu'il

avait du mal.

— Le New York Times vient juste de m'appeler, finit-il par avouer.

Klaus Villers a tué sa femme, avant de se donner la mort. C'est arrivé la nuit dernière, apparemment. Ils veulent que vous leur faxiez une fiche nécrologique. En fait, c'est le Dr Villers qui a demandé que vous vous en chargiez, dans un mot qu'il a laissé.

Je marmonnai une vague réponse et raccrochai. Bien qu'ayant peu connu Klaus et Emma, je fus profondément choqué par cette triste nouvelle, sans trop savoir pourquoi. Peut-être fallait-il l'attribuer à l'enchaînement rapide des événements - la mort de Russell, le départ de prot. Trop, trop vite. Je me sentais comme une araignée piégée au fond d'un lavabo : j'avais beau me débattre de toutes mes forces, je ne pouvais plus sortir. Et prot n'était plus là pour me venir en aide.

Le samedi suivant, je revins à l'hôpital, où je me forçai à étudier les résultats des examens de Rob que Betty n'avait pas traités. Chak était resté tard lui aussi le vendredi, afin de transmettre les prélèvements sanguins au labo et faire procéder aux tests ADN, même si nous devions attendre les résultats pendant plusieurs semaines. Je mis une cassette de La Bohème en fond sonore et me penchai sur les données. Ce jour-là cependant, je ne me sentis pas d'humeur à chanter en même temps, ni même à profiter pleinement de la musique.

Tout d'abord, je n'en crus pas mes yeux, mais je me rappelai assez vite que rien dans le cas Robert/prot n'avait été du domaine du prévisible. Ci-joint la comparaison de certains examens effectués par Robert avec ceux réalisés par prot, cinq ans plus tôt.

Nature de l'examen ROB PROT

QI

Mémoire immédiate Bonne Excellente Niveau de lecture Moyen

Très bon

Dispositions artistiques Supérieures à la moyenne Variables Dispositions pour la musique Bonnes

Inférieures à la moyenne Culture générale Limitée

Très étendue et très diversifiée Ouïe, goût, odorat, toucher Normaux Extrêmement sensibles Aptitudes « particulières »

Aucune

Possibles

Vue: 1) Sensibilité à la lumière 2) Amplitude Normale

Normale

Très prononcée Rayons UV facilement détectés Aptitudes Affinités pour les sciences naturelles Extrême

polyvalence

Outre ces résultats, on constatait des différences concernant le teint de la peau et le timbre de voix. Robert et prot étaient deux entités totalement distinctes, occupant le même corps comme une paire de frères siamois.

À la lecture de ces données, quelque chose se mit à tourner dans ma tête, comme un papillon essayant de s'échapper d'un bocal.

Éprouvais-je de la culpabilité face à la mort de Klaus ? Finalement, la pensée se précisa, sous forme d'un adage peu réjouissant : Méfie-toi toujours du patient qui se dit prêt à rentrer chez lui - comme Robert l'avait suggéré peu de temps auparavant.

Will déboula dans mon bureau tandis que je remballais mes affaires avec l'intention de profiter de ce qu'il restait du week-end. Il voulait me parler des parents de Dustin. Je lui rappelai qu'il devait terminer ses études théoriques avant de passer à la pratique. Mais je ressentis soudain un besoin impérieux de lui livrer mon sentiment de culpabilité devant la mort de Klaus et d'Emma Villers. Si j'avais essayé d'entretenir des liens d'amitié avec lui, si je m'étais attaché à mieux le connaître, comme certains de ses patients, peut-être aurais-je pu empêcher cet acte irréparable. Will m'écouta très attentivement jusqu'au bout et, lorsque j'eus fini, me répondit : — On ne peut parfois rien faire, quels que soient nos efforts pour résoudre un problème.

— Fiston, je pense que tu feras un excellent psy.

— Merci, p'pa. Bon, et pour les parents de Dustin ?

— Ne t'inquiète pas, soupirai-je. Je m'en occupe.

— Je me demande si les parents ne sont pas la cause de la moitié des troubles mentaux de la planète.

— Tu n'as peut-être pas tort. Prot nous conseillera probablement de nous débarrasser des parents, aussi.

La réunion du lundi matin commença par une minute de silence en mémoire de notre collègue disparu. J'abordai ensuite mes craintes concernant Rob. Tout le monde était conscient des progrès fabuleux qu'il avait accomplis, et du fait que prot ne s'était pas montré depuis plusieurs jours - à part peut-être aux funérailles de Russell, au dire des patients. Quelqu'un suggéra que Robert, qui ne montrait aucun signe apparent de psychose, soit transféré en salle 1. Je le mis en garde et recommandai qu'on attende l'avis de Virginia et de Carl, ces derniers étant absents pendant Rosh ha-Shana.

Peut-être faisais-je preuve d'un excès de prudence. Je suppose qu'en vieillissant tout le monde devient un peu plus conservateur.

Après tout, je m'étais montré méfiant concernant Michael, qui s'en sortait très bien dans sa formation de secourisme alors qu'il avait tenté de se suicider à peine quelques mois plus tôt. Et puis, grâce surtout à l'aide de prot, Manuel était sur le point de quitter l'établissement, Lou s'était tiré d'un accouchement très périlleux et Bert lui aussi accomplissait des progrès spectaculaires. Peut-être prot avait-il réussi des merveilles avec Rob aussi.

À la fin de la réunion, j'allai voir Bert, lequel me révéla toute son histoire et se débarrassa ainsi d'un lourd fardeau. Après la mort de sa petite amie, son enfant perdu s'était mis à grossir dans sa tête comme une sorte de fœtus mental. Souvent en proie à des maux de tête insupportables, il avait tout enfoui au plus profond de lui pendant des années, jusqu'à ce que, à quarante ans, la découverte providentielle faite par sa mère précipite les événements et l'amène chez nous.

Cela n'avait rien d'inhabituel. Beaucoup de dépressions nerveuses ou psychologiques résultent de l'éruption soudaine de sentiments longtemps refoulés, comme un geyser. Nous cachons presque tous en nous des choses prêtes à exploser. L'un de mes professeurs nous avait soutenu un jour que, si la science trouvait un moyen pour que le cerveau relâche un peu la pression de temps à autre, il y aurait beaucoup moins de traumatismes psychologiques dans le monde, a fortiori dans les hôpitaux. Malheureusement, on prête si peu d'attention à la santé mentale, y compris au cours des visites médicales, que beaucoup d'efforts sont encore nécessaires pour espérer atteindre cet objectif.

Bert me raconta qu'il avait acheté des poupées et des vêtements pour enfant, et qu'il avait passé toutes ses soirées à donner le bain à sa « fille » - il avait arbitrairement choisi le sexe du bébé -, à la mettre au lit, à prendre soin d'elle lorsqu'elle était « malade », et ainsi de suite. Quand il eut fini son récit et séché ses larmes, je lui reparlai de l'adoption de Jackie. Entre-temps, les autres patients avaient interrompu

leurs

activités

diverses

et

s'étaient

approchés

discrètement pour écouter. Pendus à ses lèvres, tous attendaient sa réponse.

— Ce serait le plus beau jour de ma vie, lança-t-il d'une voix chargée de sanglots, et je n'eus aucun mal à le croire.

J'assistai alors à une scène inédite pour moi en trente années de métier. Le petit groupe de patients qui s'était réuni se mit à applaudir à tout rompre. L'espace d'une seconde, je crus qu'ils me remerciaient. Mais c'était à Bert (et à prot) qu'ils rendaient hommage, et je me joignis à eux de bon cœur.

Tout ragaillardi par ce succès par procuration, je me rendis en 3B.

En chemin, je réfléchis sérieusement à la méthode qui avait permis à prot d'obtenir quelques mots de la part de Jerry. À première vue, cela ne paraissait pas sorcier - il lui avait tenu la main en la caressant doucement, comme un oiseau ou un petit animal qu'il aurait voulu apaiser.

Je fermai la porte et me dirigeai vers Jerry, qui terminait sa réplique de navette spatiale, ainsi que la rampe de lancement. Ne voulant pas le déranger, je m'approchai discrètement.

Je l'observai pendant un moment, émerveillé par la finesse de son travail, la minutie de la reproduction, qui trahissaient une compréhension profonde de la structure et de la fonction de chaque pièce. J'avais sous les yeux un véritable Michel-Ange de l'allumette.

En même temps, les paroles de prot me revinrent en mémoire : «

Pour lui, réaliser cette maquette de navette spatiale, c'est comme parcourir les côtes du Portugal pour Christophe Colomb. »

— Bonjour, Jerry.

— Bonjour, Jerry.

— Jerry, vous voulez bien venir près de moi, une minute ?

Il s'immobilisa, telle une sculpture de chair et d'os. Même ses mèches de cheveux parurent soudain figées. Je ne voyais pas ses yeux, mais j'imaginai la peur et la méfiance qui les

traversaient.

— Je ne vous ferai aucun mal. Je veux juste parler un peu avec vous.

Je le menai lentement jusqu'à une chaise. À force d'encouragements, il finit par s'asseoir, sans tenir en place cependant. Je lui pris alors la main et me mis à la caresser en lui parlant à voix basse, comme l'avait fait prot. Je ne sais pas bien ce que j'attendais au juste. Mais ce que j'espérais, c'est qu'il bondirait de sa chaise et me crierait : «

Salut, doc ! Ça boume, aujourd'hui ? », ou quelque chose de ce genre. En vain. Il ne regarda même pas dans ma direction, ne prononça pas un son, et se contenta de s'agiter en scrutant les murs et le plafond.

Je refusai de baisser les bras. Comme un urgentiste qui s'emploierait à ranimer un patient mourant, je continuai de lui caresser la main, de lui parler doucement. Je variaï la pression, la cadence, je changeai de main -mais rien ne se produisit. Au bout d'une heure, j'étais épuisé, comme si nous avions passé tout ce temps à faire un bras de fer.

— OK, Jerry. Vous pouvez retourner travailler.

Sans me jeter un regard, il sauta de sa chaise et retourna à sa maquette. Je l'entendis psalmodier : « Travailler, travailler... »

Avant le déjeuner, je décidai d'informer les patients de Klaus de sa mort, et de leur assigner un nouveau médecin traitant. Cela s'avéra inutile. Tous avaient eu vent de la tragédie et des changements qui en découlaient. Je fus surpris par la tristesse qu'ils ressentirent face au décès de leur ancien conseiller. Le fait est qu'ils aimaient de toute évidence plus mon vieux collègue que le reste du personnel, moi le premier.

Mais je n'avais jamais partagé une séance avec Klaus. Les liens qui se tissent entre un patient et son thérapeute sont très forts et ressemblent souvent, comme je l'ai déjà dit, à ceux qui unissent un parent et un enfant.

Dans le cas de Villers, cela semblait même aller au-delà. D'après ce que je compris, il passait autant de temps à leur parler de ses problèmes qu'eux à lui parler des leurs. En agissant de la sorte, il violait la première règle de la psychiatrie. Cependant, ce qu'il avait perdu en efficacité, il l'avait gagné en affection - celle que ses patients ressentaient pour lui et qui leur donnait envie de lui faire plaisir. Je regrettai de n'avoir pas fourni plus d'efforts pour mieux le connaître moi-même.

Une fois en salle 2, je décidai d'y rester déjeuner. Les patients, même ceux qui avaient eu peu de contacts avec Villers, me parurent très silencieux pendant le repas. Je notai leurs regards fixés sur Rob -

lequel, malgré une forte ressemblance, était légèrement différent de prot. Ils continuaient de

venir le trouver en cas de besoin, et il se montrait toujours soucieux de les aider. Quant à savoir si ses conseils étaient aussi efficaces que ceux de prot, le mystère reste entier.

Néanmoins, tout cela pouvait tourner mal. J'étais presque décidé à le transférer en salle 1, histoire de voir comment il s'en sortirait. Mais si tout se passait bien, que diraient les autres patients en les voyant tous deux quitter l'hôpital pour de bon ? L'expression « orifice anal »

remportait un franc succès dans les locaux. Me prendraient-ils pour un orifice de premier ordre, si je laissais Robert/prot s'en aller ?

Pendant que je me trouvais en salle 2, ma secrétaire me fit parvenir un message de l'avocat de Klaus. Il n'y aurait pas de funérailles officielles pour lui et sa femme, mais une simple crémation. Ils avaient demandé que j'éparpille leurs cendres sur le jardin de fleurs d'Emma. Je fus touché par cette mission, et m'empressai de l'accepter.

C'est avec une certaine mélancolie que j'accueillis Robert pour sa dernière séance programmée avec moi. Je savais qu'il allait me manquer, ainsi que prot, avec qui j'avais passé plus de temps encore et grâce auquel j'avais beaucoup appris. Mais, bien sûr, j'étais ravi du tour que prenaient les choses.

— Eh bien, Rob, comment vous sentez-vous, aujourd'hui ?

— Bien, docteur B. Et vous ?

— Un peu épuisé, j'en ai peur.

— Vous travaillez trop, ces temps-ci. Vous devriez lever le pied.

— C'est facile à dire, pour vous.

— Sûrement, oui, fit-il en jetant un regard autour de lui. Vous avez des fruits ? Je crois que j'y ai pris goût, à force.

— Désolé, j'ai oublié.

— Ça n'est pas grave. La prochaine fois, peut-être.

— Rob, tel que je vous vois, vous me semblez en pleine forme. Qu'en pensez-vous ?

— C'est la question que je me pose aussi. Ce qui est sûr, c'est que je vais beaucoup mieux.

— Des nouvelles de prot ?

— Non. Je crois vraiment qu'il est parti.

— Et ça vous ennuie ?

— Pas trop, non. Je ne pense pas qu'on ait encore besoin de lui.

— Rob?

— Oui?

— Je voudrais vous hypnotiser une toute dernière fois. Vous n'avez rien contre ?

Il demeura impassible.

— Non. Mais pourquoi ?

— Je voudrais voir si je peux entrer en contact avec prot. Ça ne prendra qu'une minute.

— D'accord, pas de problème. Autant en finir.

— Bien. Concentrez-vous sur le petit point...

Cette fois-ci, il ne montra aucune résistance. Lorsqu'il se trouva dans une transe profonde, je m'adressai à lui de façon abrupte.

— Bonjour, prot. Ça fait une éternité que je ne vous ai vu.

Je n'obtins aucune réponse, sauf peut-être un sourire à peine perceptible. Je renouvelai ma tentative. Encore. Il était forcément là, quelque part. Mais il n'était pas près de se montrer. Après avoir réveillé Rob, je lui expliquai la situation.

— Vous avez raison. Il semblerait qu'il soit parti.

— C'est aussi ce que je crois. Je l'observai attentivement.

— Que diriez-vous d'être transféré en salle 1 ?

— J'en serais enchanté.

— Je pourrai sans doute obtenir la validation écrite du comité d'ici à demain matin. Vous êtes certain de tenir le coup ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Je suis heureux que vous le preniez comme ça. Dites-moi, comment envisagez-vous votre vie,

une fois que vous serez sorti de nos griffes ?

Il médita la question, non pas comme prot l'aurait fait, en regardant le plafond ou en roulant de gros yeux. Rob se contenta de froncer les sourcils.

— Eh bien, je me suis dit que je commencerais par un petit voyage à Guelph. Pour rendre visite à de vieux amis, aller sur les tombes de Sarah et de Becky, revoir mon ancienne école, mon ancienne maison. Après ça, j'aimerais essayer d'entrer à l'université. Pour cette année, il est probablement trop tard. Mais l'année prochaine, qui sait. Giselle m'encourage beaucoup.

— Vous voulez me parler un peu de votre relation avec elle?

— Je l'aime beaucoup. Elle n'est pas aussi jolie que Sarah, mais elle est plus intelligente, je crois. C'est la personne la plus intéressante que j'aie rencontrée, avec prot. C'est aussi pour ça que je veux retourner chez moi. Pour dire adieu à Sarah, et avoir sa permission d'être avec Giselle. Je crois qu'elle aurait compris.

— J'en suis sûr. Mais n'oubliez pas que vous ne pourrez peut-être pas entreprendre ce voyage tout de suite. Je veux vous garder quelques semaines en salle 1. Juste pour m'assurer que nous n'avons pas laissé passer de problèmes.

— Si je suis sage, est-ce que j'aurai une remise de peine pour bonne conduite ?

— C'est possible.

— Alors je vais être très sage.

— Vous voulez vraiment sortir d'ici, n'est-ce pas ?

— Vous n'en auriez pas envie, vous ?

— Si, bien sûr. Mais je voulais juste vous l'entendre dire.

— Ça fait plus de cinq ans que je suis ici. Ça suffit, vous ne croyez pas ?

— Largement, oui, l'approuvai-je en baissant les yeux sur mon bloc-notes. Rob, il me reste une question à vous poser, quelque chose qui me tracasse depuis le début, mais je n'ai pas voulu vous en parler avant que vous soyez assez remis.

— Allez-y.

— Prot prétendait qu'en 1990, il avait passé quelques jours à visiter l'Islande, le Groenland, Terre-Neuve et le Labrador. Vous l'avez entendu, sur les cassettes ?

— Oui.

— Vous étiez avec lui ?

— Non.

— Personne ne vous a vu, pendant cette période. Où étiez-vous ?

— Je me suis caché dans le tunnel de stockage.

— Pourquoi?

— Je n'étais pas prêt à affronter les autres.

— C'est prot qui vous a suggéré de vous cacher là ?

— Non, il m'a juste donné la clef. Et il m'a dit : « Pour le reste, c'est à toi de décider. »

— D'accord, Rob. Vous souhaitez ajouter autre chose avant de retourner dans votre chambre ?

Au bout de quelques secondes, il finit par me répondre : — Il y a une chose, oui.

— Quoi donc?

— Je veux vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi.

— Vous savez, Rob, un traitement psychiatrique ressemble à un mariage... Il demande des efforts extraordinaires, des deux côtés.

C'est vous-même que vous devriez remercier.

— Quoi qu'il en soit, merci.

Cette fois, c'est moi qui lui tendis la main. En la serrant, il me regarda droit dans les yeux. Il m'avait l'air aussi normal qu'un être humain puisse l'être.

Le lendemain matin, Lou et sa fille quittèrent l'hôpital. Je n'avais jamais vu une maman aussi épanouie et un bébé aussi mignon. En partant, elle promit de revenir nous voir bientôt.

— Mais avant ça, je vais me faire opérer.

— Ça me paraît une excellente idée.

Elle franchit le portail avec Protista dans les bras et nous salua de la main. Techniquement parlant, Lou était la patiente de Beamish.

Pourtant, je ressentis son départ comme la perte d'une fille qui coupe les ponts avec ses parents.

Le jeudi 28 septembre, en compagnie de trois des patients de Klaus, je répandis les cendres mêlées des Villers sur les magnifiques fleurs d'Emma, dans le jardin de leur maison de Long Island. L'heure des larmes sonna enfin pour nous tous.

Cet après-midi-là, six semaines après le « retour » de prot de Robert Porter fut transféré en salle 1.

Épilogue

Robert s'en tira à merveille, en salle 1. Il s'entendait bien avec le personnel et les autres patients, il exprimait des désirs normaux et se montrait optimiste quant à son avenir. Durant les six semaines qu'il passa là, il développa son don pour les échecs - il lui arriva même de battre Dustin, une fois ou deux -, il compulsa les programmes des diverses universités et confirma son intérêt pour la biologie. Son histoire avec Giselle s'épanouit et prit de l'ampleur, si bien que, au bout de trois semaines passées dans ce qu'il appelait le « Purgatoire », je lui accordai un week-end de permission sous sa garde à elle.

Tout se passa au mieux et, dès qu'il put sortir, il alla s'installer pour de bon avec elle (et Oxeye Daisy, leur dalmatien).

Auparavant, Giselle prit l'avion pour Hawaï à ses frais et en ramena la mère de Rob. Les retrouvailles furent pleines d'émotion - tous deux ne s'étaient pas parlé depuis plus de dix ans. (Elle ne l'avait vu que dans un état végétatif.) Je pus évoquer avec elle l'enfance de son fils, l'accident fatal de son mari, tous les sujets que nous avions abordés cinq ans plus tôt. J'appris ainsi que l'oncle Dave et la tante Catherine avaient péri dans un incendie en 1966, trois ans après la mort du père de Rob. Bien entendu, Mme Porter ignorait tout de ce qu'ils avaient fait à ce dernier.

Elle ne resta à New York que quelques jours puis, euphorique à l'idée que son fils allait bientôt sortir, put regagner Honolulu toute seule.

— Quel dommage que son père n'ait pas pu voir ça, soupira-t-elle à l'aéroport. Il adorait son fils.

Je la rassurai en lui disant que Rob aimait beaucoup son père, lui aussi, bien que pour des raisons plus complexes que ce qu'elle avait pu croire.

Je ne pense pas trop m'avancer en affirmant que toutes les pièces du puzzle ont enfin trouvé leur place. L'origine du trouble de Robert n'était pas, comme je le supposais, l'effroyable tragédie qui avait frappé sa femme et sa fille ; elle était bien plus ancienne, et liée à un oncle pédophile. C'était ce traumatisme majeur qui avait induit chez Rob son dégoût pour le sexe et

l'apparition d'un alter ego (Harry) chargé d'aider le petit garçon de cinq ans à supporter cette torture.

Mais pourquoi prot était-il apparu lorsque Robert avait six ans ? À

mes yeux, Robin ne se sentait en sécurité qu'en présence de son père, qui le protégeait sans le savoir des sévices exercés par son oncle Dave. Quelle catastrophe pour lui lorsque son « ami et protecteur » l'avait abandonné une nouvelle fois à la merci de ce malade ! Rob avait donné naissance à un nouveau tuteur, venu d'un lieu idéal où des êtres tels que son oncle et sa tante n'existaient pas.

Heureusement, il n'avait pas été contraint de rester chez eux, et prot s'était retiré. En fait, ce n'est qu'à la mort de son chien Apple (en rapport avec les aps, petites créatures en forme d'éléphants qui parcourent les champs sur k-pax?), que prot avait refait surface sur Terre, pour aider Robert, âgé alors de neuf ans, à affronter cette nouvelle tragédie.

Conséquence de cette enfance jalonnée de traumatismes, Rob avait vécu le sexe comme un conflit durant toute sa jeunesse et ses années de mariage. Prot ne lui étant d'aucune utilité pour ces questions-là, il avait fallu générer une nouvelle identité. Grâce à Paul, Sarah ne s'était jamais rendu compte de rien, et pendant plusieurs années, ils avaient vécu une vie relativement heureuse ensemble.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce que Robert avait dû ressentir en découvrant sa femme et sa fille mortes sur le carrelage de la cuisine, assassinées par un tueur fou dont l'acte odieux avait fait resurgir sa souffrance refoulée. La suite ne présentait dès lors rien d'étonnant: Harry était venu à la rescousse, toute sa rage accumulée contre l'oncle Dave avait explosé comme un volcan, l'amenant à saisir l'occasion d'empêcher cet homme de commettre d'autres atrocités.

Prot lui avait alors succédé pour aider Robert à se relever de ces événements, chose qu'aucun être humain n'était en mesure de faire pour lui. La guérison de Robert peut paraître aujourd'hui miraculeuse, compte tenu des funestes circonstances de son passé.

Après un crochet par le Montana - durant lequel nous prîmes soin d'Oxeye, pour la plus grande joie de Shasta -, Rob s'inscrivit en biologie appliquée à l'Université de New York. Il m'appela quelques semaines plus tard pour m'annoncer qu'il s'amusait comme un fou. Et je n'entendis plus parler de lui jusqu'à l'été 96, quand Giselle et lui vinrent nous rendre une petite visite à l'hôpital, afin de renouer les liens avec moi et avec toute l'équipe.

Beaucoup de gens avaient vu prot à la télévision et reconnaissaient Rob partout où il allait ; aussi s'était-il laissé pousser la barbe.

— Vous ne pouvez pas savoir comme une simple barbe dissimule votre personnalité aux yeux

des autres.

À ce détail près, je le retrouvai tel qu'il nous avait quittés - souriant et confiant, maître de sa vie. Il y avait beaucoup de prot en lui. Mais peut-être y a-t-il aussi beaucoup de prot en chacun d'entre nous. Il semblait en tout cas un être tout à fait équilibré, dont une partie était capable de grandes choses, et l'autre de meurtre.

Le livre de Giselle sur prot, *Un extraterrestre parmi nous ?* sortit en décembre 1996 et réalise toujours des chiffres de ventes «

spectaculaires ». Elle passa tout l'hiver à faire le tour des émissions consacrées aux sujets de société. Mais au moment où j'écris ces lignes, la grande nouvelle, c'est qu'elle est aujourd'hui enceinte, et que le bébé naîtra en juillet prochain. Si c'est un garçon, ils l'appelleront Gene.

L'hôpital paraît étrangement vide, sans Robert/prot. Les patients continuent à me demander quand il reviendra, espérant avoir droit à leur voyage dans les étoiles. Je n'ose leur avouer que prot a donné sa vie pour Robert, qu'il est parti pour de bon, car cela ne ferait qu'envenimer la situation. Alors ils attendent, ils gardent l'espoir, ce qui, peut-être, n'est après tout pas plus mal.

Néanmoins, la plupart de nos anciens pensionnaires n'ont plus besoin de prot et refuseraient probablement le voyage vers k-pax si on le leur proposait. Peu après sa sortie, Bert rencontra une jeune veuve charmante qu'il épousa ; ils adoptèrent légalement Jackie, qui resta bien sûr chez nous. Ils lui rendent visite très régulièrement, et sa nouvelle mère est une femme douce et remarquable. À la suite de ces changements, Jackie semble s'être mise à grandir depuis quelque temps. Comme si sa vie s'était arrêtée à la mort de ses parents, et que l'horloge se soit remise en route à partir du moment où elle s'en est trouvé d'autres. Ici, personne n'a jamais rien vu de semblable. Elle a même coupé ses couettes !

Lou aussi est venue nous voir, après son opération. Elle aussi a rencontré quelqu'un, qui l'aime en tant que femme, et Protista grandit à toute vitesse. Son premier mot a été non pas « prot » mais « chat ».

Michael, Manuel et Rudolph s'en sortent bien, eux aussi. Ils ont tous un emploi et aiment leur nouvelle vie. Nous recevons de leurs nouvelles, de temps à autre. ils ne manquent jamais de s'enquérir de l'éventuel retour de prot.

Dustin a, quant à lui, fait des progrès exceptionnels. J'ai dû mettre le poing sur la table et interdire à ses parents de venir le voir plus d'une fois par mois. Depuis, il est passé du langage codé et des jeux de société à d'autres centres d'intérêt. Ses facultés de communication se sont développées en parallèle et j'envisage sérieusement de le transférer en salle 1 à titre d'essai. Ses parents n'avaient demandé à me voir en septembre que dans le but de savoir si je les avais démasqués, comme c'était visiblement le cas de Will et de la plupart des patients.

D'autres ont eu moins de chance. Jerry et ses compagnons autistes demeurent toujours dans leur monde à eux, à bâtir de belles maquettes. En février, Charlotte, bien que sous calmants puissants, a presque castré et étranglé Ron Menninger. Il s'en est fallu de peu qu'elle le tue. À présent, il se montre plus prudent dans son approche thérapeutique et ce genre d'incidents ne s'est pas reproduit.

Milton essaie toujours de nous remonter le moral (et le sien) avec ses blagues sans fin et Cassandra passe toujours des heures assise sur l'herbe, à contempler les étoiles. Elle avait prédit le résultat des élections législatives des mois avant le scrutin, et à l'époque personne n'avait voulu la croire. Lorsque je lui ai demandé pourquoi elle ne nous avait pas prévenus de la mort de Russell et du suicide de Klaus, elle m'a simplement répondu : « Personne ne m'a rien demandé. » Et malheureusement, Frankie reste Frankie - méchante, grossière et mal aimée.

Les Villers ont légué toute leur fortune au MPI. (Comment Klaus avait-il amassé autant d'argent, voilà qui demeure un mystère.) Le nouveau bâtiment s'appellera « Laboratoire de thérapie expérimentale et de réhabilitation Emma et Klaus Villers » ; les fonds mettront un certain temps à être débloqués, au dire des avocats. En attendant, les coûts de construction seront couverts par les dons et les contributions qui nous sont parvenus suite à l'émission télévisée de prot.

La mort de Klaus a laissé un vide immense, que j'essaie depuis de combler, en vain. J'ai dû réduire le temps consacré à mes patients pour prendre en charge des tâches très lourdes, dont je me serais bien passé. Nous recevons actuellement des candidatures pour le poste de directeur permanent et je n'ai qu'une hâte, c'est que mon remplaçant soit nommé - Goldfarb et Thorstein sont sur les rangs.

D'un point de vue plus personnel, ma femme doit prendre sa retraite très prochainement, grâce à la vente des droits de K-PAX au cinéma, tout comme nos vieux amis Bill et Eileen Siegel, qui se sont acheté une maison et n'attendent plus que le jour où Karen et moi viendrons les rejoindre. Notre fils Will sera diplômé de Columbia au printemps.

Il passe à l'hôpital de temps en temps, pour garder un œil sur les patients et me conseiller de lever un peu le pied. Comme je le lui répète toujours : « On t'y verra ! » Lui et Dawn Siegel sont toujours fiancés ; ils envisagent de se marier « un jour », après avoir obtenu leur diplôme.

Tout comme l'ensemble de l'équipe et moi-même, Will a été très troublé par les résultats de l'analyse d'ADN, que nous avons reçus peu de temps après le départ de Robert. Le laboratoire - l'un des plus fiables du pays, parmi les clients duquel figuraient d'éminents criminologues - concluait en effet que les prélèvements d'ADN de Rob et de prot provenaient de deux individus radicalement différents.

La plupart d'entre nous croient à une erreur humaine, mais bien entendu, il n'existe aucun moyen de le prouver.

Et puis demeure cette question gênante : comment faisait-il pour se déplacer si vite qu'une caméra de télévision ne parvenait pas à enregistrer ses mouvements ? Un scientifique a estimé qu'un tel exploit supposait d'avancer à une vitesse d'au moins quarante kilomètres par seconde !

Comme si tout cela ne suffisait pas, Giselle m'apprend que la visite de prot au 200 du Bronx a permis de récolter des détails précieux concernant l'ancien environnement des animaux, la nourriture qui leur manque, et cetera. La direction du zoo a décidé de s'en servir afin d'améliorer leurs conditions de vie, mais j'imagine que, s'il était là, prot dirait qu'ils n'ont rien compris. Autre bonne nouvelle, le cétologue qui nous avait rendu visite a fait transférer son dauphin, Moby, dans un complexe marin spécialisé dans la réadaptation des animaux à leur milieu naturel. Le jeune homme s'est reconverti dans la vente de contrats d'assurance vie.

Indépendamment des nombreux talents qui étaient les siens, je persiste à croire que prot n'était qu'une personnalité secondaire de Robert Porter, maintenant partie intégrante de lui. Bien que beaucoup croient qu'il vient de k-pax - y compris Charlie Flynn, l'amateur de crottes d'araignée reconverti en chercheur d'or en Libye -, il est pour moi totalement ridicule d'imaginer que quiconque puisse traverser l'espace sur un rayon de lumière, sans air, sans chaleur et sans aucune protection contre les radiations diverses, quelle que soit sa vitesse de déplacement.

Au début, je me suis senti trahi, lorsque prot est « parti » sans nous prévenir, reniant sa promesse. Mais je me suis rappelé ses dernières paroles, à sa sortie du studio de télévision : « À plus tard, doc. » Et lorsque Robert et Giselle ont quitté l'hôpital pour construire leur vie ailleurs, Rob m'a fait un grand sourire accompagné d'un clin d'œil tout à fait inhabituel de chat du Cheshire. En outre, aucun des quelque cent « êtres » qu'il projetait d'emmener avec lui n'a disparu à ce jour, pour autant que je sache. Prot se cache-t-il quelque part dans le cerveau de Robert, attendant de se manifester à nouveau, quand le moment sera venu ?

Ou bien est-il en train de parcourir la Terre en ce moment même, à la recherche d'êtres malheureux qu'il pourrait ramener sur k-pax?

D'ailleurs, existe-t-il des limites au possible ? Le peu que nous sachions de la vie et de l'univers même n'est qu'une goutte dans l'océan de l'espace-temps. Il m'arrive encore aujourd'hui de sortir et de lever les yeux vers les étoiles, vers la constellation Lyra. Et je me demande toujours...

La sagesse (ou la folie) de prot (tirée de son intervention télévisée du 20 septembre 1995)

Ne rendez pas les hommes politiques responsables de vos problèmes. Ils ne sont qu'un reflet de vous-mêmes.

Beaucoup d'humains s'attristent de voir les dauphins prisonniers des filets à thons. Mais qui pleure sur le sort des thons ?

Votre « histoire », votre « littérature » et votre « art » n'ont de valeur que pour votre espèce. Ils ignorent les autres êtres qui partagent cette planète. Nous avons longtemps cru que l'homo sapiens était la seule espèce vivant sur la planète TERRE.

Les religions sont un concept difficile à comprendre, pour un K-PAxien. Ou bien elles ont toutes raison, ou bien elles ont toutes tort.

La société humaine aura toujours un problème de drogue, à moins que la vie sans les drogues ne devienne plus attrayante pour ceux concernés.

La chasse n'est pas un sport, c'est un meurtre de sang-froid. Si vous arrivez à assommer un ours à mains nues ou à battre un lapin à la course, là vous faites vraiment du sport.

Tuer quelqu'un sous prétexte qu'il a tué quelqu'un d'autre est un oxymore.

La racine de tout mal n'est pas la course à l'argent, mais l'argent lui-même. Essayez de trouver un problème qui n'implique pas une histoire d'argent, sous une forme ou sous une autre.

Les écoles n'ont pas pour but d'enseigner quoi que ce soit. Elles ne visent qu'à transmettre les croyances et les valeurs d'une société à ses enfants.

L'objectif des gouvernements est de rendre votre MONDE sûr... pour le commerce.

Les humains adorent se gargariser d'euphémismes pour prétendre qu'ils ne mangent pas d'autres animaux - le « boeuf » désigne une vache, le « porc » un cochon, et cetera. Chez nous, ça fait toujours beaucoup rire.

Toutes les guerres sont des guerres saintes.

Certains humains se préoccupent de la destruction de leur environnement et de la disparition d'autres espèces. Si ces gens bien intentionnés se souciaient plus des êtres individuels impliqués dans ces phénomènes, il n'y aurait plus à s'inquiéter pour la sauvegarde des espèces menacées.

Il viendra un jour où les êtres humains sur TERRE seront dévastés par des maladies à côté desquelles le sida fera figure de bon vieux rhume.

Et surtout, le plus important : À ton propre MONDE tu resteras fidèle.

Table des matières

[Prologue](#)